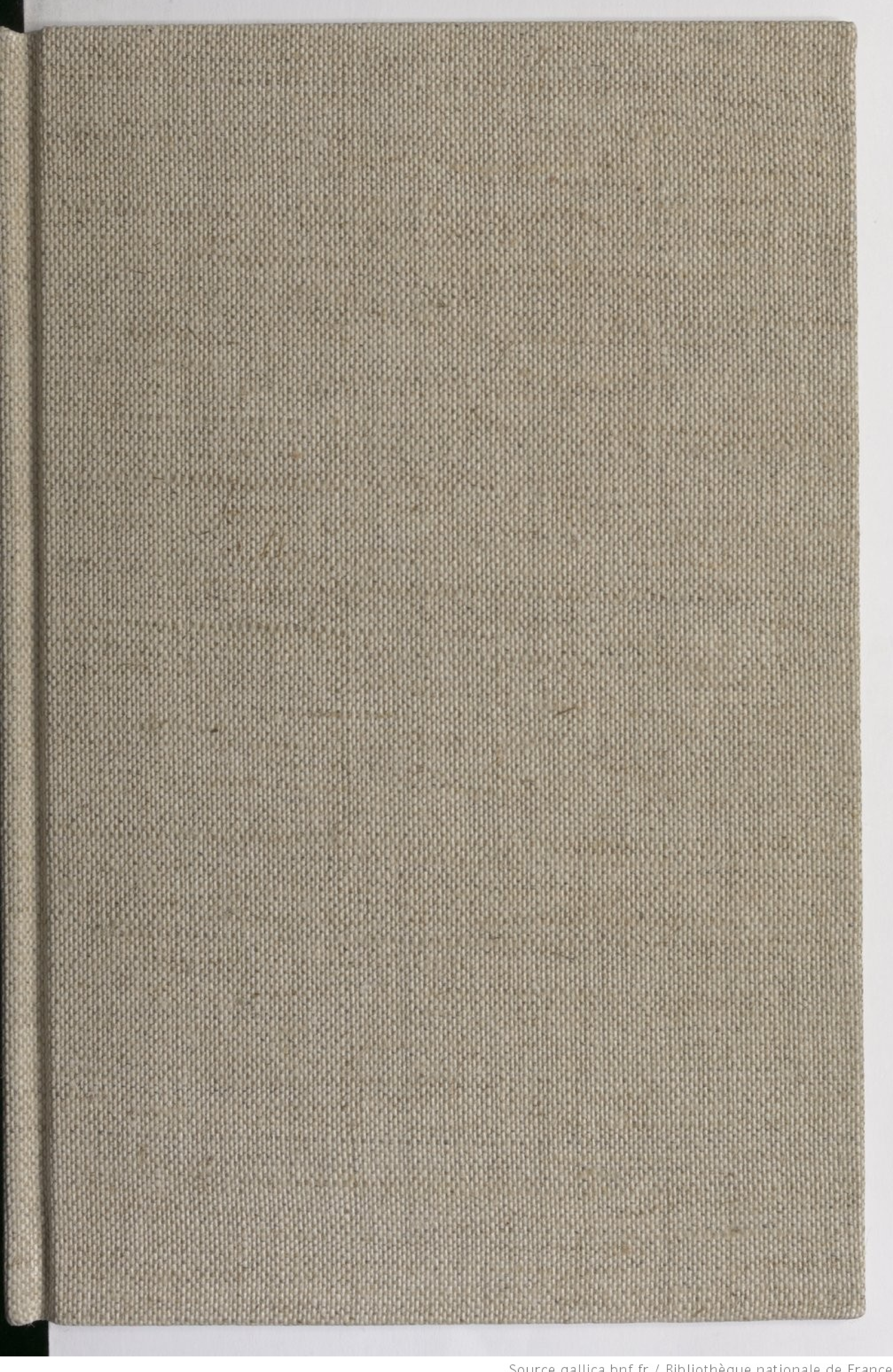
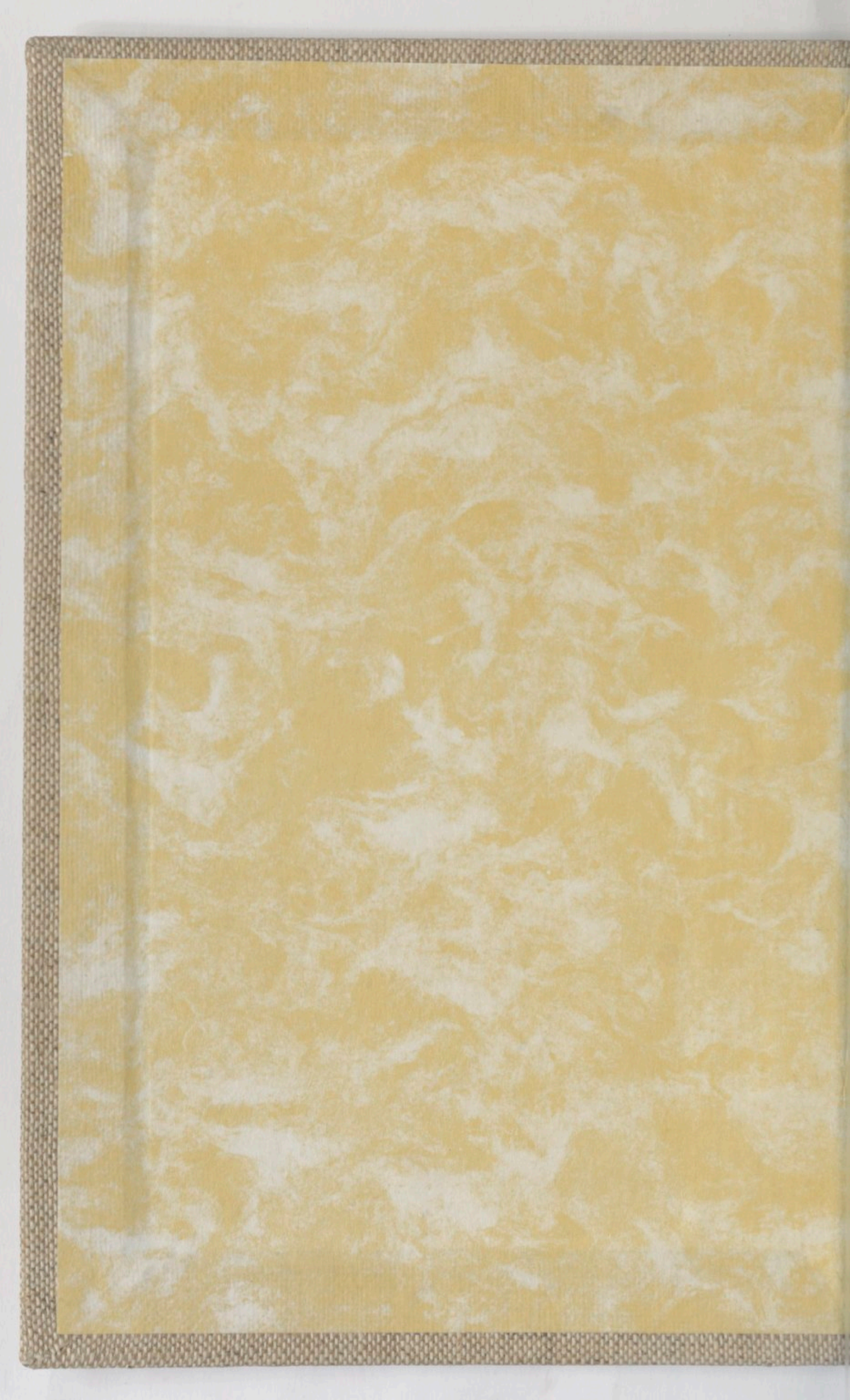
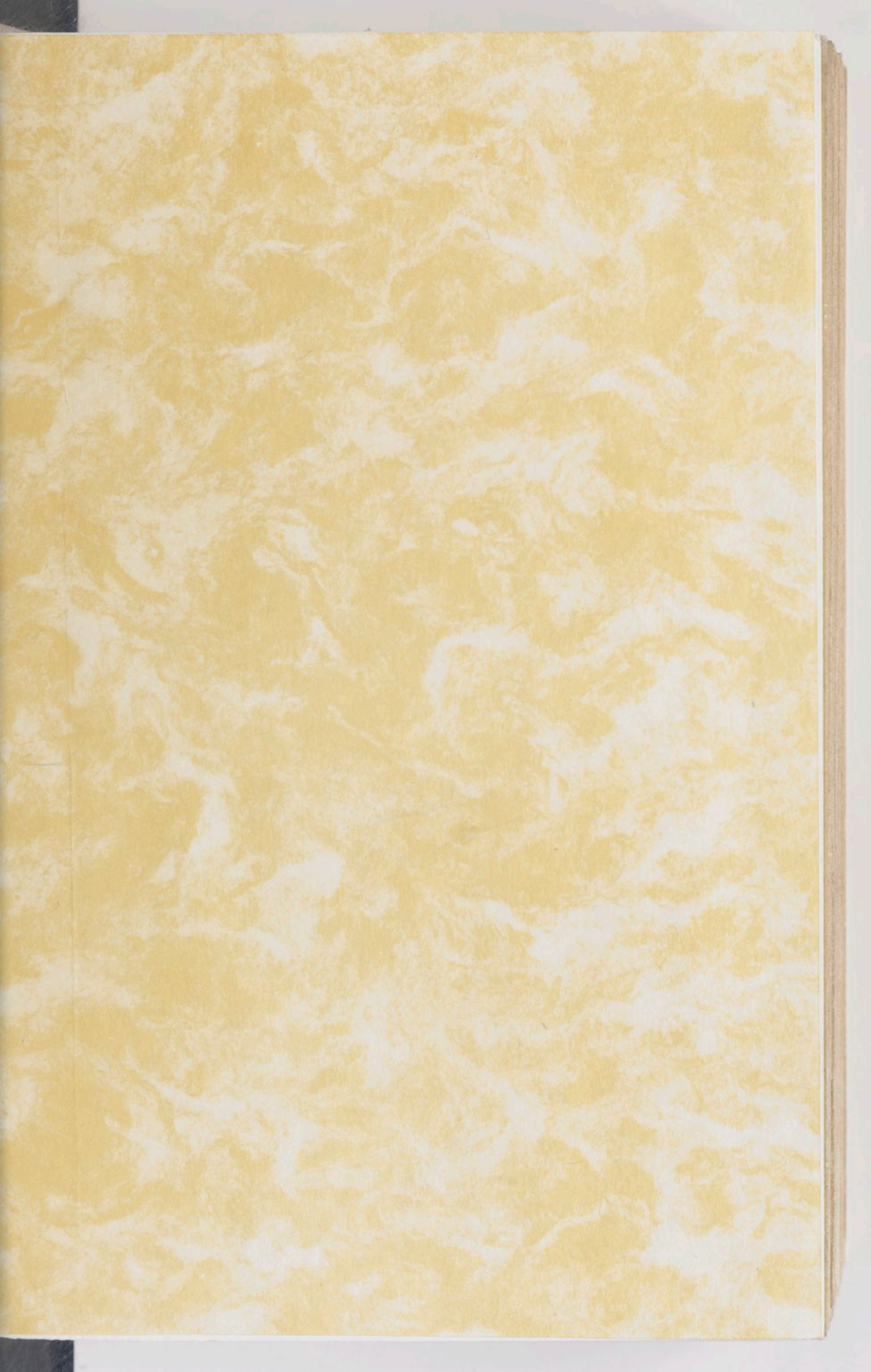


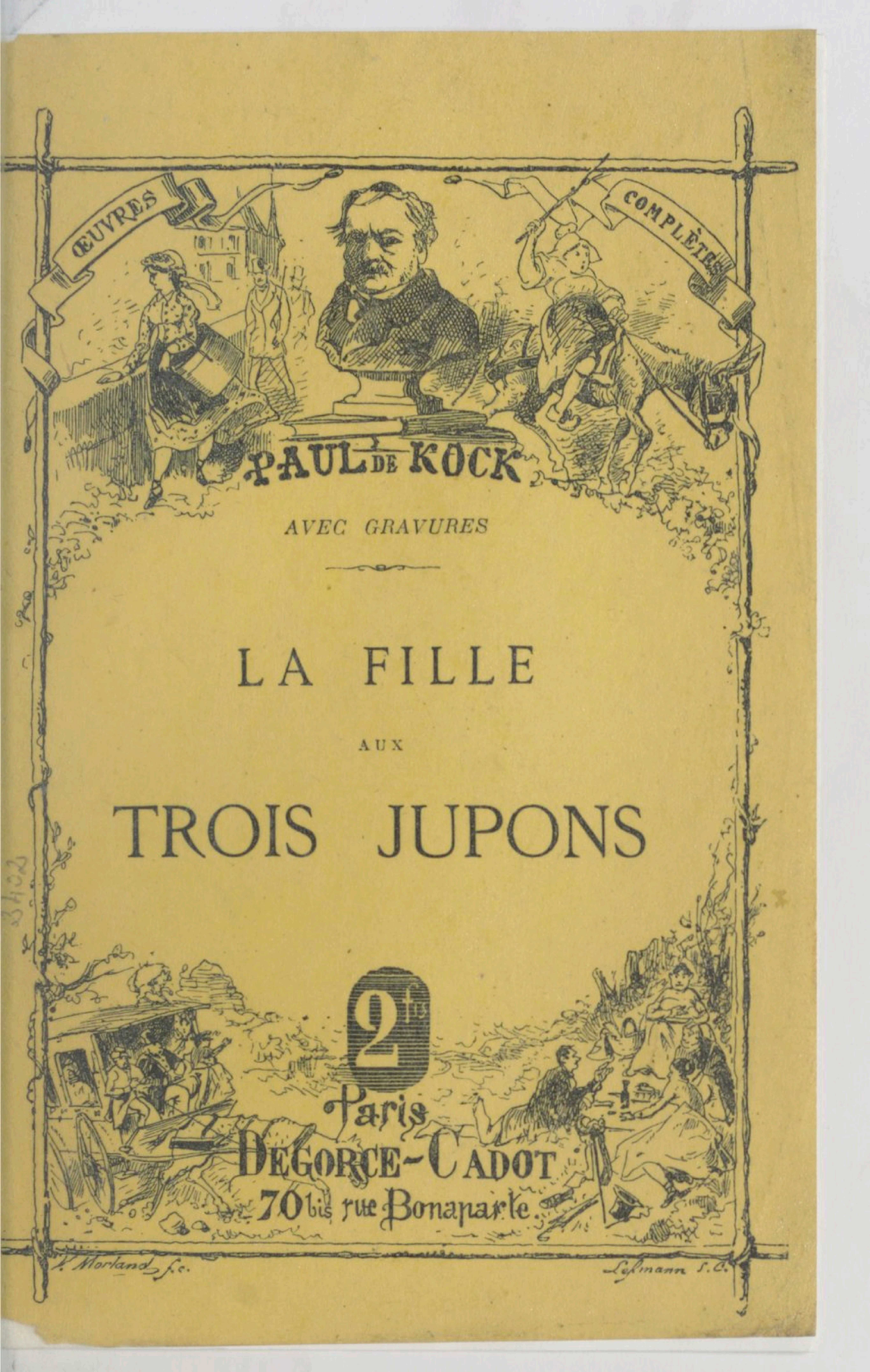
Une Joueuse, par Adolphe Belot










ŒUVRES
COMPLÈTES
PAUL DE KOCK
AVEC GRAVURES
LA FILLE
AUX
TROIS JUPONS
2 frs
Paris
DEGORCE-CADOT
70 bis rue Bonaparte.
Morland f.c.
Lefmann s.c.
3402

UNE

JOUEUSE

AUTRES ROMANS D'ADOLPHE BELOT

L'Article 47.

Mlle Giraud ma femme.

La Femme de Feu.

Hélène et Mathilde.

Deux Femmes.

Le Drame de la rue de la Paix.

Les Folies de jeunesse.

Les Mystères mondains.

Les Baigneuses de Trouville (suite des *Mystères mondains*).

Mme Vitel et Mlle Lelièvre (suite des *Baigneuses de Trouville*).

Une Maison centrale de Femmes (suite et fin de *Mme Vitel et Mlle Lelièvre*).

La Sultane Parisienne.

La Fièvre de l'Inconnu (suite de la *Sultane parisienne*).

La Vénus noire (suite et fin de la *Fièvre de l'inconnu*).

La Femme de Glace.

ROMANS ÉCRITS EN COLLABORATION

AVEC M. ERNEST DAUDET :

La Vénus de Gordes.

AVEC M. JULES DAUTIN :

Le Secret terrible.

Le Parricide,

Dacolard et Lubin (suite et fin du *Parricide*.)

CLICHY. — Impr. PAUL DUPONT, 12, rue du Bac-d'Asnières

UNE
JOUEUSE

PAR

ADOLPHE BELOT

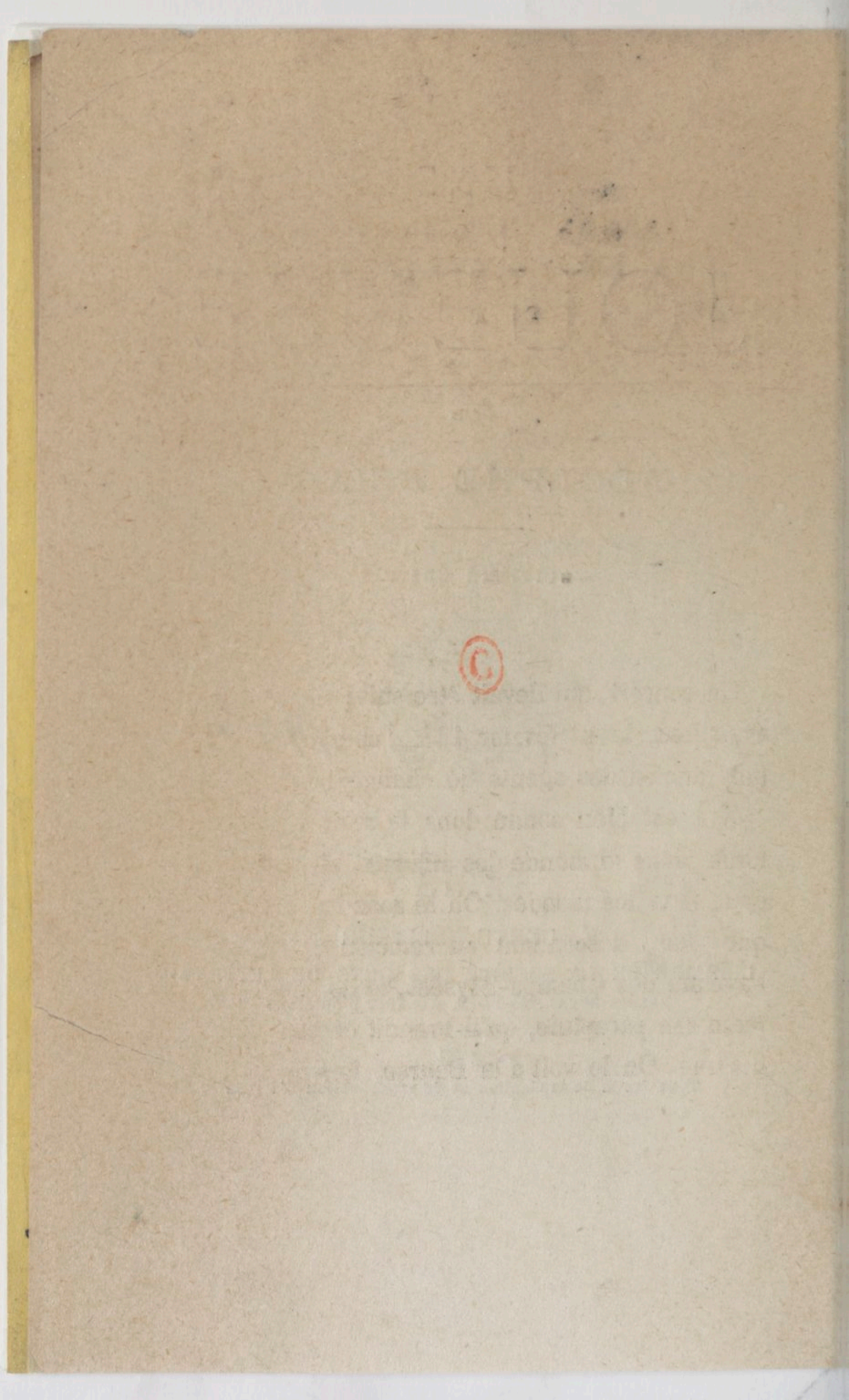
HUITIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879



UNE JOUEUSE

I

Un concert, qui devait être suivi d'un bal, avait lieu, le 12 février 187., chez X..., le plus ancien des agents de change de Paris.

X... est bien connu dans le monde artistique, dans le monde des affaires, et un peu dans tous les mondes. On le rencontre, chaque jour, descendant ou remontant à pied l'avenue des Champs-Élysées, et tenant à la main son parapluie, qu'il brandit comme une massue. On le voit à la Bourse, lorsqu'il s'y

rend, ce qui est assez rare maintenant, sans cesse occupé à faire le tour de la corbeille, les jambes écartées, les mains dans ses poches. Il est si facile à reconnaître : une tête d'officier retraité, bronzée par le grand air, tout à la fois débonnaire et martiale, des cheveux demi-longs, sur le point de devenir blancs, des moustaches épaisses, une barbiche d'un gris plus soutenu que les cheveux. Il porte le chapeau de soie très-brillant, de côté et un peu en arrière, une jaquette bleue très-ajustée, un pardessus droit boutonné jusqu'en haut, un pantalon à demi bouffant, étroit dans le bas, à la hussarde.

Il se fait honneur, ou plutôt il fait honneur aux autres, car il a des goûts fort simples, de sa grande fortune honnêtement acquise, et il ouvre volontiers son hôtel, situé près du Cours-la-Reine, construit dans le style de la Renaissance, et très-apprécié des amateurs pour sa galerie de tableaux.

Mme X... aide son mari à remplir les devoirs de maître de maison. Elle passe pour avoir été fort jolie, et on est tenté de la trouver, encore aujourd'hui, aussi séduisante qu'elle l'était autrefois ; elle excelle à recevoir, et s'attache ses hôtes par sa bonne grâce et son affabilité.

X..., très-friand de concerts, invite à ses soirées quelques artistes, des musiciens surtout, mais l'aristocratie de la Bourse et de la Banque se trouve en majorité chez lui. Dans ce monde, beaucoup plus collet-monté qu'on ne le croit généralement, presque aussi exclusif que le faubourg Saint-Germain, les jolies femmes sont assez rares; en revanche, les toilettes sont exquises, les bijoux nombreux et de grande valeur. C'est un monde qui s'amuse parfois, mais ce n'est pas le monde où l'on s'amuse, suivant l'expression d'un auteur dramatique. Les grandes cocodettes, aux allures excentriques, aux toilettes

tapageuses, s'y trouvent mal à l'aise; elles préfèrent les réunions de la haute bourgeoisie et du grand commerce, où elles font plus d'effet. Quant aux hommes, banquiers et agents, ils se montrent beaucoup moins farouches que leurs femmes, plus éclectiques, et, à de rares exceptions, ils n'ont pas l'orgueil des parvenus. Les variations de la Bourse les rendent philosophes : en songeant à ce qu'ils sont, ils songent à ce qu'ils pourraient être, un lendemain de liquidation. Le frottement autour de la corbeille, les relations professionnelles avec des clients qu'il faut ménager, les font liants, communicatifs, bons enfants. Dans leur temple ou dans leur bureau, ils sont mis au courant de toutes les anecdotes, entendent parler du livre à la mode, de la pièce en vogue, de l'étoile en renom, et le soir, lorsqu'on leur a donné des nouvelles de la petite Bourse, qu'ils semblent dédaigner et dont ils s'informent cependant

avec soin, ils courent volontiers à une première représentation; quelquefois même, on les entrevoit dans les coulisses d'un grand théâtre. Ils n'appartiennent pas à la classe des viveurs, mais ils aiment à bien vivre, et ils vivent bien.

Plusieurs d'entre eux sont les hôtes assidus de X... C'est d'abord Lepetit, le plus grand des agents de change; il passe pour très-habile, très-actif et brasse les affaires à la douzaine. On signale cette promptitude, sans songer à s'en plaindre.

Vient ensuite celui que l'on a surnommé l'agent boulevardier. Il a élu domicile chez Bignon; il y reçoit ses ordres de Bourse, il y décachète son courrier. Sa clientèle se compose principalement d'artistes célèbres et de femmes du grand demi-monde. Aussi, pour vivre dans le milieu qui lui est productif, assiste-t-il à toutes les premières représentations, prend-il part à toutes les fêtes pari-

siennes; il y tient parfaitement sa place et y est très-goûté.

Le troisième, Z..., est grand, mince, d'abord froid, avec l'air distingué et un peu rêveur. Il porte en arrière sa tête dénudée, lève les yeux au ciel et semble toujours poursuivre quelque idée gigantesque. Il est membre du Cercle impérial et habite l'hôtel du cercle. Le matin, il passe dans ses bureaux, situés au centre de Paris, fait un tour à la Bourse, gesticule autour de la corbeille; mais il revient bientôt au club et c'est là qu'il donne audience à ses principaux clients et qu'il dépouille son carnet.

Enfin, à la suite de ces messieurs, citons deux agents bien connus, dont l'un a été décoré pour avoir suivi, pendant la Commune, le gouvernement à Versailles, et dont l'autre a été gratifié, à la même époque, de la même faveur, pour avoir fait absolument le contraire : être resté à Paris, afin d'y repré-

senter la Compagnie des agents de change.

Le concert, ce soir-là, touchait à sa fin : les femmes, assises dans le grand salon et formant un demi-cercle autour d'un piano à queue, commençaient à étouffer derrière leurs éventails quelques bâillements, et à jeter des regards obliques vers la partie masculine de l'assemblée, dont elles étaient séparées depuis une heure. Mme X... comprit que pour retenir ses hôtes à leurs places, pour leur faire accepter tout son programme, il fallait frapper un grand coup, réveiller l'assistance et exciter son enthousiasme. Aussi, s'avançant vers la femme d'un médecin célèbre, Mme Z..., qu'on a surnommée la Miolan des salons, elle lui demanda de se faire entendre, subit d'abord un refus assez sec, mais ne se découragea pas, insista, supplia et triompha de toutes les résistances, comme elle s'y attendait, du reste : Mme Z... aimant à être priée.

On vit alors se lever et se diriger vers

le piano, une grande femme maigre, presque plate, aux allures masculines, quoiqu'il y ait de la souplesse dans la taille, quelque chose de dolent dans la marche, de cadencé dans le mouvement des hanches. Le visage n'a rien de correct : la bouche est agréable mais grande, la coiffure bizarre, très-élevée, avec des masses de boucles retombantes qui inondent la nuque. Ni Worth, ni Raudnitz ne consentiraient à signer sa toilette, qu'elle porte assez dédaigneusement, du reste, comme une femme que l'art met au-dessus de la mode.

Elle vient d'atteindre le piano, et elle en prend aussitôt possession, sans que personne se présente pour l'accompagner. En effet, elle n'a besoin du secours d'aucun artiste ; écoutez-la : dès la première note, vous avez compris que vous étiez en face d'une véritable pianiste. Regardez-la, maintenant ; regardez surtout sa main, qui est charmante. Elle la jette, avec une certaine prétention, de droite

et de gauche ; mais avec quel art, quelle élégance ! Regardez encore, et surtout écoutez. Elle chante, et ce n'est plus la même femme : les yeux se sont agrandis, ils rayonnent, ils sont superbes d'énergie et de passion ; les narines s'enflent, le front s'élargit ; la bouche a une expression étrange. On se sent en présence, non pas seulement d'une grande cantatrice, mais d'une véritable artiste dramatique. C'est Rachel avec de la voix, des notes basses magnifiques. Peut-on dire qu'elle charme ? Cette expression ne convient pas à sa physionomie, à son talent ; mais elle subjugue, elle électrise. Ce n'est pas une charmeuse, soit ; c'est une dompteuse.

Ce soir-là, elle fit entendre une mélodie de Schubert et deux mélodies de Schumann, ces maîtres de la passion classique, ces Corneille de la musique, et l'interprète fut, au point de vue de l'art, à la hauteur des maîtres ; au point de vue de la passion, plus passionnée

que ses modèles. L'assemblée n'était plus endormie, elle ne songeait pas à se plaindre de la durée du concert, et elle aurait volontiers renoncé à la danse si Mme Z... avait daigné se faire entendre toute la nuit. On l'entourait, on la remerciait, on lui serrait la main ; quelques femmes l'embrassaient et, familière du succès, elle supportait, sans aucun embarras, cette ovation. Les chaises étaient dérangées, le cercle se rompait : quelques hommes, désireux de complimenter Mme Z..., avaient franchi tous les obstacles et rejoint leurs femmes. Cette fusion des deux sexes jetait de la gaieté dans le salon ; les voix montaient, on entendait des éclats de rire, les conversations étaient plus chaudes.

Seul, un homme d'une trentaine d'années, grand, bien fait, à la physionomie expressive, ne s'était pas mêlé aux différents groupes qui venaient de se former. Debout, appuyé contre le montant d'une porte, pro-

menant autour de lui un regard distrait, il paraissait livré à de tristes réflexions.

— Qu'a donc le principal employé de X...? dit un des invités à son voisin. D'ordinaire expansif et gai, il est funèbre ce soir.

— Vous avez raison, aussi funèbre que sa femme est jolie. Quelle délicieuse créature!

Une jeune fille de vingt à vingt-deux ans, gracieuse au possible, avait entendu cette courte conversation. Elle se leva, rejoignit aussitôt le jeune homme dont on venait de parler, et se penchant à son oreille, lui dit vivement :

— De grâce, Georges, tâchez d'être plus maître de vous; tout le monde remarque votre tristesse. Ma sœur s'alarme, elle aussi; elle me le disait tout à l'heure. Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— Il y a que mon dernier espoir vient de disparaître; cette somme que j'espérais, on me la refuse.

— N'avez-vous plus personne à qui vous adresser ?

— Personne.

— Mais on ne vous réclame pas encore...

— Non, mais demain, cette nuit peut-être... car il est ici, et alors...

— Espérons! dit la jeune fille. Dieu aura pitié de nous. Je le prie tant... Silence! voici ma sœur.

II

Une jeune femme élégante, mais très-simplement mise, s'avançait, en effet, vers le principal employé de M. X... Dès qu'elle l'eut rejoint, elle lui dit :

— Je suis assise depuis trop longtemps; fais-moi faire, mon ami, un tour dans les salons.

Ils s'éloignèrent. La jeune fille les suivit, marchant à côté de sa sœur ou se réfugiant auprès de son beau-frère, lorsque la foule était trop pressée et les obstacles difficiles à franchir.

Les deux sœurs étaient fort jolies, et sur leur passage on entendait un murmure flatteur. L'une, l'aînée, mariée depuis quelques années seulement, avait cet âge indécis qui commence à vingt-cinq ans pour finir à trente. C'est toujours la jeunesse dans toute sa force, son épanouissement, sa perfection. Elle a toutes les grâces vives des premières années et le charme, la mollesse, le fini des années qui suivent. C'est encore le printemps, mais le printemps vers la fin de mai, à l'heure des derniers lilas et des premières roses.

Louise, c'est son petit nom, est grande,

élégante, avec des formes pleines, sans exagération; elle a des cheveux d'un noir ardent, pressés, touffus, qui par derrière couvrent la nuque et ne meurent qu'à regret à la naissance du cou; le front large, élevé, bombé; le nez droit, régulier, peut-être légèrement accusé; l'œil transparent, ouvert, avec de longs cils, et des sourcils très-arqués; une bouche aux contours arrêtés, aux lèvres fortes, sanguines, légèrement duvetées; un menton carré, saillant. C'est une tête pleine de caractère, mais dont l'énergie un peu masculine est tempérée par la douceur du regard, la grâce du sourire, et un charme souverain.

La jeune fille qui l'accompagne lui ressemble prodigieusement, mais paraît être, pour ainsi dire, sa réduction. Elle est moins grande, moins brune; tous ses traits sont moins accusés, sa tête a moins de caractère; seulement, sous le rapport du charme et de la grâce, elle est loin d'être réduite; elle atteint,

au contraire, la perfection complète : on ne peut rêver chez une jeune fille plus de séductions chastes.

Comme elles traversaient toutes deux avec leur cavalier un petit salon réservé aux causeurs, elles attirèrent l'attention de la baronne de V..., celle dont on a dit : « Ses grands yeux semblent chercher à terre ses pieds trop petits pour qu'elle puisse les trouver. »

La baronne causait avec deux jeunes gens et un Américain, nouvellement débarqué en France, M. Markett, homme d'une trentaine d'années, très-riche, disait-on. Elle venait sans doute de se montrer peu bienveillante envers son prochain, et, pour se réhabiliter auprès de M. Markett, qui semblait lui reprocher sa sévérité, elle entreprit de faire l'éloge des nouveaux arrivés.

— Nous avons pu, mon cher monsieur, lui dit-elle, pour compléter votre éducation parisienne, vous raconter sur celui-ci et sur celle-

là quelques anecdotes, hélas! connues de tous; mais nous savons parler avec bienveillance des gens respectables. Tenez, voyez-vous ces trois personnes qui s'avancent vers nous?

Markett se retourna, regarda et tressaillit. Cependant, on ne put remarquer son émotion, et, s'inclinant devant la baronne, il dit :

— J'ai vu, oui, madame. Eh bien?

— Eh bien! cher monsieur, le jeune homme qui accompagne ces dames est le principal employé de M. X..., chez qui nous nous trouvons. Il s'appelle Georges Leroy. C'est un garçon estimable, honoré; il a fait son chemin tout seul et il a eu le grand mérite d'épouser une femme sans fortune : ce qui est rare à Paris et moins rare en Amérique, monsieur, j'en conviens.

— J'accepte le compliment, madame, parce qu'il est juste, dit Markett en souriant.

— Croyez-vous, continua la baronne, qu'il

nous viendra à l'idée de dire du mal de lui ou de sa femme?

— Non, n'est-ce pas! s'écria vivement Markett.

Sans paraître s'étonner de cette vivacité, et l'attribuant peut-être à la sympathie que Mme Georges Leroy inspirait à tous, la baronne avait repris en ces termes :

— Louise Leroy est une adorable créature : affectueuse, bonne, tendre, femme dans toute l'acception du mot, et en même temps, résolue, énergique, d'humeur presque aventureuse. Elle l'a prouvé pendant le siége : elle dirigeait elle-même une ambulance des mieux tenues, et ne se contentant pas des blessés qu'on lui apportait, elle allait parfois en chercher jusqu'aux avant-postes.

— Je l'ai vue à l'œuvre, fit de Céry, un des jeunes gens qui entouraient la baronne.

— Madame Leroy, continua celle-ci, est d'excellente famille et née pour être million-

naire; mais, ruinée par un père impossible, un joueur effréné, le comte de Servan, elle a dû, son éducation terminée, travailler de nouveau pour élever sa jeune sœur et quelquefois même faire vivre son père. La pauvre fille serait morte à la tâche si M. Georges Leroy, séduit par sa beauté et surtout par son charme, touché de sa conduite, n'était devenu amoureux d'elle et ne l'avait épousée malgré sa pauvreté, ses charges et son père, inquiétant pour un gendre. Il n'a pas eu à se repentir de sa bonne action : deux beaux enfants leur sont venus et ils vivent chez eux, tranquilles, heureux, sans être obligés, comme nous, pour se distraire, de courir le monde. S'ils se trouvent ici ce soir, c'est que Georges Leroy n'a pas cru pouvoir se dispenser d'accepter l'invitation de M. X...

Markett n'écoutait plus la baronne; il suivait des yeux Mme Leroy, et paraissait songer à l'aborder. La baronne, son petit discours fini,

s'était levée aussi et, rejoignant une femme de ses amies, s'éloignait avec elle.

De Céry et Dorliac, un coulissier très-connu, restaient seuls en présence. Après s'être entretenus quelques instants du comte de Servan, dont le souvenir venait d'être évoqué, ils en arrivèrent tout naturellement à parler du jeu, qui avait ruiné le comte. De Céry, membre de plusieurs cercles, renommé pour les banques formidables qu'il taillait tous les soirs, soutenait la supériorité du jeu de cartes sur les jeux de Bourse.

— Le joueur est au moins sur la brèche, faisait-il en s'animant; il paye de sa personne; il attaque, il rompt; son or est là, sous sa main, il l'avance, il le retire; tous ses sens sont en action, l'ouïe, le toucher, la vue. Les sommes qu'il gagne s'amoncellent devant lui; elles ont un corps, il les voit, il les palpe, il les caresse; quand elles fuient sous le râteau du croupier, son œil les suit, sa main

se crispe... A la Bourse, on n'agit pas, on ne combat pas, on donne des ordres, et on attend passivement, les pieds sur les chenêts, qu'un événement imprévu, un souffle parti de Londres ou de Berlin, la migraine d'un homme d'État, le caprice d'un banquier viennent balancer par doit ou avoir les comptes de profits et pertes... Les gens de Bourse ne sont pas des joueurs; ce sont des spéculateurs, ce qui est bien différent.

Dorliac, le coulissier, voulut, de son côté, défendre ses dieux.

— Nos spéculations, s'écria-t-il, sont des jeux bien autrement formidables que les vôtres. D'abord la mise n'est pas limitée; on risque des millions à la fois, ce qui est déjà quelque chose. Ensuite, pour le vrai spéculateur, l'émotion est continue; il ne vend que pour racheter; il n'achète que pour revendre. Toujours en haleine, toujours sur le qui-vive, à la merci des grands événements comme des

plus minces circonstances, il lutte non-seulement contre l'inconnu, mais contre l'invisible, contre l'impalpable, contre les fantaisies des hommes, bien autrement incohérentes que celles du hasard..., et c'est justement cette impuissance, cette passivité absolue qui rendent ses chances plus incertaines, ses angoisses plus poignantes.

— Alors, s'écria de Céry, suivant vous, les jeux de Bourse sont supérieurs à tous les autres. Le joueur n'a qu'un asile, qu'un temple, qu'un royaume : la Bourse.

— Certes.

— On voit bien que vous ne faites partie d'aucun cercle. Si, le soir, vers les onze heures, il vous était donné de contempler une vingtaine de beaux joueurs, assis autour d'une table de baccarat, ou debout, frémissants, avançant leur argent, le retirant, pâles, fiévreux ; si vous entendiez ces mots : « Il y a cinq cents louis en banque, faites vos jeux,

messieurs. — Rien ne va plus. — Je donne des cartes. — Cent louis qui tombent. — Ils sont tombés. — J'ai neuf » ; si vous voyiez les masses grossir ou se fondre, cette mise de dix louis former une somme importante, cette banque de deux mille francs se décupler, tout cet argent se déplacer sans cesse, aller, venir, passer d'une main à une autre, s'agiter, vivre, — alors, mon cher, vous seriez possédé comme les autres du démon du jeu et vous abandonneriez votre temple pour nos petites chapelles.

— Mais je les connais vos petites chapelles, et je vous ai vu officier.

— Eh bien?

— Eh bien! vous ne m'avez pas tenté, vous ne m'avez causé aucune émotion : j'ai levé les épaules et je suis retourné au temple.

— J'en sais la raison. Dans les cercles où l'on vous a conduit, vous n'avez vu ni or, ni billets de banque; des jetons, en os,

en ivoire ou en nacre s'étalaient seulement sur la table. Pour les habitués, les membres du cercle, ils ont autant de valeur que des rouleaux de louis d'or ; ils leur produisent autant d'effet. L'étranger, au contraire, ne peut se laisser émouvoir par ces jetons de convention ; ils le laissent froid et il n'éprouve aucune tentation de les gagner, de les mettre dans sa poche. C'est là le vrai motif de votre sagesse ; mais que vous vous trouviez, par exemple, dans le kursaal d'une ville d'eaux, en face d'une table de roulette ou de trente-et-quarante, sur laquelle l'or et les billets de banque frétillent, étincellent, toutes vos vertus, mon cher ami, n'y résisteraient pas.

— Vraiment? Eh bien, je ne hasarderais pas un louis sur vos tapis verts les plus frétillants, les plus étincelants.

— Pariez-vous?

— Tout ce que vous voudrez.

— Bien ! Nous fixerons plus tard l'enjeu ;

mais me suivrez-vous où il me plaira de vous conduire... même à Monte-Carlo ?

— Je vous suivrai où vous voudrez, quand vous voudrez.

— Votre parole?

— Ma parole.

— Parfait. Apprêtez-vous alors à faire votre malle en sortant d'ici.

— Ah! diable!

— Vous reculez déjà.

— Non, non.

— Alors, c'est entendu.

III

Pendant cet entretien, le bal avait remplacé le concert, à la grande joie des jeunes filles,

des jeunes femmes et de ces personnes déjà mûres que leur visage trop épanoui devrait reléguer au second plan, mais que leurs pieds, rebelles au repos, leur amour-propre récalcitrant, leur imagination sautillante sollicitent toujours à la danse.

Bientôt, malgré la bonne volonté des danseuses sur le retour, on manqua de vis-à-vis pour les quadrilles et on vint en chercher dans les pièces discrètes où causeurs et joueurs de whist s'étaient retirés. Louise Leroy et sa sœur Alice étaient trop charmantes toutes deux pour n'être pas immédiatement sollicitées d'avoir à quitter leur retraite. Mme Leroy résista cependant à toutes les prières; elle se dit fatiguée, prise d'une migraine subite. Mais, pour obtenir qu'on respectât son repos, elle fut obligée de sacrifier sa sœur et de la confier à un danseur éloquent qui l'entraîna loin d'elle. La jeune fille s'éloigna tristement; elle avait plutôt l'air de marcher au

supplice que d'aller faire figure dans un quadrille. Au moment de quitter le petit salon, elle jeta un long regard sur son beau-frère, qui, malgré la présence de Louise, assise près de lui, était redevenu soucieux, morne, affaissé.

Cet accablement dans lequel Georges Leroy semblait plongé ne pouvait échapper à sa femme, et c'était pour cela qu'elle n'avait pas eu le courage de prendre une part active au bal de M. X... et de se mêler aux danseurs. Depuis plusieurs jours déjà, Mme Leroy avait remarqué un changement complet dans le caractère, la manière d'être de son mari. D'ordinaire, il lui apportait, en revenant de son bureau, sinon une gaieté bruyante, du moins de la bonne humeur, un bon sourire, de la tendresse au cœur et plein les yeux. Il essayait de lui faire oublier les heures passées loin d'elle et de la dédommager de son absence. En quelques instants, ils se mettaient

au courant, l'un par l'autre, de tout ce qui était survenu à chacun d'eux durant le jour. Il lui contait les anecdotes de bureau. les nouvelles de Bourse, les mille riens qui remplissent l'existence. Elle lui parlait, de son côté, des visites rendues, des visites reçues, de la toilette projetée, de l'invitation arrivée dans la journée, et surtout des enfants, deux petites filles, une brune et une blonde, qui charmaient leur vie, et au sujet desquelles ils faisaient déjà mille projets d'avenir. La soirée se passait souvent ainsi, dans ces bonnes causeries où l'esprit se repose des travaux du jour, tandis que le cœur s'épanouit.

Mais brusquement, sans transition, du matin au soir, Georges s'était métamorphosé : il se montrait aussi réservé, aussi taciturne qu'il avait été depuis le mariage communicatif et affectueux. Non-seulement il ne parlait pas, mais il ne répondait même plus aux questions de Louise ; plongé dans ses ré-

flexions, il ne paraissait pas l'entendre, et si, par un effort de volonté, il se mêlait tout à coup à la conversation, on voyait qu'il ne l'avait pas suivie jusque-là et qu'il revenait de loin. Ses habitudes même étaient changées : il sortait de bonne heure, avant le moment où il partait d'ordinaire pour son bureau ; il rentrait seulement pour dîner et passait la soirée loin de la maison.

Etonnée d'abord, puis inquiète et tourmentée, Louise l'interrogea. Il prétendit qu'elle se trompait, qu'il n'avait jamais été bien gai, et qu'il l'était autant qu'autrefois. Il donna pour raison de ses sorties : la fin du mois, la liquidation commencée et l'absence d'un de ses collègues, ce qui lui causait un surcroît de travail. Louise n'accepta pas ces défaites ; elle essaya de deviner ce qu'on lui cachait, ne put y parvenir et fut à son tour aussi triste que son mari.

Dans ces dispositions d'esprit, la soirée de

M. X... devait lui être pénible et elle manifesta le désir de ne pas s'y rendre. Mais Georges sortit immédiatement de son mutisme et de sa torpeur pour déclarer vivement qu'il fallait au contraire assister à cette fête ; que leur absence à tous deux serait remarquée, pourrait le desservir auprès de son patron et lui causer le plus grand préjudice. Elle n'insista point et suivit son mari comme il l'exigeait.

Cette soirée, où elle espérait le voir se distraire, chasser un instant ses sombres pensées et apporter au moins dans le monde le visage souriant qu'il n'avait plus dans son intérieur, la confirma dans ses craintes et augmenta ses inquiétudes ; il fallait décidément que Georges fût profondément atteint pour faire une si triste figure en public et être si peu maître de lui. Elle l'observait sans cesse, et ce qui l'inquiétait outre mesure, c'était surtout les efforts inutiles qu'il faisait pour chasser ses

préoccupations. Par moments, il relevait brusquement la tête, regardait droit devant lui, s'étudiait à prendre un air joyeux, souriait à la foule ; mais, une seconde après, ce masque tombait, on voyait son front se rembrunir, sa lèvre se plisser, son regard s'éteindre, sa tête se baisser. Seule avec lui, après le départ d'Alice, toute tremblante d'inquiétude, elle voulut l'interroger de nouveau, à voix basse. Mais il fit un geste d'impatience, et, comme elle insistait, il se leva brusquement et alla rejoindre un de ses amis qui venait d'arriver. Au moment où Mme Leroy allait se lever à son tour, elle fut rejointe par Markett, l'Américain devant lequel la baronne de L... venait de faire son éloge.

Markett était une vieille connaissance pour Louise. Il se trouvait à Paris seulement depuis huit jours; mais, l'année précédente, il avait eu l'honneur de lui être présenté et d'être reçu plusieurs fois par elle. Mme Leroy payait du

reste une dette contractée par son mari : avant de se marier, Georges s'était rendu à New-York pour affaires et avait reçu de Markett un excellent accueil. Peu à peu les deux voyageurs transatlantiques se lièrent d'amitié, entretinrent une correspondance suivie, se chargèrent réciproquement de leurs affaires sur les deux continents, et parurent avoir l'un pour l'autre une sérieuse estime. L'Américain, âgé, comme Georges, d'une trentaine d'années, était grand, blond, un peu coloré, de bonne mine, et parlait le français sans trop d'accent, lorsqu'il se décidait à causer, car d'ordinaire il était peu bavard, arrêté toujours au moment d'expliquer sa pensée par une timidité invincible ou par la crainte de n'être pas compris des personnes auxquelles il s'adressait. Paris, qui connaissait le chiffre élevé de sa fortune, lui faisait fête, mais il se prodiguait fort peu, et, s'il avait accepté l'invitation de M. X..., c'était évidemment pour se

trouver un instant avec la famille Leroy, qu'il savait rencontrer chez l'agent de change.

Malgré ses inquiétudes, Louise ne crut donc pas devoir s'éloigner de Markett, qui venait de prendre place à ses côtés. Elle tenait d'autant plus à ne pas lui déplaire, que depuis l'arrivée du New-Yorkais à Paris, arrivée qui coïncidait avec le changement d'attitude de Georges, elle avait conscience de sa froideur à l'égard de son ancien ami : préoccupée, inquiète, elle n'avait consenti qu'une fois à le recevoir et elle s'était montrée fort réservée. Elle essaya de réparer ses torts et, comme Markett manifestait l'intention de repartir bientôt pour l'Amérique :

— Quoi ! vraiment ? s'écria-t-elle avec intérêt ; mais ne m'aviez-vous pas parlé de votre projet de vous fixer en France ?

— Oui, madame, répondit Markett, j'y ai songé un instant. Je n'ai pas de famille là-bas ; mes plus intimes amis songent eux-mêmes à

habiter la France une partie de l'année et j'aurais été heureux de les imiter.

— Qui vous en empêche? demanda Mme Leroy, redevenue distraite.

— Je n'ai pas trouvé ici ce que j'aurais voulu y rencontrer, ce qui m'aurait à tout jamais retenu... une affection sérieuse, un cœur dévoué, une maison vraiment amie.

— L'avez-vous cherchée?

— Oui.

— Et elle ne s'est pas ouverte?

— Entr'ouverte tout au plus... J'ai cru un instant, j'ai espéré... je m'étais trompé... On me l'a fait comprendre... La main qui s'était tendue vers moi s'est retirée, et je me suis trouvé plus isolé que jamais.

— Je vous plains sincèrement, mon cher monsieur, fit Louise tout en suivant des yeux son mari.

— De quel ton me dites-vous cela? ne put s'empêcher de faire observer Markett.

— De quel ton voulez-vous que je vous le dise ? demanda Mme Leroy, sans trop se rendre compte du sens de ses paroles.

— C'est juste, fit l'Américain, en se levant.

Il garda un instant le silence, puis il parut prendre une résolution et, s'adressant de nouveau à Mme Leroy :

— Quand pourrai-je avoir l'honneur, madame, lui demanda-t-il, d'aller vous faire mes adieux ?

Georges venait de s'avancer, il entendit ces derniers mots, pâlit et chancela.

Il eut cependant la force de s'avancer vers Markett, et le prenant à part :

— En vérité, vous partez déjà ? lui dit-il.

— Oui, mon cher, je renonce à me fixer en France et à y placer ma fortune comme je comptais le faire. Je vous prierai donc de vouloir bien vendre les valeurs que je vous avais chargé d'acheter, de réaliser mon capital et de le tenir à ma disposition vers la fin de la

semaine, pour samedi prochain, par exemple.

— Très-bien, dit Georges... Mais on aurait pu l'entendre aussi murmurer ces mots : Je suis perdu.

IV

Quelques instants après, M. et Mme Leroy, suivis de leur sœur Alice, quittaient le bal et regagnaient leur demeure, située rue de Rome.

Pendant ce trajet ils gardèrent tous les trois le silence ou n'échangèrent que des paroles banales. Louise comprenait que ce n'était pas le moment d'avoir enfin avec son mari

une conversation sérieuse. Quant à Georges, il regardait fixement par la glace de la voiture, sans paraître s'apercevoir de la présence de sa femme et de sa belle-sœur. Cette dernière, aussi soucieuse, malgré sa jeunesse, que ses deux compagnons, les observait alternativement à la dérobée, en essayant d'éviter toutefois que Louise la remarquât.

Enfin, arrivés devant leur maison, ils pénétrèrent bientôt dans l'appartement qu'ils occupaient au troisième étage; mais, au lieu de se réunir dans le salon commun, comme ils le faisaient d'habitude, au sortir du théâtre ou au retour du bal, afin de se communiquer leurs impressions et d'échanger leurs idées, ils se séparèrent dans le vestibule : Alice pour regagner sa chambre, Louise celle des enfants, et Georges une petite pièce qui lui servait de cabinet de travail.

Seul, inconscient des inquiétudes de sa femme, persuadé qu'elle allait se coucher et

s'endormir bientôt, Georges alluma des bougies, prit place devant son bureau, et, les coudes sur la table, la tête dans les mains, réfléchit longtemps.

Puis il se leva, ouvrit une croisée, malgré l'air vif de la nuit, resta quelque temps exposé au froid, comme s'il voulait calmer son sang, rafraîchir sa tête brûlante, rendre ses idées plus nettes, plus précises, voir plus clair dans sa situation.

Enfin, il ferma la croisée, marcha vers son bureau d'un pas délibéré, s'assit de nouveau, prit une feuille de papier à lettre et se mit à écrire, nerveusement, fiévreusement.

Dix minutes environ s'écoulèrent encore et la portière du cabinet de travail où se trouvait Georges se souleva.

Louise parut. Elle avait quitté sa robe de bal et revêtu un peignoir. Ses longs cheveux, défaits à la hâte, s'échappaient en flots pressés sur la laine blanche du peignoir. Elle

était très-pâle, mais elle paraissait décidée, résolue à avoir une explication avec son mari, à sortir enfin des ténèbres qui depuis quelques jours l'entouraient.

Georges, absorbé par la rédaction de sa lettre, ne l'entendit pas entrer. Elle fit quelques pas sur le tapis qui assourdissait tous les bruits, et, touchant l'épaule de son mari :

— Georges, dit-elle.

Il poussa un cri d'effroi et essaya de soustraire aux regards de sa femme la lettre qu'il écrivait.

Mais Louise, droite devant lui, la voix ferme, le geste décidé, parlait.

— Décidément, que se passe-t-il? disait-elle. Quel est le mystère qui plane sur nous?... Quel malheur nous menace? Je veux tout savoir, entends-tu, je le veux... Je n'ai que trop attendu jusqu'ici... Ah! ne me réponds pas que tu n'as rien; je ne te croirais plus... Je t'observe depuis plusieurs jours et

je sais à quoi m'en tenir... Je t'ai épié pendant tout ce bal... Tu étais triste, abattu, fiévreux... Tu souffres : je veux ma part de ta souffrance.

Il essaya de faire encore un geste de dénégation. Elle l'arrêta.

— Inutile, te dis-je, inutile. Tu ne te rends donc plus compte de tes actions?... Tu ne t'es pas aperçu que, pour la première fois depuis la naissance de nos enfants, tu n'es pas venu tout à l'heure, en rentrant, les embrasser? Ah! cette raison me suffirait pour deviner qu'il se passe en toi quelque chose d'inaccoutumé, quelque chose de terrible peut-être... Moi, je les avais rejoints, je m'étais approchée pas à pas de leur lit; je les regardais dormir du sommeil des anges, je les entendais respirer, et je me disais : « Il va venir... il va venir, comme tous les soirs, s'appuyer sur mon épaule et se pencher avec moi sur le petit lit de Marthe, sur le berceau

de Jeanne... » Et tu n'es pas venu... je t'ai attendu en vain... Tu avais oublié tes enfants, toi !

Il l'écoutait en silence, et, en l'entendant parler de ses deux petites filles, une larme coulait de ses yeux.

Elle continua :

— Lasse enfin de t'attendre, je me décide à venir voir ce que tu fais... J'en ai le droit. Toutes tes actions m'appartiennent, comme toutes les miennes découlent de toi. Je t'ai donné ma vie, mais ta vie aussi est à moi... J'arrive, je te trouve là, seul, à trois heures du matin, encore vêtu comme au sortir du bal, agité, pâle, écrivant d'une main fiévreuse... Tu m'aperçois et ton premier mouvement est de cacher cette lettre... Montre-la moi; je veux que tu me la montres.

— C'est impossible ! dit-il.

Il était debout, les deux bras perpendicu-

lairement tendus, appuyés sur le bureau, les mains sur la lettre.

— Impossible, dis-tu, impossible !... Tu n'y songes pas... Impossible ! Que veux-tu que je pense, alors ?... Où peuvent s'arrêter mes craintes ? Jusqu'où ma pensée m'entraînera-t-elle ?... Le doute que tu vas laisser dans mon esprit sera plus terrible que la plus terrible des réalités.

Tout à coup elle s'arrêta comme frappée d'une idée subite, et, s'élançant vers Georges, appuyant elle-même ses bras sur le bureau, regardant son mari droit dans les yeux :

— Est-ce que tu ne m'aimes plus ? lui dit-elle. Est-ce que tu écrivais à une maîtresse ?

— Oh ! fit-il, doucement, tristement.

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, s'écria-t-elle, je le vois bien... Tu te défendrais autrement, tu protesterais autrement, tu n'aurais pas répondu avec cette douceur.

tu ne me regarderais pas avec ce regard si tu étais coupable... Pardon, pardon... oublie... Je souffre beaucoup depuis plusieurs jours, je cherche ce que tu peux avoir, et cette pensée ne m'était jamais venue, tant je crois en toi, tant je crois en ton amour... Mais, alors, de quoi s'agit-il, Georges? Dis-le moi, je t'en supplie. Tu vois jusqu'où peut aller une imagination qui s'égare... Si tu savais ce que je viens de souffrir, lorsque cette idée... ce soupçon... cette injustice... m'a traversé l'esprit... Aie pitié de moi... laisse-moi lire cette lettre.

Sa voix, ferme au début, s'était attendrie, de grosses larmes coulaient de ses yeux. Sous le peignoir, sa poitrine oppressée se soulevait inégalement.

Fut-il touché de cette désolation, ou bien reconnut-il l'impossibilité de lutter encore avec elle, de lui cacher plus longtemps son secret? Ses mains s'écartèrent et découvrirent

la lettre. Sans avoir le courage de la lui donner, il lui permettait de la prendre.

Alors, elle s'empara de la place qu'il occupait lorsqu'elle était entrée, elle s'assit sur le fauteuil, elle se courba sur le bureau, et, sans toucher la lettre, les coudes sur la table, aux deux extrémités du papier, la tête dans ses deux mains rejointes, pâle, frémissante, le regard avide, elle lut :

« Monsieur Markett,

« Lorsque vous êtes arrivé, il y a huit jours,
« à Paris, en souvenir de nos bonnes rela-
« tions et me sachant le principal employé de
« M. X..., vous m'avez remis une somme de
« cent mille francs, destinée à vous acheter
« de la rente française... Cette somme, je ne
« l'ai pas inscrite sur nos livres, je ne l'ai
« pas remise dans notre caisse... Elle n'est
« plus cependant dans mes mains, et je ne
« puis vous la rendre... Me voici déshonoré

« à vos yeux, déshonoré aux yeux de tous...
« Je ne puis supporter cette pensée... Quand
« vous recevrez cette lettre, j'aurai payé ma
« dette de la seule façon qu'il me soit possi-
« ble... Je serai mort... »

Elle n'acheva pas et se releva d'un seul mouvement, d'un seul bond. Puis, oubliant le contenu de la lettre, l'affreuse découverte qu'elle avait faite, la terrible vérité qui venait de jaillir, ne voyant qu'une chose, c'est que son mari voulait se tuer, elle se jeta dans ses bras, en criant :

— Mourir, mourir, toi !

Mais ce cri poussé, cette part faite à la tendresse de l'épouse, au désespoir de l'amante, elle songea aux lignes qu'elle avait lues ; elle les vit inscrites en lettres de feu, là, sur ce papier, près d'elle, sous ses yeux, et, s'éloignant de Georges, d'une voix saccadée, fiévreuse, elle dit :

— Voyons, que signifie cette lettre?... Ce que tu viens d'écrire là est faux!... Ces cent mille francs, qui t'ont été confiés, tu ne les aurais pas versés, tu ne les aurais plus?... C'est impossible!

— Je ne les ai plus, fit Georges, accablé.

— Qu'en as-tu fait?

— Qu'importe, puisqu'ils sont perdus, perdus sans retour?

— Toi! toi! l'honneur, la probité même! s'écria-t-elle... Non, je ne puis te croire... Tu mens, je te dis que tu mens.

— On ne fait pas de ces mensonges-là, dit-il tristement.

— C'est vrai, répondit-elle.

Elle s'arrêta un instant, posa ses mains sur son front et sur ses yeux, comme pour rassembler ses idées, et, regardant Georges en face :

— Alors tu as joué? lui dit-elle.

Il baissa la tête et ne répondit pas.

Elle continua, sans regarder cette fois son mari, comme si elle se parlait à elle-même :

— Oui, tu as joué !... Il n'y a que le jeu qui puisse engloutir si vite une pareille somme.

Puis, relevant la tête, repoussant ses cheveux, qui, épars, retombaient sur son visage, exaltée, ironique :

— Le jeu ! s'écria-t-elle... Oui, le jeu... Ah ! ah ! c'est une fatalité de famille !... Après le père, le mari... Après la ruine, le déshonneur !

Elle regarda Georges de nouveau.

— C'est le jeu, n'est-ce pas ? dit-elle brièvement avec autorité.

— Oui, fit-il d'une voix sombre.

— Mais pourquoi, comment ? demanda-t-elle... Ah ! je devine, je comprends... une spéculation de Bourse... que tu croyais certaine, une occasion de fortune que tu as cru saisir... Tu t'es dit : « Dans quelques jours,

dans vingt-quatre heures peut-être, je serai riche, et nul ne saura que cette somme, avec laquelle j'aurai gagné cette fortune, que cette somme ne m'appartenait pas, que c'était un dépôt confié à mon honneur... » Malheureux ! malheureux !

Comme il se taisait toujours elle continua :

— Mais pourquoi ce délire, pourquoi cette soif de fortune?... Que nous manquait-il?... T'ai-je demandé le luxe, les plaisirs, l'opulence?... J'étais plus fière à ton bras, avec nos deux enfants, que ne le sont les plus riches et les plus grandes de leurs voitures et de leurs toilettes...

Tout à coup, une pensée terrible la frappa.

— Oh ! mes enfants, mes enfants, s'écria-t-elle en fondant en larmes, mes enfants, mon luxe à moi, ma seule richesse... Les voilà déshonorés avant même de savoir ce qu'est le déshonneur !

Ce cri, ce désespoir, produisirent sur

Georges une vive impression. Il fit un mouvement vers sa femme. On put croire qu'il allait se défendre, protester contre ses accusations, lui demander un peu d'indulgence, un peu de miséricorde. Mais il s'arrêta : il regardait sans doute sa justification comme impossible ; il acceptait toutes les conséquences de la situation où il s'était mis.

Au bout d'un instant, plus maîtresse d'elle-même, d'une voix plus calme, elle reprit la parole.

— Voyons, dit-elle, nous n'avons le temps ni de récriminer ni de nous attendrir... La situation est terrible ; mais il y a peut-être un moyen d'en sortir... Ces cent mille francs, nous pouvons les trouver, les emprunter... Nous travaillerons, nous nous priverons de tout pour les restituer. Qui peut nous rendre ce service, qui peut nous sauver ?... As-tu fait déjà des démarches ?

— Si j'en ai fait ! s'écria-t-il ; voilà cinq

jours que j'essaye, que je cherche, et je n'ai rien trouvé... Ah ! je suis à bout de forces, ajouta-t-il désespéré ; laisse-moi mourir.

— Mourir !... et nos enfants, faut-il donc aussi qu'ils meurent ? Je ne parle pas de moi... que m'importe de mourir ?... mais eux, eux !... Est-ce que ta mort les sauvera ?

Mais, s'arrêtant tout à coup :

— C'est impossible, c'est impossible, fit-elle, je suis folle, je rêve. Non, non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai !

— Hélas ! murmura-t-il.

— En tout cas, la situation n'est pas aussi désespérée que tu le dis... apprends-moi tous les détails, je veux savoir... Que peut-il se passer ?... que crains-tu ?... On t'a confié cent mille francs pour les apporter à ta caisse, pour acheter des valeurs ?

— Oui, et on me met en demeure de les rendre à la fin de la semaine, dans trois ou

quatre jours... Je ne puis pas... On s'adresse alors à ma maison; on apprend que je n'ai rien versé. On me fait appeler, on m'interroge; je ne puis rien répondre... Voilà la réalité dans toute son horreur.

— Et tu t'es mis dans cette situation, toi, toi!... Il y a quelque chose que tu ne me dis pas; il y a un mystère que je ne puis percer... Georges, aie pitié de moi... C'est une épreuve, n'est-ce pas?... Tu m'en veux de t'avoir cru coupable, d'avoir ajouté foi à tes paroles. Tu aurais voulu me voir me récrier, affirmer que cela ne pouvait pas être... Je l'ai fait, je l'ai fait, rappelle-toi... je t'ai dit que ce n'était pas vrai... je t'ai dit que tu mentais... tu as persisté... Alors, j'ai examiné la situation, j'ai cherché avec toi... j'avais la tête troublée, j'étais folle... mais mon cœur protestait toujours; il me criait ton innocence... Avant de commettre une faute, un crime, tu aurais songé à nos pauvres petites filles.

Elle s'arrêta, et laissant tomber son regard sur le bureau :

— Pourtant cette lettre que tu écrivais, fit-elle toute tremblante... Et puis, continua-t-elle sans le regarder, comme si elle se parlait à elle-même, sa conduite depuis trois jours, son anxiété, ses inquiétudes... et le jeu, le jeu, qui m'a toujours poursuivie... Ah ! je ne sais plus que penser, je suis à bout de forces.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil, pâle, les cheveux épars, les bras pendants.

Il n'eut pas le courage de la voir souffrir plus longtemps, et s'avançant vers elle, essayant de lui prendre la main :

— Ne me repousse pas, ne me maudis pas, dit-il... si tu savais...

Elle se méprit sur le sens de ces paroles. Après avoir longtemps refusé de croire à la faute commise, elle y croyait maintenant, tant elle était accablée par l'évidence des

preuves. Elle pensa donc qu'il allait essayer d'atténuer ses torts. Elle ne le voulut pas, par respect pour elle, par respect pour lui. Il est des fautes qu'on n'excuse pas, des torts qu'on ne saurait pallier ; on ne peut que les pleurer et les expier.

— Ai-je besoin de savoir ? fit-elle... Quelle excuse peux-tu me donner et à quoi me servent tes excuses?... Est-ce qu'il s'agit de moi? Est-ce qu'il s'agit de nous deux ? C'est à nos enfants seuls qu'il faut songer en ce moment... Ah! ajouta-t-elle avec amertume, quand l'épouse t'excuserait, la mère pourrait-elle t'absoudre ? Maudit soit le jour où...

Elle s'arrêta. La portière qu'elle avait soulevée, une demi-heure auparavant, pour entrer dans le cabinet de Georges, venait encore de s'entr'ouvrir.

V

Alice, qu'on croyait retirée dans sa chambre depuis longtemps, apparaissait, pâle comme sa sœur, mais plus froide, plus réfléchie.

Elle s'avanca vers Louise, et montrant Georges :

— Ne maudis pas le jour où tu l'as aimé, dit-elle, car il n'a pas cessé d'être digne de ton amour.

— Alice ! fit Georges en s'élançant vers elle, comme s'il voulait l'empêcher de parler.

Elle l'interrompit.

— Non, dit-elle, vous n'avez pas le droit de la faire souffrir plus longtemps, de la laisser ainsi douter de vous.

— Croyez-vous donc, répliqua-t-il, qu'elle ne souffrira pas autant en apprenant...

— Quoi donc? s'écria Louise.

Mais, sans lui répondre, Alice avait pris les mains de Georges, et les tenant pressées :

— Merci, lui disait-elle, merci en mon nom et au nom de ma sœur, pour le silence que vous avez gardé jusqu'à présent. Merci pour votre sacrifice, pour votre abnégation... Vous vous êtes accusé, vous l'avez laissée douter de vous, vous avez souffert lorsque vous n'aviez qu'un mot à dire... Maintenant il faut qu'elle sache la vérité comme je la sais moi-même. Il faut parler tous les trois de notre malheur et chercher ensemble un moyen d'y remédier. Si nous n'en trouvons pas, nous aurons du moins la satisfaction de nous dire que nous sommes seulement malheureux, qu'il n'y a pas de coupables au milieu de nous.

Louise ne l'avait pas interrompue. Toute

palpitante, elle écoutait, la regardant, regardant Georges, comprenant qu'il y avait là un mystère, qu'elle allait enfin le connaître, que son mari, son Georges bien-aimé, n'avait pas démérité d'elle, n'avait pas démérité de lui.

Elle s'avança vers sa sœur, et posant ses deux mains sur l'épaule de la jeune fille :

— Que signifie tout cela? parvint-elle à lui dire.

— Cela signifie, répondit Alice, que ton mari n'est pas le coupable... Ce n'est pas lui qui a pris l'argent.

— Ah ! fit-elle avec joie.

Puis elle ajouta :

— Qui donc?

Georges voulut encore empêcher sa belle-sœur de parler. Mais, comme Louise insistait pour savoir le nom du coupable :

— C'est notre père, finit par dire Alice à voix basse.

— Notre père, notre père! répéta Louise, atterrée.

Alors, elle demanda des explications et on les lui donna. Nous les transcrivons ici, en y ajoutant sur le comte de Servan quelques détails nécessaires à la clarté de ce récit.

Dès l'enfance, M. de Servan est possédé par le démon du jeu. Au collége, en septième, il ne rêve que parties de billes. Les jours de veine, il remplit son pupitre de ces petites boules en pierre, en marbre ou en agate; il le vide le lendemain, et tout l'argent de sa semaine passe à en acheter de nouvelles. En rhétorique, la bille est remplacée par des cartes : dans la cour de récréation, caché par un pan de mur, à l'étude ou dans la classe, abrité derrière un dictionnaire, il fait de furieuses parties de bataille ou d'écarté. L'enjeu est cette fois en espèces; mais lorsque l'argent vient à manquer, il joue son atlas, ses livres, son papier blanc, ses règles, ses

pots de confiture ; il joue même son temps, son travail, car il s'engage à faire le thème ou la version de son adversaire si celui-ci gagne la partie.

Au sortir du collége, comme son âge ne lui permet pas encore d'être reçu dans un cercle ou dans une maison de jeu, il organise des bouillottes ou des lansquenets dans sa chambre de jeune homme, dans les cabinets de restaurant et, plus tard, en grandissant, chez sa maîtresse ou celles de ses amis.

Arrive la Révolution de 1848. La police, absorbée par la politique, devient tolérante : les jeux illicites triomphent de toutes parts ; on voit éclore comme par enchantement, des cercles borgnes, trop heureux d'accueillir les jeunes gens, et ces fameuses tables d'hôte, où, après un dîner de trois francs, la vieille lorette et le major son associé, dévalisent au lansquenet le gandin de l'époque.

Les belles-petites, qui chôment en temps de

révolution parce que l'étranger ne donne plus, ont aussi recours au jeu pour se maintenir sur un bon pied. Elles réunissent, de six heures du soir à six heures du matin, dans leurs appartements de la rue Laffitte et de la Chaussée-d'Antin, leurs amis des deux sexes. On coquette, on joue et on perd cent louis au baccarat tournant, entre deux regards incendiaires. Si le lendemain on se réveille le porte-monnaie vide et la parole engagée pour quelques mille francs, on est obligé de se mettre à la recherche d'un Gobseck complaisant. Heureusement qu'ils sont faciles à trouver, car c'est aussi l'époque de la splendeur des usuriers; ils grouillent dans tous les coins de Paris. Ceux-ci, les aristocrates du métier, obligent les emprunteurs avec des espèces sonnantes, mais à raison de cent pour cent pour trois mois, sur de bonnes lettres de change accompagnées d'un aval de garantie. Les autres, à la place d'argent, remettent des

pièces de vin, des montres, des chaînes longues, des actions en discrédit, des pavés conservateurs, des oiseaux empaillés dont l'emprunteur aura beaucoup de peine à se défaire, et qu'il échange en attendant contre sa signature, à laquelle il faudra bien finir par faire honneur.

Le jeune comte de Servan profite des facilités du moment : il court les cercles borgnes, les tables d'hôte, il se prodigue chez les grandes cocottes, et le lendemain, pour payer ses dettes, il fait antichambre chez les usuriers; aussi lorsqu'il est mis en possession de l'héritage maternel, cet héritage ne lui appartient-il plus.

Mais il a bientôt une autre fortune à manger : celle de son père. Cette fois, il la dévore, argent comptant, en bons écus tirés de sa poche et non pas empruntés le matin. Elle disparaît aussi dans de meilleurs lieux, des cercles officiels qui se sont empressés de

s'ouvrir devant le comte de Servan, le jour où il a atteint l'âge réglementaire. Dès lors, il se lève à deux heures l'hiver, sort à cinq, se promène une heure, dîne au cercle et ne le quitte qu'à six ou sept heures du matin, après s'être enrichi et ruiné dix fois dans la même nuit.

L'été, lorsque les parties sont désorganisées, et que ses adversaires fuient Paris pour essayer de rétablir leurs forces épuisées aux eaux, à la mer ou dans la montagne, il part à son tour pour l'Allemagne et devient pendant deux mois le commensal des casinos. Il y fait grande figure, joue le maximum à tous les coups et on le voit même gagner à la Banque plus d'un million. On parle de lui dans les journaux, et les cicérones le montrent aux étrangers.

Mais le million disparaît en détail; un autre million le suit. Quelques centaines de mille francs récoltées à la suite de nouveaux héri-

tages, prennent le même chemin que les millions, et un beau jour le comte de Servan est ruiné.

Alors, seulement, il lui vient à l'idée de se marier. Sa belle tournure, son grand air, sa naissance, la résolution inébranlable qu'il semble avoir prise de ne jamais toucher une carte, lui permettent d'épouser une jolie femme et une femme riche. Il l'aime quelque temps, en a deux filles, puis il oublie ses serments, joue de nouveau et dissipe la fortune de sa femme comme il a dissipé les précédentes.

Veuf quelques années après, il veut se consacrer à l'éducation de ses enfants, car, tout en les ruinant, il les adore... entre deux parties de baccarat. Mais comment, sans fortune, élever deux jeunes filles et les doter? Il n'a plus à compter sur de nouveaux héritages, et quant au travail, il craint de s'y mettre trop tard. Le voilà donc encore obligé

d'avoir recours au jeu; mais au jeu diminué, restreint, petit, celui des premières années, avec des expédients pour se procurer le matin les quelques louis nécessaires au baccarat du soir, avec des courses folles dans Paris, de longues stations chez les hommes d'affaires, des emprunts indiscrets pour payer la dette de la veille, non point seulement par un sentiment d'honneur, toujours respectable, mais afin de ménager son crédit et de pouvoir continuer à jouer.

Il ne fait plus alors partie de ces grands cercles, où il comptait autrefois parmi les membres les plus brillants, parmi les joueurs en renom. Ses ressources ne lui permettant pas d'avancer l'enjeu des anciens jours, et son orgueil lui défendant, après avoir rayonné au premier rang, de passer au dernier, il s'est glissé dans des cercles secondaires, où il peut encore, avec quelques mille francs, faire bonne figure. Il gagne quelquefois, il perd le

plus souvent. Mais, entre un jour de veine et un soir de déveine, au milieu de tous ces hauts et de tous ces bas, il parvient à faire élever ses deux filles dans un bon couvent et à leur donner un bien-être relatif.

Il s'agit maintenant de les marier. Ce n'est pas chose facile, lorsqu'on ne possède aucun capital et qu'une réputation de joueur presque besoigneux éloigne les gens prudents. Cependant, Louise de Servan est si séduisante que Georges Leroy devient amoureux d'elle. Pour l'épouser, il oublie la pauvreté et le vice du père ; il fait plus que d'épouser Louise, il veut que sa sœur Alice demeure chez lui, et, comme le comte de Servan se trouve dès lors bien isolé, il l'accueille aussi dans sa maison.

De prime abord, la conduite de Georges Leroy n'a rien d'extraordinaire : M. de Servan est un homme des plus aimables, un hôte commode, facile à vivre, un causeur agréable.

C'est plaisir de l'avoir à sa table, dans son intimité, sous son toit. Mais bientôt il ne suffit plus de loger le comte et de le nourrir : il faut lui avancer quelques petites sommes, puis de grosses, pour lui permettre de payer des dettes d'honneur. Comment lui résister? Il va trouver son gendre le matin, avant que celui-ci parte pour son bureau, et il lui dit de sa voix câline, avec un sourire toujours jeune :

— Hélas! mon cher Georges, votre beau-père est un grand enfant... Je me croyais hier en veine et j'espérais gagner quelques billets de mille francs pour vous rembourser ce que vous m'avez si obligeamment prêté... J'ai joué, j'ai attrapé une satanée déveine, et j'ai besoin, ce matin, de cinquante louis... Prêtez-les moi, de grâce; ne me forcez pas à les emprunter à votre femme, à ma chère fille; elle éprouve tant de chagrin lorsqu'elle ap-

prend que j'ai encore succombé à ma vilaine passion.

Georges se fait un peu tirer l'oreille, mais finit par s'exécuter : il craint tant de causer le moindre souci à celle qu'il adore, et M. de Servan sait si bien le prendre !

Mais, à ces emprunts sollicités, allait succéder un emprunt forcé, d'une gravité particulière et qui devait, nous l'avons vu, mettre Georges Leroy dans une situation terrible.

VI

Les gens qui ont mangé leur fortune, et épuisé le crédit dont ils jouissent quelque temps en souvenir de leur ancienne splendeur,

ne courent pas grands risques dans les cercles bien tenus. Ils perdent seulement l'argent qu'ils ont sur eux, et la crainte de ne pouvoir rendre le lendemain les empêche d'emprunter.

Mais il se forme parfois dans Paris des cercles de second ordre, destinés à ne vivre que quelques jours et où les allures sont plus libres, les coudées plus franches, les statuts moins bien observés. De dix heures à trois heures du matin, tant que les membres du Comité, gardiens fidèles du règlement, circulent dans les salons, on se contente de la partie permise et à laquelle tout le monde prend part. Mais, lorsque les sages sont allés se coucher, lorsqu'on ne craint plus aucune observation, aucune réprimande, quelques joueurs endurcis se livrent entre eux à des parties clandestines dans lesquelles on taille des banques formidables, sans se préoccuper du maximum statutaire, et où on en arrive à jouer sur parole.

Le comte de Servan faisait parfois de ces parties dangereuses. En général, il n'y était pas trop maltraité ; une d'elles, la dernière, lui fut fatale.

Sa longue habitude du jeu, sa grande intimité avec les cartes auraient dû lui donner de l'expérience. Il n'en était rien : le vieux joueur est un théoricien remarquable ; on prend plaisir à l'entendre raisonner sur le jeu : il vous prouve le plus clairement du monde que, dans certaines circonstances, on doit nécessairement perdre, que c'est folie de lutter contre la déveine... et une foule d'autres choses excellentes. Mais, dans la pratique il oublie absolument ses théories ; le sage de tout à l'heure agit comme un fou, le professeur se conduit comme un écolier.

Donc, M. de Servan, une nuit qu'il se trouvait en compagnie de quelques adversaires, dans le salon d'un... demi-cercle, persista, malgré les avertissements de la fortune, à vou-

loir jouer. Il perdit cinq mille francs sur parole. Puis, comme il ne savait pas comment les payer, le lendemain, il en perdit vingt mille autres pour rattraper les premiers, s'entêta d'autant plus, perdit encore, et au soleil levant, après une lutte acharnée, se trouva débiteur de soixante-dix mille francs envers un de ses collègues, le baron de Saimpré.

Le comte s'alla coucher fort tristement; on serait triste à moins. Ce n'était cependant pas le chiffre de sa dette qui l'effrayait outre mesure : qu'il eût perdu cinq mille francs ou soixante-dix mille, cela revenait au même pour lui. S'il ne pouvait pas payer la grosse somme, par contre il lui eût été presque impossible aussi de payer la petite. Il s'avouait même tout bas qu'il était préférable d'avoir fait une perte considérable : son amour-propre en souffrirait moins. On est plus indulgent pour un gros perdant que pour un petit, et le comte de Servan devait à son

nom, à sa famille, à ses anciennes relations, du moment qu'il faisait faillite, d'avoir un passif respectable. Mais il allait avoir affaire à un créancier intraitable, et cette pensée le tourmentait. Il connaissait de longue date le baron de Saimpré ; il le savait rebelle aux accommodements, des plus durs en matière de jeu, toujours prêt à dire un mot piquant aux retardataires, et prèt aussi à tirer l'épée si le mot ne convenait pas. Le comte ne redoutait pas un duel ; dans sa vie aventureuse il en avait eu plusieurs, mais il craignait, avec raison, une affaire d'honneur résultant d'une dette de jeu. Dans ces débats, le créancier a toujours le beau rôle, la galerie est pour lui et ne manque pas de dire : Lorsqu'on perd on paye, et on ne se bat pas surtout sans avoir payé.

Cependant M. de Servan n'y pouvait rien : espérer trouver soixante-dix mille francs pour calmer son redoutable créancier serait

une folie, les chercher serait encore plus fou. Il attendait donc avec une certaine inquiétude, une grande appréhension, mais il attendait chez lui, ou plutôt chez son gendre, sans se livrer à des courses et à des démarches absolument superflues.

Un jour se passa, puis un autre : M. de Saimpré ne donnait pas signe d'existence. Le troisième, il écrivit pour rafraîchir la mémoire de M. de Servan, qui avait sans doute oublié, disait-il poliment, la petite dette contractée l'avant-veille.

Mis en demeure de répondre, le comte déclara dans un billet très-bien tourné, qu'il était loin d'avoir oublié sa dette, qu'elle l'occupait au contraire beaucoup, mais qu'elle était considérable et qu'il avait besoin de quelques jours pour vendre des valeurs. C'est en général la raison invoquée par les retardataires ; elle est déplorable, et lorsqu'il la voit surgir, un créancier doit trembler pour sa

créance. En effet, si les valeurs sont mauvaises, on ne les vendra jamais; si elles sont bonnes, au contraire, la Banque de France, un agent de change ou un ami obligeant, s'empresseraient d'avancer la somme dont on a besoin.

Le baron de Saimpré, familier avec cette ruse (peut-être l'avait-il employée pour son propre compte), ne se tint pas pour satisfait et se rendit chez le comte, afin de lui demander des explications sur sa lettre peu rassurante.

Cette visite eut lieu à neuf heures du soir.

M. de Servan reçut le baron dans le cabinet de Georges. Son gendre, absent toute la journée, lui abandonnait assez volontiers cette pièce, en général inoccupée. Malheureusement, ce jour-là, une demi-heure avant l'arrivée de M. de Saimpré, Georges Leroy et l'Américain Markett s'y étaient réunis. Débarqué depuis quelques jours seulement,

Markett était venu voir Georges, et, après quelques mots échangés entre eux, lui avait dit :

— J'ai touché hier, chez un de mes correspondants de Paris, cent mille francs dont je n'ai aucun besoin pour mon voyage, et que je ne voudrais pas placer en Amérique. Faites-moi le plaisir de m'acheter, avec cette somme, des valeurs françaises au porteur, et dispensez-moi d'aller chez votre agent, que je connais à peine. Vous êtes son principal employé ; vous ne pouvez me refuser ce service. Si je me fixe en France, comme j'en ai le projet ou plutôt l'espoir, vous me remettrez mes titres ; si, au contraire, je pars pour les États-Unis, nous revendrons les valeurs que vous aurez achetées et j'en emporterai le montant.

Georges Leroy n'ayant pas cru pouvoir refuser ce qu'on lui demandait, Markett tira de son portefeuille une liasse de billets de banque, et, après les avoir comptés, les remit à

Georges, qui les déposa provisoirement dans le tiroir de son bureau.

Quelques instants après, cette question étant épuisée, Markett manifestait le désir d'être reçu par Mme Leroy, et Georges le conduisait auprès de sa femme et de sa sœur.

En quittant son cabinet, il n'avait pas songé à retirer la clef de son bureau qui d'ordinaire ne renfermait aucune valeur importante. Cet oubli peut paraître surprenant de la part d'un homme sérieux comme Georges Leroy. On aurait tort, cependant, de s'en étonner : les gens habitués, par suite de leur profession, à manier beaucoup d'argent, n'ont pas les craintes, ne prennent pas les précautions des personnes mises en possession, par hasard, d'une forte somme. Un homme élevé nouvellement aux fonctions de caissier ne perd pas de vue sa caisse, la referme avec soin toutes les fois qu'il l'a entr'ouverte compte ses billets de banque et ses rouleaux

d'or dix fois par jour. Il ressemble au pauvre diable dont le gousset est généralement à sec et qui vient de toucher un billet de mille francs ; il tâte à chaque instant ce précieux étranger, le palpe, s'assure qu'il est toujours à la même place, a des sueurs froides lorsque ses doigts ne le rencontrent pas instantanément. Peu à peu, on s'habitue à être caissier et à porter de l'argent sur soi; on devient moins timide, moins prudent... et c'est alors qu'on est volé.

Georges Leroy devait, hélas! en faire la triste expérience.

VII

Il venait de passer au salon avec M. Mar-

kett, lorsqu'on remit à M. de Servan la carte du baron de Saimpré.

Le comte quitta aussitôt ses deux filles, près desquelles il se trouvait, et se rendit dans le cabinet de son gendre, où on avait fait entrer le visiteur.

— Monsieur, dit aussitôt M. de Saimpré, en réponse à une lettre de moi, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire un petit mot que je n'ai pas bien compris, et au sujet duquel je commets l'indiscrétion de venir vous demander quelques éclaircissements verbaux.

— Vous ne pouvez être indiscret, monsieur, fit le comte en essayant de sourire. Je suis tout à vos ordres.

— Vous m'écrivez, reprit M. de Saimpré, froid, sec, mais poli, que vous avez donné à vendre des valeurs et que vous êtes obligé d'attendre leur négociation pour vous acquitter envers moi.

— Oui, en effet; je regrette vivement ce

retard, mais il est indépendant de ma volonté.

— Quelle en sera la durée?

— Je ne sais pas au juste, balbutia le comte.

— Cependant, on vous a fixé une limite pour cette vente, trois jours, une semaine, quinze jours peut-être?

— Quinze jours précisément, s'empressa de déclarer M. de Servan.

Il se disait qu'il était préférable de gagner du temps et que M. de Saimpré le laisserait tranquille pendant quinze jours; mais il aurait fallu que celui-ci acceptât d'abord ce délai et il n'y paraissait pas disposé.

— Je trouve, reprit le baron, de plus en plus froid, que votre agent de change ou votre homme d'affaires en prend bien à son aise avec vous, et je vous conseille, je vous demande au besoin de lui reprendre vos titres.

— Mais je ne puis pas... je...

— Comment, vous ne pouvez pas! Ils sont donc vendus?

— Non, pas encore.

— Alors, reprenez-les : qui vous en empêche?

— Qu'en ferai-je? Comment aurai-je de l'argent?

— Vous me les remettrez en payement, fit le baron avec le plus grand sang-froid, et s'il y a une différence en votre faveur, je vous en tiendrai compte. On ne peut pas être plus accommodant, vous le reconnaîtrez : je vous tire d'embarras et je vous évite un retard... irrégulier, gênant pour moi, désobligeant pour vous. Voilà ce que je voulais vous dire.

— Soit! dit le comte qui payait d'audace. Je redemanderai ces titres suivant votre désir et je vous les enverrai.

— Quand cela?

— Mais... demain.

— Évitez-vous aussi cette peine. Remettez-moi un petit mot pour votre agent de change et j'irai chercher vos valeurs moi-même. Peut-être aussi m'entendrai-je avec lui pour une vente plus rapide. Faisons vite seulement, je vous prie ; je désire être au cercle ce soir de bonne heure. Il est question d'une partie superbe, et je voudrais avoir une place devant la table : je ne gagne jamais lorsque je joue debout.

Le comte avait frémi en entendant ces mots : une partie superbe ! S'il pouvait se rattraper, payer son adversaire, gagner quelques mille francs dont il avait un si pressant besoin ! Mais il n'y fallait pas songer : comment pourrait-il jouer sans avoir payé sa dette, et surtout sans risquer aucune mise ? C'était dommage cependant : il croyait avoir remarqué depuis quelque temps que ses déveines étaient intermittentes, de deux jours l'un, comme certaines fièvres ; le lendemain

de la nuit où il avait perdu, il gagnait inévitablement. Quelle veine il aurait après la déveine de la veille!

Comme, livré à ces réflexions, il gardait le silence, M. de Saimpré crut devoir le rappeler à la réalité, et s'avançant vers lui :

— La lettre pour votre agent de change, je vous prie, lui dit-il.

M. de Servan tressaillit : ses rêves s'écroulaient.

— Mon Dieu, fit-il, et sa voix était mal assurée, je ne vois pas bien la nécessité d'écrire la lettre que vous demandez. Vous ne pouvez pas la remettre ce soir, et demain, à la première heure, je me rendrai moi-même chez mon agent.

— Vraiment! reprit le baron, dont le ton devenait agressif. Eh bien! voulez-vous, monsieur, que je vous dise franchement mon opinion.

— Quelle opinion?

— Celle-ci : vous n'avez confié aucune valeur à votre agent de change.

— Monsieur !

— Il vous est facile de prouver que je fais erreur : écrivez.

Au fait, pourquoi n'écrirait-il pas à un agent quelconque, auquel il irait dire le len demain : « Je me suis trompé de nom, je vous ai écrit, croyant écrire à un tel ; ne tenez aucun compte de la lettre que l'on vous remettra. » Il éloignerait ainsi pour l'instant M. de Saimpré, dont la voix et les manières commençaient à l'effrayer.

Puis, cette fameuse partie dont le baron lui avait parlé et qui allait commencer dans un instant miroitait toujours à ses yeux. Peut-être pourrait-il se procurer quelques louis pour y prendre part et réparer tous ses désastres.

Il résolut donc de se débarrasser, avant toutes choses, de son débiteur, et il chercha

des yeux ce qui fallait pour écrire. Il n'aperçut qu'une plume, un encrier, ne put découvrir le papier à lettre, et pensant que son gendre avait enfermé ce papier dans le bureau, il en ouvrit le tiroir.

Alors lui apparut une liasse de billets de banque.

Elle était là, sous ses yeux, à moitié ouverte, superbe de volume, séduisante au possible.

A qui appartenait cet argent? Pourquoi cette somme considérable — il l'avait soupesée du regard — surgissait-elle en ce moment?

La déesse de la fortune ne semblait-elle pas lui dire : « Prends, prends, et cours au jeu, tu seras invincible; dans une heure tu reviendras riche, aussi riche qu'autrefois. »

Mais cet argent n'était pas à lui. Il fit un mouvement pour refermer le tiroir.

M. de Saimpré, qui avait aperçu la liasse de billets de banque, arrêta le baron :

— Hé! hé! monsieur le comte, dit-il, vous êtes beaucoup plus à votre aise que vous ne le laissiez croire... et je m'étonne de votre conduite envers moi. Vous me faites attendre trois jours le payement d'une dette de jeu; vous me parlez de valeurs à vendre, vous me mettez dans l'embarras, quand vous avez là, sous la main, une somme plus que suffisante pour me payer.

M. de Servan fut sur le point de s'écrier :

— Cet argent appartient à mon gendre, je n'ai pas le droit d'y toucher.

Un faux orgueil l'arrêta : il lui répugnait d'avouer qu'il n'était pas chez lui, qu'il habitait chez Georges Leroy, qu'il était l'hôte, le pensionnaire de ses enfants. Quand il donnait son adresse, il ne parlait jamais d'eux et s'ingéniait à faire croire qu'il habitait sa propre demeure. L'ancien millionnaire rougissait de

sa dépendance et de sa pauvreté actuelles. Il crut habile de laisser supposer à M. de Saimpré que cette liasse de billets de banque lui appartenait. Il se disait, avec une certaine apparence de raison, qu'on est plus indulgent envers les riches qu'envers les pauvres ; qu'on réclame moins durement une dette aux premiers qu'aux derniers. Il en avait fait souvent l'expérience : au temps de sa fortune il était obligé de demander dix fois ses notes avant de les obtenir ; aujourd'hui, ses fournisseurs les lui présentaient bien avant sa demande.

Ces calculs étaient déplorables avec un homme superstitieux comme M. de Saimpré : décidé à tailler, le soir même, des banques importantes, afin de poursuivre sa veine des jours précédents, il voulait disposer de toutes ses ressources, et pensant qu'on est plus heureux avec l'argent des autres qu'avec le sien, il désirait, suivant l'expression consacrée, jouer

sur le velours. Il insista donc pour être payé immédiatement, fut tenace, opiniâtre et devint impertinent devant les résistances du comte.

Bientôt celui-ci comprit que s'il résistait plus longtemps, une querelle, un duel seraient inévitables : les journaux s'empareraient de l'affaire, il y aurait scandale ; ce qui lui restait de son ancien prestige s'effondrerait; enfin, chose grave, les derniers cercles dont il faisait partie lui seraient fermés. En même temps, la liasse de billets de banque frémissait sous ses doigts. Elle semblait palpiter, s'animer, vivre. Elle lui criait toujours : « Prends, prends et paye ; avec ce qui te restera, tu regagneras tout ce que tu donnes en ce moment, tu t'enrichiras même pour toujours et tu rapporteras cette somme dans ce tiroir avant qu'on se soit aperçu qu'elle en est sortie. »

Il perdit la tête, et, pressé de plus en plus

par le baron, sollicité de toutes les façons, enfiévré, affolé, il paya les soixante-dix mille francs.

Puis, enfouissant dans sa poche les derniers billets de banque, il sortit précipitamment pour aller les jouer.

VIII

Comme l'avait dit M. de Saimpré au comte de Servan, une belle partie venait de commencer au cercle dans lequel ces deux messieurs s'étaient déjà mesurés la veille. Ils ne tardèrent pas à prendre place devant le tapis vert et recommencèrent la lutte.

Mais M. de Servan, il faut lui rendre cette justice, n'avait-pas, ce soir-là, en arrivant au jeu, le sang-froid qu'il y apportait d'ordinaire. Sa mauvaise action, son crime, disons le mot, lui apparaissait, par moments, dans toute son horreur. Jusqu'alors on avait pu l'accuser de légèreté, le blâmer d'avoir si mal vécu, d'avoir été funeste aux siens ; mais son honneur restait intact. Il jouissait même de l'espèce de considération qui s'attache aux joueurs malheureux, et si, par aventure, il lui arrivait d'abattre au baccarat une série de huit et de neuf, ses adversaires les plus ombrageux ne songeaient pas à suspecter sa bonne foi. Il avait fait du jeu sa seule jouissance, sa vie, sa carrière, et il possédait au plus haut point ce qu'on appelle l'honnêteté professionnelle. Cette bonne réputation, acquise autour des tapis verts, le suivait dans le monde : on était tenté de le plaindre, et ceux qu'il avait enrichis — et ils étaient

nombreux — se plaisaient à vanter sa haute délicatesse, toujours superbe, après cinquante années de pertes consécutives... En un instant il avait démenti tout son passé ; son honnêteté s'était écroulée, son honneur avait fait naufrage comme sa fortune !

Ces idées le poursuivaient malgré de violents efforts pour les éloigner, et il jouait avec fureur, en désespéré.

Il était entré au jeu avec trente mille francs, ce qui restait des cent mille, sa dette payée ; à quatre heures du matin, il avait perdu vingt-cinq mille francs.

Alors, il eut une lueur de raison. Les joueurs ont parfois de ces éclairs, entre deux tailles, lorsqu'on prépare de nouvelles cartes, lorsqu'il se fait une trêve entre les combattants. Il se dit qu'il allait voir disparaître ses derniers cinq mille francs comme les autres avaient disparu. Que deviendrait-il?

Oserait-il rentrer chez lui, ou plutôt chez

Georges Leroy, qu'il avait dépouillé? Affronterait-il les reproches de ses enfants? Jamais! Jamais! il n'oserait pas!

Où irait-il donc, sans argent, dénué de ressources, et sans espoir maintenant de restituer ce qu'il avait pris? Car il ne songeait plus à s'enrichir; il ne songeait qu'à restituer. Ses prétentions, comme son argent, avaient diminué.

Il fallait fuir, il fallait cacher sa honte loin de son pays, loin de sa famille, loin de tous, à l'étranger.

Tout à coup, pendant qu'il cherchait où il pourrait se réfugier, un coin de terre, bien souvent visité, lui apparut:

Monte-Carlo, dans la principauté de Monaco; Monte-Carlo, ce dernier refuge des joueurs de roulette et de trente-et-quarante! Monte-Carlo, qui a vu successivement disparaître Spa, en Belgique; Hombourg, Bade, Wiesbaden, Nauheim, en Allemagne; Saxon,

en Suisse ; Fontarabie, le Portillon, en Espagne, et qui est resté seul debout au milieu de toutes ces ruines.

Il se souvint des avantages que cette banque fait aux joueurs : un zéro au lieu de deux, la possibilité de s'assurer au trente-et-quarante contre le refait. Il se dit aussi que, plusieurs fois déjà, il y avait rétabli sa fortune compromise, ou que, du moins, il s'y était procuré quelques mois de bien-être. Les tables de roulette avec leurs banques de soixante mille francs toujours renouvelables, les tables de trente-et-quarante sur lesquelles, à midi, les croupiers étalent deux cent mille francs en or et en billets, lui apparurent avec toutes leurs séductions, et brillèrent à ses yeux comme, quelques heures auparavant, avait brillé la liasse de billets de banque.

En partant pour Monte-Carlo, il fuyait ainsi qu'il y était résolu. Mais il ne fuyait pas sans esprit de retour, sans espoir de restitu-

tion. Avec les cinq mille francs qui lui restaient, il pouvait regagner la somme de cent mille francs et revenir la rapporter à son gendre, en le priant de lui pardonner.

Les cartes étaient battues, les jeux étaient faits, la partie allait recommencer ; il ne voulut pas succomber à la tentation de jouer encore et passa rapidement dans le salon de lecture.

Là, il se fit donner un indicateur des chemins de fer et, pressé de partir, de fuir, avant le jour, d'échapper par le mouvement à ses pensées, il chercha un train qui pût l'emporter immédiatement, sans qu'il fût obligé d'attendre l'express de onze heures.

Il y en avait un à six heures trente ; c'était ce qu'il lui fallait. Il résolut de le prendre. Peu lui importait sa toilette; il saurait bien se pourvoir en route de ce qui lui manquait ; les joueurs, du reste, font bon marché de l'habillement et, dans un casino, on ne

prend point garde à la tenue de ses voisins.

Comme il avait une demi-heure devant lui, il voulut écrire à Georges Leroy. Dans son aberration, il lui restait encore un sentiment de pudeur ; l'honnête homme d'autrefois se trahissait. Il ne voulait pas qu'on pût soupçonner un autre à sa place ; il croyait plus digne d'avouer sa faute. Il voulait aussi essayer de la pallier, de la rendre moins odieuse, de s'arranger de telle sorte que ses filles pussent un jour lui pardonner.

A la fin de sa lettre, le joueur que rien ne pouvait corriger reparaissait cependant : il disait qu'il espérait revenir bientôt avec la somme... empruntée à ses enfants ; c'était son expression. Tout lui annonçait le retour de la veine ; il était certain de gagner dans le lieu où il se rendait... Si, par impossible, il se trompait, si la mauvaise fortune ne se lassait pas de le poursuivre, il saurait expier sa faute

et débarrasser à jamais sa famille d'un être inutile, devenu dangereux. Cette allusion au suicide ne lui avait rien coûté à faire : n'était-il pas certain de gagner ?

A six heures moins un quart il quittait le cercle sans être rentré dans la salle de jeu et après avoir chargé un valet de pied de porter sa lettre, dès le matin, à Georges Leroy.

Cette lettre, Georges la reçut à neuf heures, au moment où il venait de passer dans son cabinet de travail pour y prendre les cent mille francs qui lui avaient été confiés la veille, par M. Markett, et qu'il se proposait de remettre le matin même au caissier de sa maison.

D'abord, à la première lecture, il ne voulut pas en croire ses yeux; il se demanda s'il n'était pas victime de quelque mystification.

Quoi ! M. de Servan, le père de sa femme, un voleur: oui, un voleur ! Il ne trouvait pas d'autre terme à employer.

Et cette somme, ce dépôt dont il répondait ne serait plus là, dans ce tiroir ! C'était impossible !

Il se précipita sur son bureau, l'ouvrit.

Le tiroir était vide !

Il s'élança dans la chambre de M. de Servan ; le lit n'avait pas été défait. Depuis la veille, le comte n'était pas rentré chez lui.

C'était donc vrai !

Que faire ? S'élancer à la poursuite de son beau-père, qui s'était évidemment réfugié à Monte-Carlo ? Peine inutile, puisqu'avant de partir M. de Servan avait perdu la plus grosse partie de la somme.

Le dénoncer à la justice ? A quoi bon ? Et quelle honte rejaillirait sur les siens, sur sa femme, sur sa belle-sœur, sur ses enfants, sur lui !

Ah ! il n'avait même pas la satisfaction du volé, qui crie, menace, porte plainte, cherche avec la justice, espère, et quelquefois re-

trouve... Il ne pouvait ni retrouver... ni se venger, le voleur lui tenait de trop près.

Pendant qu'il se désolait et se désespérait, seul, dans son cabinet de travail, laissant passer l'heure de se rendre au bureau, Alice de Servan le rejoignit. Elle le vit si accablé qu'elle prit peur, l'interrogea et finit par apprendre la vérité. Dans ce premier moment de stupeur, d'effarement, il n'avait pas eu la force de se taire. Mais, plus calme, il se dit que l'aveu fait à l'une des deux filles de M. de Servan, à la plus jeune, ne devait pas être renouvelé devant l'aînée. Une toute jeune fille ne connaît pas encore la vie, ne comprend pas la gravité de certaines actions ; elle en est moins effrayée qu'elle ne le serait plus tard. Une femme mariée, au contraire, réfléchie, sérieuse comme l'était Mme Leroy, pouvait être cruellement bouleversée en apprenant la faute de son père. Georges voulut éviter à celle qu'il aimait d'avoir à rougir devant lui

et résolut de lui cacher le crime commis. Il se disait alors qu'il trouverait peut-être à emprunter ces cent mille francs et que Louise ignorerait toujours ce qui s'était passé. Ils convinrent donc tous deux, Georges et Alice, de cacher, l'un à sa femme, l'autre à sa sœur, le crime du père de famille.

Nous avons vu comment ce crime fut découvert par Mme Leroy : la jeune fille ne crut pas devoir accepter le sacrifice de son beau-frère, et dit la vérité.

IX

Le jour s'était fait; quelques rayons d'un soleil d'hiver, pâle, entouré de brumes, péné-

traient par instants dans la pièce où Georges Leroy, sa femme et sa belle-sœur avaient passé la nuit. La rue s'agitait; la maison s'emplissait de bruit. Dans l'appartement, les domestiques faisaient leur ouvrage, sans se douter des préoccupations de leurs maîtres. Dans le salon voisin, les enfants, éveillés depuis une demi-heure, jouaient déjà entre eux, et l'aînée des petites filles, étonnée de n'avoir pas encore reçu le baiser maternel, soulevait de temps en temps la portière du cabinet de travail; mais elle voyait sa mère si triste, si abattue, qu'elle n'osait entrer et retournait vite auprès de sa sœur.

Eux, ils avaient entrevu à plusieurs reprises ces êtres adorés, et ils n'avaient pas quitté leurs places, interrompu leur conversation pour courir à eux, les prendre dans leurs bras et les embrasser de tout leur cœur. Ils s'étaient dit pourtant, depuis quatre heures du matin, tout ce qu'ils pouvaient se

dire. D'abord la révélation épouvantable qui s'était faite, les longs commentaires qu'elle avait entraînés. Puis la désolation de Louise d'avoir un instant admis, même lorsqu'il s'accusait, que son mari fût coupable. Elle lui en avait demandé pardon plus de dix fois, le suppliant d'oublier, se désespérant de nouveau lorsqu'il venait de lui jurer qu'elle n'avait aucun tort à se reprocher.

— Comment ne m'aurais-tu pas cru? disait-il, en lui prenant la main; n'avais-tu pas lu ma lettre à M. Markett, la lettre que je voulais te cacher, et dans laquelle je faisais des aveux, je parlais de...

— De te tuer! C'est vrai, tu voulais te tuer... s'écriait-elle. Tu as songé à me quitter, à quitter nos enfants. Malheureux! que pouvons-nous devenir sans toi? Ce serait aussi la mort, la mort après une longue agonie... Ah! tu n'as pas le droit de te tuer sans nous... nous devons mourir tous ensemble pour ne

jamais nous séparer... Mais il ne s'agit pas de mort. Le suicide ne remédie à rien. Ta mort établirait ta culpabilité... et si on te poursuit, si on t'arrête, je veux du moins qu'on te déclare innocent... Crois-tu donc qu'Alice et moi nous puissions accepter ton sacrifice, ton dévouement, que nous te laissions jeter en prison pour notre père?... Jamais, jamais! À chacun suivant ses œuvres... La honte sera grande, certes, pour moi, pour elle, pour toi, si l'on découvre la faute de M. de Servan. Mais elle rejaillira d'une façon moins directe sur nos enfants que si tu étais le coupable... Pensons d'abord à eux... puisque, hélas! notre père n'a pas assez pensé à ses deux filles... Ainsi, quoi qu'il arrive, entends-tu bien, je dirai tout, je dirai tout.

— Te croira-t-on, ma pauvre amie? répliqua Georges. Il ne s'agit pas, en ce moment, de convaincre des juges qui étudieront mon passé et le trouveront honorable; qui fouille-

ront ensuite dans la vie de ton père et la jugeront sévèrement, plus sévèrement peut-être qu'il ne faut, car jusqu'à ce jour il n'a commis aucune indélicatesse...

— C'est lui qui le défend! s'écriait Louise, en se précipitant dans les bras de son mari.

Il reprenait :

— Les juges voudront savoir où a passé cette somme disparue. Ils n'en trouveront aucune trace chez moi, et ils apprendront de l'agent chez qui je travaille, de mes collègues, de mes amis, que je n'ai jamais joué pour mon compte, que je me suis seulement occupé des affaires des autres. Alors, en admettant que tu aies dénoncé ton père — on menace de ces choses-là, on ne peut pas les faire, on ne doit pas les faire — ils chercheront de ce côté, apprendront que M. de Servan a perdu une grosse somme sur parole, qu'il l'a payée cependant, quoiqu'il n'eût pas de ressources... et la lumière se fera.

— C'est ce que je veux! c'est ce que je veux! disait Louise, toujours animée, toujours fiévreuse. Et, du reste, si je ne dénonce pas mon père, c'est lui qui se dénoncera.

— Mais, malheureuse enfant, reprenait-il encore, crois-tu donc que je n'aie pas réfléchi à tout cela?... Ce ne sont pas les juges, je te le répète, qu'il s'agit de convaincre... ils le seront facilement : ils s'entourent de renseignements, de preuves; ils ont mille moyens d'en avoir. C'est M. Markett qu'il faut persuader de mon innocence, c'est à M. Markett qu'il faut dire dans quatre jours : « Vous m'aviez confié une somme de cent mille francs pour la déposer dans la caisse de ma maison. Je ne l'y ai pas déposée et je ne peux pas vous la rendre... Ah! c'est affreux à dire, je ne saurais me faire à cette idée!

— Eh bien! s'écria-t-elle, je viendrai, moi, et je dirai : Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, c'est mon père!

— Il ne te croira pas. Où est-il donc ce père sur lequel on rejette un si lourd fardeau ? M. Markett en a-t-il seulement jamais entendu parler ? Va-t-il donc, comme les juges, fouiller dans notre vie, faire une enquête, pour avoir le plaisir de me dire ensuite : « Oui, je vous crois, vous étiez innocent ». Que lui importe ? Il ne s'occupera que de ses cent mille francs, il ne songera qu'à ses cent mille francs. Il ne connaît que moi, je suis seul responsable... Notre père n'a rien à faire ici, vis-à-vis de lui... J'ai perdu. On m'a pris, je dois rembourser. Je n'avais qu'à ne pas accepter de dépôt ou à mieux garder celui qu'on m'avait confié... Est-ce que si, demain, je prenais cent mille francs dans la caisse de ma maison, M. X... aurait pour cela le droit de fermer cette caisse, de ne plus payer ses clients ? Non pas, il faudrait payer d'abord ; personne ne s'accommoderait de cette fin de non-recevoir, et s'il ne payait pas, il serait rayé de la liste

des agents et compromis aux yeux de tous.

— C'est vrai, fit Louise.

Alors ils s'étaient demandé si vraiment ils ne pouvaient pas trouver cette somme pour la restituer. Mais, hélas! Louise de Servan n'avait apporté aucune dot à son mari, et Georges Leroy ne possédait pour vivre que ses appointements mensuels et une très-petite part dans les bénéfices de la charge où il était employé. Cela leur constituait l'aisance journalière, rien de plus. Quelques économies de jeune homme, une trentaine de mille francs, avaient passé, lorsqu'il s'était marié, en frais d'installation, et aussi — il ne le disait pas, mais Louise s'en souvenait — à payer quelques dettes trop pressantes de son beau-père. Ils ne possédaient donc rien et ne pouvaient compter sur leurs ressources personnelles. Quant à leur famille, à leurs amis, Georges avait inutilement déjà fait auprès d'eux diverses démarches : les uns s'étaient récusés,

les autres avaient demandé du temps. Les prêteurs de cent mille francs, séance tenante, de la main à la main, sont rares en France et dans tous les pays.

Pendant qu'ils discutaient toutes ces choses, l'heure sonna à la pendule du cabinet de travail.

— Déjà neuf heures, dit Alice.

— Oui, fit Georges ; l'heure à laquelle je partais autrefois pour mon bureau, tranquille, reposé, sans soucis d'aucune sorte, ne pensant qu'au moment où je vous reverrais toutes les deux, ainsi que mes enfants.

Louise, qui était assise, se leva et, marchant vers son mari :

— Il faut partir, lui dit-elle, comme si rien ne s'était passé dans ta vie et dans la nôtre... Tu ne dois pas arriver une minute en retard à ton bureau. Tu ne saurais y apporter tes préoccupations, ou du moins laisser deviner sur ton visage ce que tu souffres... Tu te

mettras au travail comme d'habitude, tu répondras aux questions qui te seront posées, tu essayeras de sourire. Tu l'as dit toi-même : l'affaire se trouve en ce moment limitée entre M. Markett et nous ; personne ne doit y pénétrer, personne ne doit la soupçonner... Tu commettrais la plus grande imprudence, la plus grande, si tu te trahissais... Va, va... Et, en travaillant, essaye d'oublier, puisque tu n'as plus rien à faire pour nous sauver, puisque tu as tout tenté. Durant ton absence, Alice et moi nous réfléchirons encore, nous chercherons... Lorsque tu reviendras, nous reprendrons notre triste entretien où nous l'avons laissé.

Il comprit qu'elle avait raison, et il allait se diriger vers son cabinet de toilette pour changer de vêtements, lorsque Louise l'arrêta.

— Attends, lui dit-elle, il faut, avant de nous séparer, que tu me fasses un serment.

— Un serment! dit-il étonné.

— Oui. Le serment, quoi qu'il advienne, de renoncer au dessein que tu as eu cette nuit... Je ne veux pas que tu meures, entends-tu, je ne le veux pas... Je vais appeler nos enfants, et en effleurant leur front de tes lèvres, tu murmureras le serment que j'exige... Me le jures-tu ?

— Appelle les enfants, fit-il. Leur vue me donnera peut-être le courage qui me manque en ce moment pour vivre.

Elle souleva la portière du salon et, élevant la voix, elle prononça ces deux noms aimés : Marthe ! Jeanne !

Alors, deux adorables petites filles, une brune avec le teint pâle, de grands yeux noirs, l'autre blonde, aux yeux bleus, à la bouche vermeille, au teint coloré, accoururent et se jetèrent dans les bras de leur mère.

Elle les embrassa longuement, puis mettant la main sur leurs têtes, elle les dirigea vers leur père et dit à celui-ci :

— Souviens-toi de la prière, que je viens de t'adresser.

Il les regarda un instant, puis il se baissa, s'agenouilla, colla sa bouche sur le front de Marthe, ensuite sur celui de Jeanne, et pendant qu'il les embrassait ainsi, ses lèvres murmuraient quelques paroles.

Puis il se releva précipitamment et disparut.

X

Après le départ de Georges, Louise voulut suivre les conseils qu'elle avait elle-même donnés à son mari. Elle passa dans sa chambre à coucher et prit de sa toilette les soins

habituels. Puis elle régla des comptes avec ses domestiques, d'un air tranquille, sans qu'on pût la croire inquiète, tourmentée. Elle s'occupa enfin des enfants, indiqua les robes du jour et la promenade convenable par un temps douteux. A onze heures, elle déjeuna avec Alice, causa de choses indifférentes devant la femme de chambre qui les servait et, faisant un signe à sa sœur, elle se retira avec elle dans une pièce où elle savait ne pas être dérangée.

— Ton calme m'étonne, dit Alice, dès qu'elles furent seules. Quel empire tu as sur toi-même !

— Il est indispensable en ce moment, répliqua Mme Leroy. La moindre imprudence peut nous perdre et faire devancer l'heure désignée par M. Markett pour réclamer à Georges le dépôt confié.

— Qu'importe cette heure ? fit la jeune fille, plus découragée en ce moment que sa sœur.

Dans quatre jours aurons-nous donc trouvé ce que Georges a inutilement cherché jusqu'ici? Notre nuit s'est passée à essayer d'inventer des expédients nouveaux; rien ne nous est venu à l'esprit. Espères-tu donc encore?

— Je n'espère rien, je ne crois à rien, mais mon devoir est de lutter jusqu'au dernier moment. Je lutterai. Depuis plusieurs jours, comme tu le dis, Georges se consume en efforts impuissants. C'est à nous qu'il appartient maintenant de le remplacer; c'est à nous de faire les mêmes efforts. La faute de notre père rejaillit principalement sur nous; nous ne devons avoir qu'un but : sinon l'effacer, elle ne peut pas l'être, du moins la réparer, même au prix d'une folie.

— Une folie? je ne te comprends pas. Que pouvons-nous faire?

— Je te le dirai plus tard lorsque mes idées seront plus nettes. Pour le moment

causons sagement... Georges nous a parlé des démarches faites auprès de plusieurs amis, de plusieurs parents; occupons-nous des nôtres, maintenant. Quels sont-ils? A qui nous adresser avec quelque chance de succès?

Elles évoquèrent tous leurs souvenirs d'enfance. Les amis de leur mère s'étaient peu à peu retirés, ne faisaient plus de visites, ne donnaient plus de nouvelles : dans sa vie mondaine, toujours agitée, M. de Servan avait négligé d'entretenir des relations dont ses filles auraient pu, un jour, bénéficier. Quant à leurs parents, ils étaient morts pour la plupart; le comte avait hérité et dissipé successivement les divers héritages. Seules au monde maintenant, sans ascendants, sans passé, elles n'avaient que l'avenir devant elles, c'est-à-dire leurs enfants; car Alice n'espérant pas se marier comme sa sœur, s'était consacrée à ses deux chères nièces, qu'elle aimait avec un cœur maternel.

Lorsqu'elles eurent réfléchi longtemps, prononcé tous les noms qui leur venaient à l'esprit et reconnu qu'il n'y avait rien à espérer, Louise passa subitement à un autre ordre d'idées.

— Maintenant, dit-elle en se levant, il est bien reconnu que nous ne pouvons rien tenter de raisonnable et de sage. Nous n'obtiendrons, ni par nos démarches, ni par nos instances, ni par nos prières, la somme dont nous avons besoin... Cependant, il faut faire quelque chose. Je te l'ai déjà dit, nous ne devons pas attendre là, tranquillement, au coin de la cheminée, l'échéance fatale... Un coup de tête, une folie seule peuvent nous sauver... Je suis prête à tout.

— C'est la seconde fois que tu dis cela. De quelle folie veux-tu donc parler? Tu m'épouvantes.

Sans lui répondre, sans l'entendre peut-

être, car elle était redevenue agitée, fiévreuse, elle dit brusquement à sa sœur :

— C'est bien samedi prochain, n'est-ce pas, que M. Markett doit venir voir Georges ?

— Oui, c'est samedi.

— Et nous sommes aujourd'hui mardi?

— Oui, mardi, répondit Alice en regardant Louise comme pour l'interroger.

— J'ai le temps, j'ai juste le temps, reprit Mme Leroy.

— Le temps de quoi faire?

— D'aller à Monte-Carlo et d'en revenir.

— Aller à Monte-Carlo, répéta Louise, toi! Dans quel but?

Elle hésita un instant et répondit :

— Je verrai mon père... Il est à Monte-Carlo, n'en doute pas; j'essayerai de lui arracher nos derniers billets de banque, s'il en existe encore... et, s'il les a dissipés, je le ramènerai ici pour qu'il parle à M. Markett, pour qu'il se dénonce, pour que Georges ne

supporte pas tout le poids de la faute commise, du crime, de la honte...

Tout à coup elle s'arrêta, et, se plaçant devant sa sœur, la regardant bien en face :

— Eh bien, non ! s'écria-t-elle, je ne suis pas franche, je ne suis pas vraie avec toi, et j'ai tort... Tu dois tout savoir. Tu partages mes douleurs, tu as le droit de connaître mes espérances, les égarements de mon esprit, veux-je dire... Je n'espère pas arracher à mon père quelques billets de banque. Il n'a plus rien, j'en suis sûre, ou, s'il possède encore quelque chose, il ne s'en dessaisira pas, tant qu'il se trouvera devant une table de jeu ; je le connais... Je ne songe pas davantage à le ramener ici. Pourquoi le mettre en face de Georges ? Je ne veux pas infliger cette douleur à mon mari, cette torture, cette honte à notre père... L'envoyer auprès de M. Markett se confesser, tout lui dire... souffrances inutiles encore... Si M. Markett, qui nous

connaît, ne nous croit pas, il ne croira pas M. de Servan. Il pensera que mon père se sacrifie pour nous et nous jugera aussi défavorablement. Nous ne serons parvenus, à ses yeux, qu'à compromettre une personne de plus.

— Tu as raison, dit Alice. Alors, qu'iras-tu faire à Monte-Carlo?

— Ce que j'irai faire! répondit-elle en s'approchant de sa sœur, en parlant bas, mais d'une voix toute frémissante. Ce que j'irai faire?... J'irai jouer... Oui, je n'ai que cet espoir. C'est une folie, je te l'ai dit; mais ne suis-je pas folle en ce moment, folle de douleur!... Oui, j'irai dans cette ville où une partie de notre fortune s'est engloutie, où vient de s'engloutir notre honneur... Il faut que ce qui nous a perdus nous sauve!... Le sort nous doit bien cela, n'est-ce pas?

— Jouer! toi, toi! s'écria la jeune fille, lorsqu'elle pût parler.

— Quoi d'étonnant !... On me dit audacieuse, d'un esprit aventureux, prompte aux décisions énergiques ; eh bien ! je justifie ma réputation.

— Jouer dans cette foule, devant tout ce monde ! reprit Alice.

— On jouera pour moi si j'ai peur. Je donnerai l'argent et on le placera où je dirai de le placer... Ah ! je connais Monte-Carlo comme si j'y étais allée... Mon père en a si souvent parlé devant moi !... Je ne serai pas la seule femme, rassure-toi. J'y trouverai des femmes du monde, et du meilleur... On croit qu'elles sont là par curiosité, pour regarder. Non, la plupart jouent... jouent en cachette... Je ferai comme elles.

— Mais tu ne sais pas jouer.

— Hélas ! on sait toujours jouer. J'apprendrai s'il est besoin.

— Il te faut de l'argent : tu n'en as pas.

— J'ai deux mille francs destinés au mé-

nage... Le ménage, on s'en occupera plus tard; la dette d'abord... J'ai aussi quinze cents francs d'économies, puis mes bijoux, ceux que m'a donnés mon mari, ceux que m'a donnés mon père le lendemain des jours où il gagnait... Car il a gagné souvent, oui, souvent, je m'en souviens... Le jeu n'est pas toujours funeste... On prétend même que la fortune sourit aux personnes qui jouent pour la première fois... Tout à l'heure je vais m'occuper de me faire prêter de l'argent sur ces bijoux; j'obtiendrai bien trois mille francs, ce qui fera... six mille cinq cents... Avec cette somme, je puis en gagner cent mille... Notre père ne nous a-t-il pas raconté, bien des fois, qu'avec dix louis il était parvenu à se refaire de près d'un million? Mais il a continué à jouer, il a reperdu, et moi, lorsque j'aurai mes cent mille francs, je reviendrai... je te le jure.

Elle avait dit tout cela sans s'arrêter, sans

reprendre haleine. Elle ne regardait plus Alice. Elle avait peur de lire dans son regard un blâme, un reproche. Mais, tout à coup, elle s'avança vers sa sœur, lui posa les deux mains sur les épaules, et le visage près du sien, les yeux dans ses yeux, elle lui dit :

— Je gagnerai, vois-tu ; quelque chose me dit que je gagnerai.

— Tu parles comme notre père, fit la jeune fille avec effroi ; tu es donc joueuse ?

— Peut-être, pourquoi pas ? Je tiens de lui, dit-on, je dois avoir ses vices... Mais, en ce moment, je suis femme, je suis mère... je veux sauver mon mari, je veux sauver mes enfants à tout prix, et je n'ai pas le choix des moyens... Voyons, voyons, il n'y a pas de temps à perdre.

— Quand veux-tu donc partir?

— Ce soir, par le rapide de sept heures un quart... Je viens de consulter un indica-

teur... Je serai à Monte-Carlo demain mercredi à cinq heures de l'après-midi.

— Tu ne partiras pas seule, tu ne peux pas partir seule. Veux-tu que je t'accompagne?

— Non, reste avec lui... Je te le confie, je te confie mes enfants.

— Ne le verras-tu pas avant de partir?

— Non, certes. Il s'opposerait à ce voyage, à ce coup de tête... Je quitterai la maison à six heures, avant son arrivée. Tu lui diras d'abord que je suis sortie pour tenter quelques démarches, puis, lorsqu'il ne pourra plus me rejoindre à la gare, tu lui avoueras la vérité... Ne sois pas inquiète de Georges... Il s'affligera peut-être d'abord de ce départ. Puis, à son insu, il partagera mes espérances... Il souffrira moins ainsi jusqu'à samedi... Cela vaut mieux... Je partirais même encore, vois-tu, si j'étais certaine de perdre... Mais je gagnerai, il faut que je gagne.

Elle s'arrêta, et tombant dans un fauteuil,

éclata en sanglots. Ses nerfs trop longtemps surexcités pouvaient enfin se détendre.

XI

Ces deux noms : Monaco et Monte-Carlo, se confondent dans l'esprit de certaines personnes qui n'ont pas été encore appelées à voyager sur les rivages de la Méditerranée. Elles se demandent s'il s'agit de deux villes distinctes ou si Monaco a changé de nom pour prendre celui de son dernier souverain, Charles III.

Ce sont deux villes distinctes, construites sur des rochers qui se font vis-à-vis, mais

séparées l'une de l'autre par un si petit espace, reliées par tant d'intérêts, qu'il est parfaitement permis de n'en faire qu'une seule et même ville et de leur donner la même appellation. Monte-Carlo, comme la Condamine, située au pied des deux rochers et les reliant l'un à l'autre, est un quartier de Monaco, le quartier élégant, le boulevard des Italiens ou les Champs-Élysées de cette petite cité étrange, unique au monde.

Dans Monaco proprement dit, se trouvent le palais du souverain, le siége de son gouvernement paternel, les casernes de son armée de cent hommes, en comptant les trente carabiniers chargés du service de sûreté, les demeures des préposés à la trésorerie, à la justice, à la marine, à l'instruction publique, toutes les maisons de la bourgeoisie monégasque, la poste, l'église, et, enfin, les magnifiques jardins de Saint-Martin.

Monte-Carlo, de construction toute récente,

rêvé, créé par M. Blanc, renferme la plupart des villas, un superbe hôtel, plusieurs hôtels plus petits, un café, quelques magasins, un débit de tabac, un poste télégraphique, un tir aux pigeons, une terrasse, des parterres merveilleux et le fameux temple du jeu appelé modestement Casino ou Cercle des étrangers.

Voilà tout... Ne cherchez pas autre chose. Vous ne trouveriez pas. Il est vrai que vous n'avez rien à chercher ; l'idée ne vous en vient même pas. Tous vos goûts, tous vos besoins, tous vos appétits, toutes vos passions sont tellement satisfaits dans ce petit coin de terre, sur ce bout de rocher, que vous n'avez nul souci de son vis-à-vis, le sage, le vieux, le légendaire Monaco. Nous connaissons des Parisiens qui ont longtemps habité Monte-Carlo, sans jamais songer à descendre en voiture une des deux montagnes et à remonter l'autre, voyage d'un quart d'heure à peine, pour jeter un coup d'œil sur les rues, le palais, les jar-

dins de la vieille ville, si pittoresque pourtant, si curieuse qu'elle mérite à elle seule le voyage de Paris à la Méditerranée. D'autres nous ont avoué qu'ils en sont arrivés à connaître Monaco, mais seulement parce que la poste s'y trouve encore. Un jour qu'ils attendaient une lettre chargée, ils avaient quitté un instant leur Monte-Carlo bien-aimé pour faire une visite intéressée au rocher voisin, seul dépositaire de la correspondance.

Nous ne parlons pas ici, à vrai dire, des voyageurs sérieux, des touristes qui suivent tout le littoral, depuis Marseille jusqu'à la frontière italienne, quelquefois jusqu'à Naples; ceux-là ne laissent rien échapper et se garderaient bien de négliger ce nid superbe, cette délicieuse résidence du plus petit souverain de l'Europe, mais en même temps, peut-être, du plus sage des princes. Nous parlons simplement des personnes qui se rendent à Monte-Carlo, dans le seul but de s'asseoir à

la table de roulette ou de trente-et-quarante; si on ne leur avait pas supprimé les jeux de Frascati et du Palais-Royal, croyez bien qu'elles n'auraient pas entrepris le voyage. Elles descendent à l'hôtel de Paris, y prennent leurs repas, jettent un coup d'œil, en fumant un cigare, sur les jardins, sur la mer et sur le ciel, se déclarent satisfaites de la nature, entrent au Casino et ne le quittent plus que, riches ou décavées, pour prendre l'express de Paris.

Mais, à côté des touristes convaincus, à côté des joueurs passionnés, il existe une classe nombreuse d'individus qui viennent de Paris, de Nice et du monde entier, voir Monte-Carlo sur sa réputation, s'y attachent à cause de sa splendeur et jouent sans préméditation, par désœuvrement, pour faire comme les autres, ou parce qu'ils sont possédés passagèrement du démon du jeu. C'est pour attirer ces estimables visiteurs, pour

les retenir sur son plateau, pour s'en faire un revenu, le seul important, car les petits joueurs, par leur nombre, leur inexpérience, font la fortune des casinos, que Monte-Carlo s'est élevé, s'est paré, s'embellit tous les jours, sera rangé bientôt, s'il ne l'est déjà, au nombre des merveilles du monde.

Il ne possède qu'une place, mais quelle place! Comme elle est riante, magnifiquement éclairée, le jour par son ciel bleu, la nuit par sa voûte étoilée! Comme elle est encadrée, au premier plan par ses hôtels, son Casino, un palais; au second plan par ses montagnes superbes et sa mer azurée!

Il n'a qu'un jardin, mais quel jardin! Toutes les fleurs s'y trouvent mêlées : la rose, le jasmin, le laurier, les bégonias, le réséda de nos pays, croissent à l'ombre des orangers en pleine terre, des citronniers, des aloës, des figuiers de Barbarie, des cédratiers, des néfliers du Japon, des bananiers. Les oliviers

de grande venue, les palmiers, les caroubiers, les euphorbes, dominent toutes les autres plantes et se détachent dans un ciel sans nuages. On se croirait transporté tout à coup dans quelque belle région de l'Afrique centrale. Lorsqu'on a vu une fois ce pays enchanté, on veut le revoir; lorsqu'on y a vécu, on veut y revivre. Quand l'hiver parisien approche, avec ses brouillards, son verglas, ses neiges, son humidité qui vous glace, vous transperce, on ne peut s'empêcher de rêver à ce beau ciel, à cette végétation tropicale, de se dire qu'en vingt heures, et pour une centaine de francs, on sera transplanté dans ce paradis, et d'ajouter tout bas qu'on y vivra peut-être aux frais de la banque.

Ce dernier rêve peut-il se réaliser? Oui, si l'on est sage, si l'on sait jouer, si l'on se contente chaque jour d'un gain modéré, en proportion avec la mise, si l'on n'obéit pas à ses nerfs, si l'on ne nourrit pas le projet trop

hardi de vouloir faire sauter la banque, si on lutte d'impassibilité avec elle, si l'on parvient à se matérialiser comme elle!

Voilà bien des conditions pour vaincre, dira-t-on. C'est vrai. Mais beaucoup les remplissent, d'autres pourraient les remplir. Nous ne défendons pas ici la cause des joueurs; nous ne prétendons pas que l'amour du jeu soit un sentiment respectable et une vertu. Nous affirmons, au contraire, que c'est un vice, le plus déplorable de tous, le plus dangereux; que, poussé à certaines limites, il use l'intelligence, il atrophie le cœur, il détruit la santé, il peut conduire aux plus grands désordres, même au crime. Ce livre n'a pas d'autre but que de le flétrir.

Mais ce vice existe; il n'a jamais été plus répandu, plus à la mode, dirons-nous, et puisqu'on ne peut le détruire, l'extirper de nos mœurs, on doit le diriger, le réglementer, le moraliser en quelque sorte. Des maisons

de jeu, des casinos, comme autrefois ceux d'Allemagne, comme aujourd'hui Monte-Carlo, par les règlements qu'on y observe, la surveillance dont ils sont l'objet, leur éloignement des grands centres de population, peuvent seuls atteindre ce but.

Nous ne sommes pas de ceux qui soutiennent que les jeux doivent être établis partout et d'abord à Paris. Trop de passions s'y agitent, trop de besoins s'y font sentir, trop d'appétits s'y aiguisent, trop de convoitises s'y éveillent à chaque pas, pour qu'on leur donne un débouché facile, immédiat, et il est sage de tenir les maisons de jeu à l'écart, éloignées le plus possible des grandes villes. Cependant nous pensons aussi qu'elles doivent exister et que Paris se moraliserait si demain on supprimait la plupart des refuges chéris des joueurs, refuges autorisés ou clandestins, Péloponèses de toutes catégories, pour laisser subsister seulement dans certains rayons, au

milieu de contrées bien choisies, quelques grands casinos, ouverts à midi, fermés à onze heures du soir, ostensiblement surveillés, où la fraude ne peut être introduite, où l'on risque son argent et non pas l'argent que l'on vous prête, où certain maximum ne peut être dépassé.

Mais, nous ne prétendons pas qu'on adopte une idée aussi radicale et irréalisable peut-être; nous avons cru seulement devoir l'émettre.

XII

Au moment de son départ de Paris, et dans la gare du chemin de fer, Louise Leroy avait éprouvé une première contrariété : elle s'était

trouvée en présence de MM. de Céry et Dorliac, qu'elle avait rencontrés plusieurs fois dans le monde et la veille chez M. X... De Céry, on s'en souvient, avait annoncé son départ pour Monte-Carlo, et son ami Dorliac, le boursier, s'était engagé à le suivre, après avoir affirmé et parié qu'il ne se laisserait tenter ni par la roulette, ni par le trente-et-quarante.

Les deux jeunes gens reconnurent Mme Leroy, malgré le voile dont elle s'était couvert le visage et crurent pouvoir, après l'avoir saluée, lui adresser les questions d'usage, entre personnes qui se retrouvent dans une gare de chemin de fer : « Jusqu'où allez-vous? Aurons-nous le plaisir de faire avec vous tout le voyage? »

Louise Leroy fut obligée d'avouer qu'elle se rendait à Monte-Carlo. Il eût été inutile et imprudent de le nier, puisque ces messieurs s'y rendaient évidemment aussi. Au mois de

février, des gens du monde qui, tout à coup, quittent Paris vont, à n'en pouvoir douter, dans les villes où le soleil s'est réfugié : à Nice, à Cannes, à Menton, lorsqu'ils sont malades, en puissance de femme ou sages; dans la principauté de Monaco, quand ils se portent bien, qu'ils sont garçons et jeunes. Un coup d'œil jeté sur Dorliac et de Céry suffisait à renseigner sur leur destination.

Mais Mme Leroy, comme on le suppose, se garda bien d'avouer ses projets, de reconnaître, même avec ces messieurs, qui la plaisantèrent à ce sujet, qu'elle pût sacrifier aux dieux honorés à Monte-Carlo. Elle dit que son père, arrivé dans cette ville depuis quelques jours, s'y trouvait souffrant, malade, qu'elle était inquiète et se décidait tout à coup à se rendre auprès de lui. Cette fable parut des plus vraisemblables : Dorliac et de Céry connaissaient de longue date M. de Servan, son vice favori et ses habitudes hivernales. Ils

s'étaient toujours attendus à le rencontrer dans les parages qu'ils allaient visiter et ne pouvaient s'étonner que sa fille vînt, par hasard, lui tenir compagnie.

Grâce au compartiment des dames seules, où Dorliac et de Céry ne purent la suivre, elle évita la société de ces messieurs pendant la route. Réfugiée dans un coin, malgré ses préoccupations, elle parvint même, sinon à dormir, du moins à sommeiller. Elle avait besoin de ce demi-repos, après la nuit blanche qu'elle venait de passer, et au moment où elle allait traverser tant d'émotions, affronter tant de fatigues.

Vers huit heures du matin, entre Avignon et Marseille, sa nuit se termina, et une nouvelle journée se leva pour elle; journée qui pouvait la tirer de peine, la sauver, ou finir tragiquement. Pendant la longue route qu'elle avait encore à faire, pensa-t-elle au jeu? En d'autres termes, vécut-elle par le souvenir

avec son mari, ses enfants et sa sœur, ou bien sa pensée, devançant les événements, courant plus vite que l'express, la transporta-t-elle à Monte-Carlo, auprès de la table de roulette?

Les joueurs, en général, lorsqu'ils sont sur le point de livrer un nouveau combat, de se mesurer avec la fortune, se laissent dominer par leurs préoccupations ; ils quittent le monde réel pour vivre fictivement avec les cartes, les dés ou le cylindre qui vont décider de leur sort. Avant de jouer activement, ils jouent par la pensée des parties merveilleuses, ils voient des coups qui ne se présenteront peut-être jamais; ils se livrent à des calculs fantastiques. L'or ne cesse de s'amonceler devant eux et, en quelques instants, leur fortune est faite. Ils se demandent alors s'ils continueront de jouer ; et, comme ils se plaisent dans le royaume des chimères, ils s'empressent de répondre affirmativement. Bientôt ils font un nouveau rêve, gagnent

encore et gagnent toujours. Ils sont millionnaires, maintenant, et n'ont plus qu'une préoccupation, celle de bien dépenser leur argent. Ils établissent leur budget, achètent, construisent, donnent, s'offrent tous les plaisirs, se livrent à toutes les prodigalités, jouissent de toutes les jouissances. Et quand ils se sentent un peu gênés, ils retournent au jeu, inventent de nouvelles combinaisons, font de nouveaux gains, et, plus riches qu'avant, recommencent à bien vivre. Pendant que leur pensée vagabonde ainsi, jamais ils n'admettent la perte, jamais ils n'entrevoient la ruine, et ils ont raison : elle viendra bien assez vite. Pourquoi la pressentir, pourquoi ne pas s'entourer de richesses imaginaires?

Si Mme Leroy avait formé l'étrange projet de partir pour Monte-Carlo et résolu de demander à la roulette la somme qui pouvait sauver son mari, c'est qu'évidemment le comte de

Servan lui avait infusé dans le sang quelques gouttes de venin. Une femme du monde, quelle que soit sa situation désespérée, n'aura jamais l'idée de se réfugier dans le jeu et d'y voir son salut, à moins d'être née dans des conditions particulières, de subir des influences occultes, d'obéir à une mystérieuse puissance. Parce qu'une passion, qu'on ne se connaissait pas soi-même, éclate tout à coup, il ne faut pas en conclure qu'elle vient de naître inopinément. Elle couvait peut-être depuis longtemps sous les cendres, et son feu comprimé n'attendait qu'une occasion de jaillir. Tout nous porte donc à croire que de Marseille à Monte-Carlo, Louise Leroy put oublier, quelques instants, Paris, ceux qu'elle y laissait, ses craintes, son désespoir, et vivre dans un monde fictif, se croire sauvée, peut-être se croire riche.

La nature semblait concourir à lui donner des idées riantes, ou, du moins, à l'entrete-

nir de quelques illusions, à faire luire une espérance devant ses yeux encore mouillés de larmes. A partir de La Ciotat, le soleil que, depuis deux mois, les Parisiens n'avaient pas entrevu, vint éclairer le convoi où se trouvait Louise. C'était ce bon soleil du Midi qui vous pénètre, vous illumine, vous grise, vous réchauffe le cœur aussi bien que la tête, vous fait entrevoir des horizons nouveaux.

Bientôt on atteignit la mer pour ne plus la quitter; la mer aux flots bleus, depuis si longtemps chantés en vers et en prose, avec ses vagues enchantées, son étroit rivage surplombé par les montagnes, ses roches grises et rougeâtres, sa végétation pittoresque, ses îlots jetés çà et là dans l'espace, et toujours entourés d'une flottille de bateaux de pêche aux voiles ensoleillées.

Devant le train rapide défilèrent, tour à tour, Hyères et ses Iles d'or; Fréjus, chéri

d'Alphonse Karr; Cannes, avec sa végétation tropicale; les îles de Lérins; Antibes, l'oasis du plus aimé de nos dramaturges, d'Ennery; Nice, cette ville internationale où tous les frileux de la terre viennent se réchauffer; Villefranche et sa rade; Beaulieu, dans son nid d'orangers, et enfin Monaco et Monte-Carlo, car cette dernière ville possède sa station, pour bien la distinguer de l'autre.

Louise Leroy était arrivée. Ses compagnons de voyage, Dorliac et de Céry, avant de s'éloigner, crurent devoir se mettre à sa disposition. Elle les remercia, monta dans une voiture qui la conduisit à l'hôtel de Paris, fut assez heureuse pour obtenir une chambre et fit une toilette sommaire.

Il était sept heures du soir environ lorsqu'elle descendit de l'hôtel et se trouva sur la place de Monte-Carlo. Elle s'arrêta et regarda autour d'elle. Où était situé le fameux établissement qu'elle venait chercher de si

loin, le temple dont M. de Servan lui avait si souvent parlé, ce paradis pour les uns, cet enfer pour les autres, cette maison de perdition pour ceux-ci, de délivrance pour ceux-là, ce cap des tempêtes ou ce port de salut?

En face d'elle, derrière les parterres et la fontaine, se dressaient de longs bâtiments n'ayant qu'un rez-de-chaussée, sans architecture, sans cachet. Ils ne pouvaient avoir aucun rapport avec le Casino si renommé, construit par M. Blanc.

Alors, sur sa droite, elle aperçut une sorte de palais brillamment éclairé. C'était évidemment le monument qu'elle cherchait, où elle voulait pénétrer.

Mais oserait-elle, seule, sans un bras ami, parcourir cette place, gravir ces marches, traverser ce perron sur lequel se trouvaient, en ce moment, plusieurs groupes d'hommes et de femmes? Oserait-elle ouvrir cette porte,

dont plusieurs gardiens à la livrée voyante semblaient défendre l'entrée?

Il fallait se décider cependant : elle releva brusquement la tête, et d'un pas résolu, franchit la distance qui la séparait du Cercle des étrangers.

Lorsqu'elle eut atteint le péristyle, les gardiens, au lieu de l'arrêter, se rangèrent pour la laisser passer; mais ils échangèrent entre eux des regards qui semblaient dire : « Nous ne connaissons pas celle-là, c'est une nouvelle venue. »

Elle se trouvait maintenant dans une grande salle soutenue, au fond, par des colonnes, une sorte d'antichambre entourée de banquettes et sur laquelle s'ouvraient de nombreuses portes.

Vers quel point devait-elle se diriger pour pénétrer dans le sanctuaire?

XIII

N'osant questionner ni les personnes qui étaient assises sur les banquettes, ni celles qui se promenaient de long en long sous le péristyle, Mme Leroy comptait sur ses seules remarques pour découvrir son chemin, deviner où se trouvait la porte du temple. Mais l'esprit d'observation, qu'elle appelait à son aide, devait d'abord lui faire défaut. Tout à coup, deux jeunes femmes, accompagnées d'une personne plus âgée, et paraissant des femmes du meilleur monde, passèrent près d'elle, s'avancèrent à droite vers le vestiaire, et après y avoir déposé des capuchons et des

mantelets, marchèrent dans la direction d'une galerie qui faisait face à la porte d'entrée. Louise Leroy résolut aussitôt de les suivre : on la croirait de leur société et sa timidité aurait moins à souffrir. Il n'était pas douteux pour elle que ces dames ne se rendissent dans les salons de jeu, et elle éprouvait une certaine satisfaction à se dire qu'elle s'y trouverait en compagnie de femmes comme il faut.

Hélas ! elle se trompait : les trois étrangères allaient simplement au concert que l'administration du Casino offre gracieusement, tous les soirs, à ses invités. Car nous ne saurions trop insister sur ce point : les jeux sont organisés à Monte-Carlo avec tant de réserve, nous serions tenté de dire avec tant de pudeur, qu'on pourrait certainement les prendre pour l'accessoire des autres plaisirs. On croit volontiers que M. Blanc, ou son successeur, est un estimable châtelain, un puissant

nabab, désireux de plaire à ses nombreux invités, et leur offrant, dans le jour, des promenades en voiture, des courses en bateau, des chasses aux pigeons, des concerts, et le soir de nouveaux concerts et des représentations dramatiques données par les meilleurs artistes de Paris. Pour satisfaire tout le monde, pour tenir compte des désirs de tous ses hôtes, il dresse aussi quelques tables de jeu, comme dans le coin d'un salon parisien on installe un whist. Mais les invitations ne font pas mention du jeu ; elles portent simplement ces mots : on fera de la musique.

Mme Leroy se dit qu'elle n'avait pas quitté ses enfants, laissé son mari dans une situation terrible et fait près de trois cents lieues pour goûter les plaisirs offerts par l'administration de Monte-Carlo. Aussi, au lieu de continuer à suivre les deux jeunes femmes et de s'asseoir auprès d'elles sur les banquettes hospitalières, elle rebroussa chemin,

décidée, cette fois, à prendre ses informations.

Elle n'eut besoin d'interroger personne. Comme elle rentrait sous le péristyle, elle aperçut un jeune homme qui s'approchait, les mains tendues et pleines de louis. Il paraissait radieux et dit joyeusement à un de ses amis, venu à sa rencontre :

— Regarde, j'ai gagné deux fois un numéro plein.

Il n'y avait pas à en douter : ce joueur heureux venait de faire une visite à la roulette, qui se trouvait évidemment dans les salons situés à gauche.

Cette fois, Mme Leroy n'hésita plus ; elle marcha vers la porte que tout, maintenant, lui désignait. Mais, avant qu'elle l'eût atteinte, un employé de l'administration, inaperçu jusque-là, se leva et lui dit :

— Madame a, sans doute, sa carte ?

— Quelle carte ? demanda Louise Leroy.

— Celle qui est nécessaire pour pénétrer dans les salons.

— Non, je n'en ai pas.

— Alors, madame ne peut passer.

— Est-ce qu'il faut payer pour avoir cette carte? fit Louise, déjà troublée devant ce premier obstacle.

— Non, madame, répondit l'employé ; on ne paye pas ici.

— Alors, que dois-je faire pour entrer?

— Je l'ai déjà dit à madame, elle doit se procurer une carte.

— Où me la donnera-t-on?

— Là, sous le péristyle, en face du vestiaire.

L'administration des jeux de Monte-Carlo a eu parfaitement raison d'élever quelques obstacles devant les personnes qui veulent lui faire visite. Elle ne demande ni passe-port, ni lettre d'introduction, ni papiers ; elle exige seulement qu'on donne son nom, et elle s'as-

sure, *de visu,* que le postulant remplit les conditions voulues pour être admis dans le sanctuaire. Elle a surtout mission de défendre l'entrée de ses salons aux personnes qui auraient une trop mauvaise tenue, aux mineurs, aux habitants de Monaco, en général à tous les employés des Alpes-Maritimes, et aux femmes seules, sans répondant. Elle a pensé que même une femme de mœurs douteuses, mais d'apparence convenable, pourrait, dans un lieu comme Monte-Carlo, trouver un parrain de bonne volonté ou une marraine du demi-monde, habituée de l'endroit. Elle ne ferme donc pas sa porte à nos célébrités galantes — nous devons avouer qu'on en rencontre quelques-unes autour des tapis verts— mais elle leur demande de se faire patronner.

On n'a pas prévu le cas où une honnête femme, comme Mme Leroy, ferait seule le voyage, arriverait seule au Casino, n'y connaîtrait personne et voudrait y pénétrer. Il

est vrai que la direction du bureau où l'on délivre les cartes d'entrée, pour un jour, pour une semaine ou pour une saison, a été confiée à de fins observateurs. Ils savent à première vue reconnaître leur monde, repousser la demande de ceux-ci et donner à ceux-là l'autorisation demandée, sans leur faire subir d'interrogatoire désobligeant. Mais, ce soir-là, ces messieurs étant absents, un simple employé, désireux de faire du zèle, les remplaçait, et Mme Leroy dut subir différentes questions indiscrètes. Elle se troubla, balbutia, et l'employé, au lieu de se dire que les personnes suspectes payent d'audace et n'ont pas de ces rougeurs, vit dans son trouble une cause d'exclusion.

— Je ne puis pas vous permettre d'entrer, fit-il avec autorité, tant que vous ne vous serez pas recommandée de quelqu'un.

— Mais je ne connais personne, fit la jeune femme.

— Oh ! madame, c'est incroyable ; vous êtes Parisienne, dites-vous, et nous avons ici tout Paris.

— Je trouverais peut-être, reprit-elle avec assez de présence d'esprit, des personnes de connaissance dans les salons ; mais il faudrait d'abord y entrer.

— Tout le monde, répliqua l'employé, pour entrer ou pour sortir, passe devant mon bureau, et si vous reconnaissez un de vos amis, vous me l'amènerez.

Pâle d'ordinaire, Mme Leroy avait, en ce moment, les plus vives couleurs. Elle les devait à la colère qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver, à la honte d'être ainsi méconnue, confondue avec une aventurière. Ah ! s'il ne s'était agi que de son plaisir, comme elle eût renoncé à pénétrer dans ces salons dont l'accès lui était si difficile ! Si elle n'avait pas eu peur de se compromettre, d'appeler

l'attention sur elle, comme elle eût remis à sa place ce subalterne inintelligent !

Elle lui tournait le dos maintenant, et par la porte du bureau toujours grande ouverte, elle regardait sous le péristyle.

Tout à coup, elle aperçut Dorliac et de Céry. Ils sortaient des salons de jeu, et à voir l'air triste de Céry, on pouvait supposer que la fortune ne lui avait pas souri. En effet, l'année précédente, encore poussiéreux, fatigué d'un voyage de vingt-deux heures, et dédaignant pourtant de faire la plus petite toilette, il s'était rendu au Casino, et y avait gagné, au débotté, quelques centaines de louis. Fort de ce souvenir, il avait cru devoir suivre, cette fois, absolument la même conduite; mais, en 187., malgré la poussière de la route, la fatigue du voyage, sa toilette négligée, quoiqu'il se trouvât dans les mêmes conditions qu'en 187., la roulette et le trente-et-quarante venaient de le trahir.

Cette déception ne l'empêcha pas, cependant, d'apercevoir Mme Leroy, et aussitôt il s'avança vers elle, le chapeau à la main. Sans lui laisser le temps de parler, la jeune femme lui dit d'une voix brève et émue :

— Je croyais trouver mon père à son hôtel; il n'y est pas. J'ai tout lieu de supposer que je le rencontrerai dans les salons de jeu, et on m'en refuse l'entrée.

— Pourquoi donc, madame?

— Parce qu'on ne me connaît pas et que je suis seule.

— Vous ne serez plus seule, madame, si vous voulez bien me faire l'honneur de prendre mon bras, s'empressa de dire M. de Céry.

Mais, comme il prononçait ces mots, le comte de Servan apparut sous le péristyle. Aussitôt Mme Leroy remercia de Céry de ses offres et, résolûment, marcha vers son père.

Le comte venait de s'asseoir et faisait assez

triste figure, seul, regardant autour de lui, paraissant chercher quelqu'un. Il reconnut sa fille, qui venait à lui en droite ligne, pâlit et se leva en un seul temps, tout d'une pièce, comme s'il était mû par un ressort.

Elle le rejoignit et, debout, droite, sans un geste :

— Il faut, dit-elle, que je vous parle immédiatement, sans sortir d'ici, sans nous rendre à l'hôtel. Vous connaissez tous les recoins de cette maison; conduisez-moi dans quelque pièce où nous serons seuls ou presque seuls.

— Viens! fit-il, résigné et tout tremblant.

Il n'osa point lui offrir le bras, et il marcha vers le salon de lecture.

Arrivé dans cette pièce, occupée seulement, grâce au jeu et au concert, par deux personnes que les journaux de Paris absorbaient, il se dirigea vers la cheminée, se plongea dans un fauteuil et, les coudes sur

les genoux, la tête dans les mains, il attendit que Louise parlât.

Elle ne s'était pas assise, appuyée contre le montant de la cheminée, elle disait à voix basse, mais très-vite, très-nerveusement :

— Avez-vous gagné ? Avez-vous perdu ? Combien vous reste-t-il? Que pouvez-vous nous rendre?

Il tressaillit, et avec un effort, après un instant de silence, il répondit :

— J'ai tout perdu... Une déveine effroyable...

— Cela devait être, murmura-t-elle, le bien mal acquis ne peut profiter.

— Tu as raison, fit-il, toujours sans la regarder et la tête baissée... J'ai commis une faute... une grande faute... Mais nous autres joueurs, nous perdons tout sens moral, nous n'avons plus qu'un seul honneur, celui qu'on a entre joueurs, celui qui consiste à payer sa dette de jeu, et lorsque le baron de Saimpré

est venu me réclamer si insolemment ces soixante-dix mille francs, ma fierté, mon orgueil se sont révoltés... Je n'ai plus pensé qu'à une chose... payer! J'avais pour mon malheur... et le vôtre, cette somme sous la main... et je l'ai jetée au baron.

— Si encore elle nous avait appartenu... dit Louise.

— Ah! elle ne vous appartenait pas? fit-il en pâlissant... Je ne savais pas... Du reste, je n'ai réfléchi à rien... j'étais fou... Puis, vois-tu, avec l'argent qui restait, j'étais certain de gagner, de vous rapporter le soir même toute la somme... et au delà... Hélas! je m'étais trompé, la fatalité s'est attachée à moi... Alors, je suis venu ici avec quelques derniers billets de mille francs. Je me disais que la fortune ne pouvait m'abandonner entièrement, que j'aurais enfin ma revanche, comme je l'avais eue si souvent... Ah! si j'avais gagné, je repartais aussitôt, et je vous

rapportais tout, les cent mille francs, les deux cent mille, les trois cent mille, le million... Je m'écriais : « Prenez, prenez, c'est à vous... Je vous dois bien ça. » C'est mon rêve, vois-tu, mon seul rêve, de vous faire heureuses, de vous donner la richesse.

— Nous ne vous la demandions pas, répliqua-t-elle. Nous vous demandions seulement de nous laisser l'honneur, et vous nous l'avez pris.

— Ah! pardon, pardon, fit-il... Pardonne, ma chère Louise... Je t'aime pourtant de toute mon âme, toi et Alice... C'est ma fatale passion, vois-tu...

Il allait continuer, elle l'arrêta par ces mots :

— Assez, je vous prie. Je ne suis pas venue ici, du reste, pour vous faire des reproches. Depuis longtemps, j'y ai renoncé, j'en connais l'inutilité... et je n'ai pas le temps... Ainsi, il ne vous reste rien? Je

ne puis compter sur vous?... Je n'ai plus d'espoir qu'en moi, en moi seule... Soit! Allons! veuillez vous lever et me faire ouvrir la porte des salons de jeu... C'est le seul service que je vous demande.

— Que vas-tu faire dans ces salons? fit-il en se soulevant et en la regardant pour la première fois.

— Je vais jouer, répondit-elle d'un ton décidé.

Toi! toi!

— Oui, moi! Je vais essayer de sauver l'honneur de mon mari, de sauver mes enfants de la honte, de payer enfin les cent mille francs que...

— Que je vous ai pris, murmura-t-il.

Mais il venait de se relever entièrement, et dans son regard éteint tout à l'heure une lueur brillait.

— Et tu comptes sur le jeu? reprit-il d'une voix plus assurée.

Il fit un instant silence, puis ajouta :

— Serais-tu joueuse aussi?

Comme elle ne répondait pas, il continua :

— Ah! tu veux jouer... Peut-être as-tu raison... Et avec quoi comptes-tu tenter le sort, quelle somme apportes-tu?

— J'ai sur moi, dit-elle, mes économies, celles de ma sœur... le prix de mes bijoux envoyés au mont-de-piété, six mille francs environ... Est-ce assez pour gagner cent mille francs?

— Si c'est assez! s'écria-t-il, et sa voix, ses couleurs lui étaient revenues. Si c'est assez! Je le crois bien. Mais avec six mille francs on peut gagner ce qu'on veut. Un jour, à Hombourg, tu le sais, avec quelques louis j'ai fait sauter la banque. Une autre fois, à Wiesbaden, avec un billet de cent francs, que venait de me prêter un juif, j'ai attrapé une série de dix-sept noires qui m'a rapporté une somme considérable... Six mille francs! tu

as sur toi six mille francs!... Tu peux tout espérer.

Il s'interrompit, et d'un ton plus bas, avec moins d'enthousiasme, il ajouta :

— Malheureusement, il faut savoir jouer; tu ne sais pas.

— Vous devez savoir, vous, mon père, depuis le temps, répliqua-t-elle, et cependant vous perdez.

— J'ai perdu, s'empressa-t-il de répondre, ces temps derniers, ces jours-ci, parce que j'avais une déveine affreuse... Mais, depuis un instant, la veine m'est revenue... Je la sens, je la vois, et si tu veux, je vais jouer pour toi.

— Jamais! jamais! fit-elle avec terreur.

— Tu as peur..., je t'assure...

— C'est inutile! Jamais! vous dis-je.

Sa voix était tellement ferme, son geste si décidé, qu'il n'osa pas insister.

— Alors, reprit-il, laisse-moi au moins

t'apprendre le jeu; ce ne sera pas long. Si tu vas là-bas sans même savoir où poser ton argent, il est perdu d'avance. Ecoute... Le trente-et-quarante, il n'y faut pas penser, c'est trop compliqué pour toi... Et, cependant, quelle fortune à faire en ne jouant que le tiers et le tout!... Le coup de trois seulement est défavorable... mais avec des intermittences, tu gagnes tout le temps ; avec des séries, tu gagnes bien plus encore, car tu passes à la couleur gagnante au quatrième coup... Et puis, tu fais la boule de neige, c'est-à-dire que tu augmentes toujours ton enjeu... Mais à quoi bon te dire toutes ces choses, ajouta-t-il avec un mouvement d'épaules, il faut renoncer au trente-et-quarante... Reste la roulette; c'est plus facile : je vais te l'expliquer.

Il avait parlé avec animation, d'un trait, sans prendre le temps de respirer. Tout-à-coup, il s'arrêta :

— Il est plus simple, fit-il, de te donner

mes explications devant une table de roulette. Tu comprendras plus vite : en quelques minutes, tu seras au courant comme les plus vieux joueurs. Viens, viens.

Dans son empressement, il se dirigeait déjà vers la porte, et elle le suivait machinalement, triste, résignée. Mais il se retourna, la regarda, et tout en marchant, lui dit :

— D'abord, pour entrer dans les salons du jeu, prends une autre figure, fais une autre mine... On dirait que tu vas au supplice.

— J'y vais bien aussi, fit-elle.

— C'est possible, mais essaye de l'oublier... Tu ne gagneras jamais si tu ne parviens pas à te dominer, à chasser tes préoccupations, à ne voir que le jeu, le jeu seul. La fortune ne sourit jamais aux gens tristes, aux gens funèbres ; elle les dédaigne, elle les frappe, elle prend plaisir à les rendre encore plus sinistres. Elle aime les visages gais, les gens qui ont l'air de la narguer, de lui dire : « Je

suis plus fort que toi ; je te vaincrai. » Elle est lâche, vois-tu, la fortune ! Pour qu'elle cède, il faut la brutaliser... Allons ! je vois que tu tiens compte de mes conseils ; ton regard est plus ferme, tes couleurs te reviennent... Bravo ! si tu t'es si vite métamorphosée, c'est que tu as conscience de ta force. Tu sens que tu vas gagner... C'est comme moi... je n'ai jamais autant senti la veine que ce soir.

Au moment d'ouvrir la porte des salons, il l'arrêta :

— Laisse-moi jouer pour toi, Louise, fit-il d'une voix suppliante ; laisse-moi réparer tous mes désastres, te refaire une fortune... Je suis sûr que le moment est venu ; j'ai une combinaison infaillible, vois-tu.

— Non, non ! dit-elle. Plutôt que de vous laisser jouer pour moi, je jouerai moi-même... j'aurai le courage, j'aurai la force de me mêler aux joueurs, de m'asseoir à leur table,

d'avancer mon argent... Il le faut, il le faut... venez, venez... le temps presse.

Elle passa devant lui, et il la suivit émerveillé.

XIV

Les salons de jeu de Monte-Carlo étaient des plus animés, le soir où Mme Leroy y pénétra sous les auspices de son père. Il y avait eu tir au pigeon dans la journée, et la fine fleur du sport, les *shooters* les plus habiles, après avoir rivalisé d'adresse sur la terrasse, rivalisaient maintenant d'audace autour des tapis verts. C'étaient MM. Robert H...,

St-C..., B..., deux ducs célèbres, un prince italien, un prince du Nord, des Anglais en quantité : sir Charles L..., sir Williams C..., L..., l'homonyme d'un grand voyageur ; tous beaux joueurs et gros joueurs. Auprès de ces messieurs, assis à côté d'eux ou debout derrière leurs chaises, se pressaient les habitués du lieu, ceux qui vivent à Monte-Carlo une partie de l'année, puis les visiteurs, les touristes, les Niçois, les joueurs d'occasion.

Les femmes occupaient environ le tiers des places ; d'autres circulaient d'une table à une autre, en curieuses, en emprunteuses, plusieurs en chercheuses d'aventures. La société féminine de Monte-Carlo est des plus mélangées : c'est un pêle-mêle bizarre de provinciales, d'étrangères et de Parisiennes. Mais les nationalités ne sont pas seules confondues, les rangs le sont aussi : une princesse des plus authentiques s'assied à côté de

Mlle X..., des Variétés, et ne craint pas souvent de se pencher vers elle pour consulter la carte sur laquelle, avec une épingle, on *pique* les caprices de la rouge et de la noire. Plus loin, c'est une femme du meilleur monde, réputée des plus honnêtes, qui, fiévreuse, troublée, s'oublie jusqu'à prier une de nos célébrités galantes de lui placer un louis à la couleur. Enfin, cette toute jeune personne nouvellement mariée qui s'arrête vingt-quatre heures à Monaco, avant de faire son tour d'Italie, risque fort d'être coudoyée par quelques-unes de ces aventurières que l'administration des jeux est obligée de tolérer tant qu'elles n'ont pas donné prétexte à exclusion.

Parmi les hommes, le mélange est aussi complet : toutes les nations du globe vivent là dans une promiscuité curieuse. Mais l'Italien, comme voisin, l'Anglais, en sa qualité d'éternel voyageur, le Parisien, parce qu'il

peut se croire chez lui, se rencontrent de préférence dans le temple de Monte-Carlo.

Et quel amalgame aussi de toutes les positions sociales, de toutes les bizarreries ! Ce ministre, curieux de connaître cette fameuse roulette qu'il a, sur de simples renseignements, bannie de son pays ; l'héritier présomptif d'un trône voulant étudier toutes les passions avant de régner ; un pauvre petit rentier qui s'apprête à perdre en une heure cinquante louis économisés en deux ans ; ce négociant venu à Monte-Carlo pour essayer de faire face à sa fin de mois ; ce malheureux qui se désespère à côté du philosophe qui ne dit mot ou du joueur heureux souriant à ses billets de banque ; la vieille féticheuse, étalant devant elle un morceau de corde de pendu ; le décavé qui, ne pouvant plus jouer, regarde jouer les autres, s'intéresse à un inconnu, suit tous ses coups, palpite, s'émeut avec lui, s'imagine qu'il

gagne ou qu'il perd lui-même ; le timide, n'osant avancer la main pour retirer sa masse ; l'effronté et le voleur, s'attribuant la masse des autres ; le naïf, qui ne sait pas s'il a gagné ou perdu et interroge son voisin ; le vieux professeur de trente-et-quarante, toujours prêt à donner des conseils moyennant une faible rétribution ; celui qui pique des cartes, garde la place d'un joueur riche, joue pour lui, avec une remise de dix pour cent, et prête quelques louis à ses clients *nettoyés ;* le *nourrisseur* de numéros, jouant toujours sur le même numéro, s'étonnant qu'il ne sorte pas, le couvrant de louis, l'engraissant à chaque nouveau coup, le nourrissant si bien, en un mot, que le lendemain, il ne pourra plus se nourrir lui-même.

Au moment où Mme Leroy entra dans les salons, de Céry, qui venait de perdre encore, s'éloignait de la table de trente-et-quarante. Par prudence, il n'avait apporté qu'une cen-

taine de louis, et avait laissé à l'hôtel, au fond de sa malle, la plus grande partie de ses capitaux; mais résolu à se mesurer, de nouveau, avec la fortune, ennuyé de faire un second voyage à l'hôtel de Paris, il se mit en quête de trouver son ami Dorliac pour lui emprunter de l'argent. Celui-ci devait avoir le gousset bien garni, puisqu'il était l'ennemi juré du jeu et qu'il avait parié de quitter Monte-Carlo sans lui payer le moindre tribut.

De Céry le chercha d'abord au milieu des curieux qui entourent les tables et empêchent les joueurs sérieux de s'en approcher; puis, ne l'ayant pas trouvé, il passa en revue les banquettes. Dorliac était toujours invisible. Fatigué du voyage, insouciant de la roulette, énervé par le bruissement des billets de banque, le son des pièces d'or, la voix des croupiers avec leur éternel: « Faites vos jeux, messieurs, rien ne va plus; rouge pair et couleur », était-il allé sagement se coucher? De Céry

commençait à le croire, et, renonçant à emprunter de l'argent à son ami, il s'apprêtait à faire un nouveau petit voyage à l'hôtel, lorsqu'il crut apercevoir celui qu'il cherchait au fond de la grande galerie, près de la cheminée.

Il s'approcha. C'était Dorliac. Oui, c'était bien Dorliac, assis sur une banquette, le chapeau entre les jambes, les bras pendants, la tête penchée sur la poitrine, tout le corps affaissé.

— Que faites-vous donc là? demanda de Céry en le rejoignant. Songeriez-vous à dormir ici, à manquer de respect au temple de la Fortune?

— Le temple de la Fortune! répéta Dorliac.

Et son front se plissait, sa bouche souriait amèrement.

— Au fait, qu'avez-vous donc? Pourquoi cette voix caverneuse, cet air funèbre? Seriez-vous malade?

— Non, murmura Dorliac de plus en plus funèbre, je ne suis pas malade.

— Alors, mon cher, évitez-moi la peine de retourner pour la troisième fois à l'hôtel, et prêtez-moi cent louis; je vous les rendrai ce soir en rentrant.

— Cent louis, impossible! fit Dorliac. Impossible!

— Comment! Auriez-vous comme moi laissé votre argent au fond de votre malle? Alors pourquoi vous êtes-vous moqué de ma prudence? « Peut-on avoir aussi peu d'empire sur soi-même! me disiez-vous; être obligé de prendre de telles précautions. J'emporte mon portefeuille, il contient dix mille francs, et je suis bien sûr de ne pas en distraire une obole. » Qu'avez-vous fait de ce fameux portefeuille?

— Le voici, fit Dorliac, en tendant à son ami une de ces petites poches en cuir de

Russie qui servent à mettre les billets de banque.

De Céry regarda, palpa, hocha la tête, puis ouvrit pour être sûr de son fait.

La poche était vide.

— Où est passé votre argent? demanda-t-il à Dorliac.

— On me l'a pris, répondit celui-ci d'une voix timide.

— Comment! on vous l'a pris? Qui ça? Un voleur?

— Peut-être, fit le malheureux, qui voulait au moins sauver son amour-propre. Rien ne serait moins étonnant que d'avoir été volé. N'avez-vous pas remarqué dans tous les recoins de l'établissement de grands écriteaux avec ces mots : « Prenez garde aux *pick-pockets* » ?

— C'est vrai, répliqua de Céry, mais je vous ferai observer qu'un voleur eût pris le portefeuille avec l'argent. Il n'aurait pas eu la

délicatesse de vous restituer ce petit objet après l'avoir vidé.

— Oh! fit Dorliac, il y a des voleurs si originaux. Cartouche, le fameux Cartouche...

— Laissons Cartouche de côté, si vous le voulez bien, et avouez-moi franchement que vos billets sont là, tenez, sur cette table de trente-et-quarante, dans ce petit coffre en cuivre.

— Non, fit Dorliac; ils sont là-bas, à la table de roulette, dans cet autre petit coffre.

— Malheureux! vous avez donc joué?

— Hélas!

— Quand je vous le disais!

— N'abusez pas de votre situation, soyez généreux et prêtez-moi une centaine de louis

— Quoi! fit de Céry en riant, c'est moi qu suis appelé à vous prêter de l'argent, moi qu viens vous en demander! Vous voulez donc jouer encore?

— Oui, je le veux, fit-il, et son regard brillait.

— Allons, venez avec moi à l'hôtel, nous viderons ma malle et nous partagerons son contenu.

XV

Tandis que Dorliac et de Céry couraient à l'hôtel chercher de nouveaux renforts, le comte de Servan entraînait sa fille vers une des tables de la galerie et avec une grande volubilité, nerveux, agité, commençait son cours de roulette.

— Deux choses te frappent, tout d'abord, lui dit-il, lorsque tu regardes cette table : le

cylindre en cuivre qui se trouve au milieu, et le grand tapis vert sur lequel tu vois inscrits des chiffres, des lignes et des mots que tu ne comprends pas.

Occupons-nous d'abord du cylindre ; il est divisé en petites cases rouges et noires, ayant chacune un numéro, depuis un jusqu'à trente-six, plus un zéro, ce qui fait trente-sept. L'employé de l'administration, assis là, au milieu de la table, donne, avec la main, une impulsion à ce cylindre et y jette une bille, qui, après avoir tourné quelques instants, vient tomber dans une des cases. Rien n'est plus simple, comme tu peux t'en convaincre.

Passons au tapis vert : il est divisé en compartiments grands et petits. Sur les petits sont inscrits, sur trois lignes de douze chiffres chacun, les numéros de un jusqu'à trente-six, et le zéro qui est en tête. Ces compartiments appartiennent aux joueurs ; c'est là qu'ils mettent leur enjeu, mais ils peuvent le

placer de différentes façons. S'ils l'ont posé au milieu du compartiment, sur un numéro *plein*, suivant le terme consacré, et que le numéro vienne à sortir, ils reçoivent trente-cinq fois leur mise. S'il choisissent deux numéros (c'est ce qu'on appelle mettre son argent à cheval), ils reçoivent dix-sept fois leur mise, plus cette mise, et ainsi de suite, en partant de ce principe que le gain diminue à mesure que les chances de gagner augmentent. On en arrive ainsi à ne plus recevoir que deux louis, par exemple, lorsqu'on a risqué un louis sur une rangée de douze numéros. C'est là ce qu'on appelle les chances composées; la mise est toujours au moins triplée.

En plaçant, au contraire, son enjeu dans les grands compartiments, ceux qui entourent les numéros, on bénéficie seulement des chances simples, c'est-à-dire que la mise est doublée. Exemple : si l'on met un louis dans ce carré peint en rouge, et que la bille

du cylindre s'arrête dans un numéro rouge, la banque paye un louis. Si on place le même enjeu dans ce compartiment sur lequel est inscrit le mot impair et que la bille s'arrête sur le numéro vingt, le louis est perdu. Enfin, le joueur à qui les chances simples suffisent peut se confier à l'un de ces deux compartiments, sur lesquels sont écrits ces mots : *passe* et *manque*. *Manque* représente tous les numéros de un à dix-huit inclusivement, *passe* tous les numéros de dix-neuf jusqu'à trente-six. On gagne ou l'on perd suivant que la bille s'est arrêtée sur l'un des dix-huit premiers numéros, ou sur l'un des dix-huit derniers. Cela continue à être fort peu compliqué; mais encore faut-il savoir.

Mme Leroy avait consenti à suivre ces explications. Un seul point l'embarrassait; elle en fit part à M. de Servan.

— Quel rôle joue dans tout ceci le zéro? demanda-t-elle. Je le vois séparé des autres

numéros, en tête des trois colonnes. Ne peut-on pas y placer son enjeu?

— Au contraire, s'empressa de répondre M. de Servan. Le zéro, comme numéro, a la même valeur que les autres. S'il vient à sortir et que tu aies placé un louis dans son compartiment, on te donne trente-cinq louis. Mais il ne profite jamais lorsqu'on joue sur les chances simples : la couleur, pair et impair, passe et manque; vous êtes prisonnier jusqu'au coup suivant qui vous fait perdre ou simplement vous délivre. Tu le vois, le zéro est un avantage pour la banque. Il nuit aux joueurs qui poursuivent les chances simples, et les chercheurs de numéros souffrent aussi par lui, puisqu'en réalité on vous donne seulement trente-cinq fois votre mise, plus cette mise, et qu'il existe, avec le zéro, trente-sept numéros... Tu n'as pas d'autres questions à me faire?

— Aucune.

— Il ne s'agit plus que de mettre en pratique mes leçons et de trouver une place devant cette table, puisque tu es décidée à jouer toi-même. Elles sont toutes occupées en ce moment ; mais, grâce à ce monsieur qui vient d'arriver, il y aura bientôt des vides... Tiens ! mais c'est Dorliac, l'associé d'agent de change, ajouta le comte.

Louise Leroy reconnut, en effet, son compagnon de voyage. Il venait tenter de nouveau la fortune avec la somme que lui avait prêtée de Céry. Mais, tandis que celui-ci, en joueur sérieux, était allé s'asseoir au trente-et-quarante, Dorliac, s'élançant vers la roulette, s'y livrait à un jeu frénétique. Sans avoir même pris la peine d'étudier le cylindre et le tapis, il jetait indifféremment des louis à droite et à gauche, sur passe et sur manque à la fois, sur une foule de numéros pleins, qu'il ne pouvait plus reconnaître et qu'il se voyait disputer, en cas de

gain, par un de ces maraudeurs qui entourent les tapis verts et vivent aux dépens des ignorants et des fous.

Les joueurs à système, tout entiers à leurs calculs, les piqueurs de cartes, qui tiennent le compte exact des numéros sortis et pour lesquels le jeu est un travail sérieux, ont horreur de ces nouveaux venus, debout derrière eux, avançant la main à chaque instant, leur frôlant le visage, dérangeant leurs masses, faisant tomber leurs piles de louis, se couchant à moitié sur la table pour atteindre le compartiment où ils veulent placer leur enjeu. Ils les subissent un instant, puis ils se plaignent, ils crient, et, comme leur bourreau, enfiévré, affolé, ne les entend même pas et continue à les bousculer, ils prennent le parti de se lever et de passer à une autre table plus tranquille.

M. de Servan, avec sa grande expérience, avait immédiatement compris, en voyant

jouer Dorliac, ce qui allait advenir. En effet, une vieille dame, après avoir donné des marques fréquentes d'impatience, mit dans un petit sac en soie sa pile de pièces de cinq francs, enferma dans un étui, son papier, son crayon et ses épingles et, se levant, dit d'un ton maussade :

— On ne peut plus jouer ici.

Dorliac ne s'aperçut même pas que la place était libre et le comte de Servan y put faire asseoir sa fille. Elle se trouvait vers le milieu de la table, la première après le croupier, sur le tableau de droite, tout près de l'employé chargé de payer et de ramener avec son râteau les sommes perdues. La place est excellente : on tombe directement sous le regard des chefs de partie et des inspecteurs, assis au milieu de la table sur de grands tabourets. Ils suivent votre jeu, savent où vous avez placé votre argent, et, s'il y a contestation, vous font rendre justice.

Une fois assise, Louise Leroy, en voyant plusieurs femmes auprès d'elle, se sentit moins troublée qu'elle ne l'avait pensé. Elle posa sur la table le petit portefeuille qui contenait sa fortune, en tira deux billets de mille francs, se fit donner deux rouleaux de cinquante louis chacun, et elle allait commencer à jouer lorsque son père se pencha vers elle.

— Je reste derrière toi, lui dit-il, je te guiderai.

Louise fronça le sourcil, et se tournant vers M. de Servan, lui dit :

— Je vous en supplie, ne vous occupez pas de mon jeu et quittez cette salle.

— Quoi ! tu me refuses même le plaisir de te voir jouer, répliqua-t-il.

— Oui, oui, fit-elle avec impatience, et elle ajouta : Vous me porteriez malheur.

Ces mots, loin de déplaire au comte, le ra-

virent. Il se courba de nouveau vers la jeune femme, et dit fièrement :

— Ah! tu es superstitieuse comme un véritable joueur. Tu es bien mon sang, tu es bien ma fille!

Comme elle le suppliait encore de partir, il ajouta :

— C'est bien, c'est bien, je te quitte. Tu as compris, n'est-ce pas?... Si tu perds, joue très-petit jeu et attends? Si tu gagnes, au contraire, lance de grosses mises, joue le maximum sur les numéros pleins, fais *paroli* sur la rouge et la noire, ne crains rien, tout te réussira... Je sens que tu vas avoir la veine... Et moi aussi, je l'aurais si je jouais en ce moment; hélas! je suis à sec, absolument à sec.

Elle retira cinq louis de la masse qui était devant elle, les prit du bout des doigts et les tendit au comte, sans parler.

— Ah! c'est bien, dit-il, ce que tu fais

là... Je pars... je pars... Tu n'entendras plus parler de moi jusqu'à la fin de la soirée.

Et il courut au trente-et-quarante.

De son côté, Mme Leroy se mit à jouer.

Il était environ huit heures et demie du soir.

XVI

Les curieux et les observateurs, qui se glissent au milieu des joueurs et entourent les tables de roulette, n'auraient jamais pensé, en voyant Mme Leroy jouer ses premiers coups, qu'elle allait tenter de gagner

une somme de cent mille francs. En effet, malgré le but qu'elle se proposait, malgré la somme élevée qu'elle avait en perspective, Louise Leroy, dans son inexpérience, avança d'abord avec timidité des mises modestes sur les chances simples, la rouge et la noire, le pair et l'impair. Elle gagna, perdit, puis regagna une cinquantaine de louis, et finit par comprendre qu'en jouant de la sorte, en admettant même que la fortune ne cessât de la favoriser, il lui faudrait plusieurs jours pour atteindre son but. Elle se souvint alors des conseils de son père, et, songeant à la situation où elle se trouvait, persuadée de la nécessité de vaincre, si elle devait vaincre, dans le plus bref délai possible, elle devint plus audacieuse, plus ardente.

Elle fit deux parts égales de son argent, et résolut d'en sacrifier immédiatement une sur les numéros. Mais quels numéros choisir? C'était là un premier embarras, bien connu

de tous les joueurs de roulette. « Quoi de plus simple, cependant, dira-t-on, il suffit de s'en rapporter au hasard et de prendre les premiers numéros venus, ceux qui sont à portée de la main ! » Eh bien, non, les joueurs n'agissent jamais aussi simplement. Ils se laissent toujours guider par une superstition quelconque. Ils ne suivent pas l'impulsion toute matérielle de leur bras : ils obéissent à une pensée ou à un raisonnement.

C'est ainsi que Louise Leroy, au lieu de choisir la ligne de numéros et les compartiments placés devant elle, s'arma d'un râteau, ce qui était déjà un progrès et une audace, et posa des petites piles de louis sur le vingt-six, parce qu'elle avait vingt-six ans, sur le trente-deux, le trois et le cinq, en souvenir de l'âge de son mari et de ses enfants. N'était-ce pas pour eux trois qu'elle combattait? Ne devait-elle pas essayer de les mêler à cette lutte, de les confondre

avec elle-même, de profiter de leurs chances respectives, de former avec tous ces êtres aimés un seul tout, une seule âme? Les plus timorés ne songeront pas à voir une profanation dans le souvenir de Jeanne et de Marthe venant à leur mère dans un pareil moment. Toute l'immoralité du jeu disparaissait devant le but que se proposait Mme Leroy.

Les numéros choisis par elle lui portèrent bonheur. En moins d'un quart d'heure le 26, le 32, le 3 et le 5 sortirent plusieurs fois. Louise Leroy, qui avait osé mettre cinq louis sur chacun de ces numéros, gagna une vingtaine de mille francs.

Alors, autour de la table, on commença à s'émouvoir; on prit garde à cette nouvelle venue, si favorisée de la Fortune; on se montra cette jeune et jolie femme qui jouait comme un homme et avec tant de bonheur. On se pressait, on se bousculait pour la voir. D'un bout à l'autre de la grande galerie,

dans le premier salon et même sous le vestibule, le bruit se répandait que la banque était en train de recevoir une leçon, et comme tous les hôtes d'un Casino, joueurs et curieux, sont les ennemis jurés de cette banque qui leur offre cependant une si courtoise hospitalité, on accourait pour jouir de sa défaite. Les inspecteurs eux-mêmes, les chefs de partie, celui chargé de lancer la bille dans le cylindre, celui dont la fonction consiste à ramener les enjeux avec un grand râteau, cet autre qui prenait dans sa petite caisse les billets de banque destinés à payer madame Leroy, s'intéressaient à elle, lui souriaient quand elle avait gagné, et lui passaient gracieusement son argent. Ces hommes-machines, jouant et regardant jouer toute la journée pour le compte de l'administration, habitués à voir perdre en une seconde des sommes bien supérieures à leurs appointements annuels, ces hommes passifs faisant, pour

ainsi dire, un seul corps, un seul tout, avec la roulette et le tapis vert, avaient depuis un instant une âme, suivaient avidement le jeu de leur adversaire, se réjouissaient et souffraient avec lui. Ce phénomène n'est pas rare ; il ne faudrait pas l'attribuer seulement à la beauté de Mme Leroy, à la sympathie qu'elle inspirait, au charme qui découlait d'elle. Nous avons entendu affirmer, et rien n'est plus admissible, que ces messieurs, dont quelques-uns joueraient volontiers si leur position le leur permettait, se distraient souvent en jouant, par la pensée, pour le compte d'un tiers. Ils choisissent une personne, la plupart du temps une femme, dont le visage les séduit; ils s'incrustent dans sa personnalité, et partagent toutes ses émotions. Ils pourraient dire, le soir, à un louis près, et ils le disent souvent au rapport, ce que M. X... ou Mme Z... a perdu.

Mme Leroy se rendait-elle compte de toutes

ces curiosités, de toutes ces sympathies? Avait-elle l'esprit assez libre pour s'occuper de la galerie? Nous ne saurions répondre à cette question, ni à une autre qui nous vient à l'esprit. Lorsqu'elle jouait avec cette ardeur et cette *furia*, n'avait-elle qu'une pensée : rendre à M. Markett le dépôt confié, sauver son mari de la honte, ou bien le démon du jeu la possédait-il? Le vieux sang de son père s'était-il infusé dans le sien? Quoi qu'il en fût, elle augmentait toujours ses mises en proportion de son gain. Elle ne se contentait plus de chercher des numéros, c'est-à-dire de hasarder quelques louis pour recevoir une forte somme. Elle risquait maintenant de prime abord la forte somme aux chances simples, et, lorsqu'elle avait gagné, elle s'empressait de dire au banquier, d'une voix frémissante : « Tout à la masse. » Et presque tous ces coups, toutes ces audaces lui réussissaient : l'or s'entassait devant elle,

occupait une grande place sous sa poitrine haletante, et se confondait dans un beau désordre avec les billets de cinq cents et de mille francs.

Elle n'avait plus le temps de ranger ses richesses ni surtout de les compter. A quelle somme se montait maintenant sa masse ? Elle n'en savait rien. Elle ne se le demandait même pas. Elle jouait, elle jouait toujours. Elle avançait sans cesse de nouvelles mises, avec la main, en se soulevant à moitié ; d'autres fois, avec le râteau, lorsque le compartiment qu'elle voulait atteindre était trop éloigné. Le plus souvent, du reste, cette fatigue lui était évitée par un des employés de la banque.

— Où voulez-vous placer votre argent, madame ? lui demandait-il.

— Sur la noire, répondait-elle.

— Combien ?

— Six mille francs.

— Six mille francs à la noire, disait le croupier.

Et il prenait délicatement, du bout de son râteau agile comme une main, les six billets de banque et les transportait en un clin d'œil à la couleur indiquée.

Si, lorsqu'elle jouait ces gros coups, elle négligeait de se garantir contre le zéro, comme son père le lui avait tant recommandé, un voisin obligeant, quelquefois le chef de partie, se penchait vers elle, et lui disait tout bas :

— Madame, vous avez l'habitude de vous couvrir à zéro, c'est un oubli sans doute.

Elle remerciait d'un sourire, et avançait quelques louis sur le numéro dangereux.

Comment ces employés ou ces spectateurs ne se seraient-ils pas intéressés à elle ? Si la joueuse eût pu les laisser indifférents, la femme les aurait certainement émus. Celui qui, témoin de cette partie, nous en a rendu compte, affirme que Louise Leroy était, ce

soir-là, d'une beauté vraiment hors ligne. Son front s'était comme éclairci, son regard étincelait, ses narines dilatées avaient de petits frémissements nerveux; sa bouche, entr'ouverte pour laisser passer une respiration pressée, haletante, donnait à sa physionomie une expression de volupté que son mari, seul, jusqu'à ce jour, avait pu remarquer. Lorsqu'elle se penchait sur la table ou qu'elle revenait en arrière, quand elle se dressait pour mieux suivre les soubresauts de la bille dans le cylindre, sa poitrine ferme et un peu forte, sa taille ronde avaient des ondulations superbes, dessinaient des courbes harmonieuses.

Elle venait encore de gagner un coup de six mille francs, lorsque Dorliac, qui, de nouveau décavé, s'intéressait, en désespoir de cause, à son jeu, lui dit à haute voix :

— Vous avez, j'en suis sûr, plus de cent mille francs devant vous.

Elle s'arrêta court, reprenant avec sa main la mise qu'elle avait avancée.

— Oh ! madame n'a pas cent mille francs, dit un autre joueur.

— Je parie que si, reprit Dorliac.

— Je parie que non.

— Voulez-vous nous permettre de compter, madame ?

— Oui, comptez.

On compta, il n'y avait que quatre-vingt-quatre mille francs.

— Je me suis trompé, fit Dorliac... Cependant c'est un beau chiffre, et à votre place, madame, je m'arrêterais.

— Non, fit-elle vivement. Mon père pour qui je joue, m'a dit de ne m'arrêter qu'à cent mille francs.

Et elle avanca une nouvelle mise.

M. de Servan venait d'apparaître et regardait sa fille avec orgueil.

XVII

On était au samedi matin, et Louise, partie depuis le mardi soir, n'avait pas encore donné de ses nouvelles. Cependant l'Indicateur des chemins de fer, feuilleté bien des fois par Georges et Alice, apprenait qu'elle aurait dû être de retour. Son projet, communiqué à sa sœur, n'était-il pas de rester à Monte-Carlo vingt-quatre heures au plus ?

La veille, Georges était allé inutilement l'attendre à la gare de Lyon ; elle n'apparut à aucun train.

Et aucune lettre, aucune dépêche pour les rassurer, non pas seulement sur le résultat

de sa tentative désespérée, mais sur elle-même !

L'esprit surexcité, ils étaient tentés de grossir les plus petits événements, de s'exagérer toute chose. Ils voyaient déjà Louise malade, loin d'eux, dans une chambre d'hôtel, hors d'état de revenir, dans l'impossibilité même de leur écrire un mot, et ils trouvaient mille raisons pour justifier ces craintes. Le coup imprévu qu'elle avait reçu, cette terrible scène où, après avoir eu la douleur de douter de son mari, elle avait appris que son père était le coupable ; les émotions qui avaient suivi cette triste révélation, son départ précipité, la fatigue du voyage, la fièvre que donne le jeu, et probablement, une cruelle déception, suffisaient bien pour abattre une jeune femme, habituée au calme de la vie de famille, sans soucis, sans douleur jusque-là.

Et comment se renseigner sur elle ? Partir ? Georges le pouvait-il ? Un départ, en ce mo-

ment, à l'heure où M. Markett était attendu, ne serait-il pas considéré comme une fuite, et ne hâterait-il pas le dénoûment qu'on redoutait ? Avait-il aussi le droit, sur des craintes peut-être imaginaires, de commettre une imprudence, lorsque Louise lui avait recommandé le sang-froid et la présence d'esprit ? Elle avait tout tenté pour conjurer le péril ; elle avait tout quitté, sa sœur, ses enfants, son mari, en ordonnant à ce dernier de rester ferme à son poste, de tenir tête à l'orage ; devait-il lui désobéir ? Alice offrait bien à Georges de partir à sa place ; mais Mlle de Servan pouvait-elle voyager seule et ne risquait-elle pas de croiser sa sœur en route ?

Le samedi, vers neuf heures du matin, Georges se rendit à la gare de Lyon. C'est l'heure à laquelle arrive le rapide, parti la veille à onze heures du matin de Monte-Carlo. Cette fois, il espérait, il était même persuadé de voir sa femme descendre du train.

Son attente fut encore trompée, et il rentra rue de Rome, ne sachant plus que penser, ni quel parti prendre.

Bientôt, sa belle-sœur, qui venait de la chambre des enfants, le rejoignit au salon, et, pour le faire sortir de l'abattement dans lequel il était plongé :

— Les deux anges, fit-elle de sa voix douce et timbrée, se sont éveillés sous mes caresses... Allez les voir, Georges, leurs baisers vous donneront du courage... Marthe se refuse à croire que sa mère n'est pas encore de retour; elle assure qu'elle l'a vue cette nuit entrer dans sa chambre, chargée de poupées et de bonbons... Jeanne ne dit mot, mais elle comprend, elle approuve de la tête, elle tend ses petits bras en avant, comme si Louise allait entrer. Elle doit avoir fait le même rêve que sa sœur, et Dieu ne saurait tromper l'innocence.

— Moi aussi, je l'ai vue, dit Georges, cette

nuit, en rêve... Elle était debout, devant la table verte, dans la salle de jeu... un monceau d'or devant elle... et à ses côtés un homme qui avait les traits de Markett la regardait en souriant.

— Bon espoir, Georges ! bon espoir ! s'écria la jeune fille. Elle va revenir, comme elle l'a dit, avec la délivrance.

— Si un pareil bonheur nous arrivait, fit-il... Non, non, je ne veux pas le croire... Le réveil serait trop affreux.

— J'ai confiance malgré moi, reprit Alice, une voix secrète me dit que nous sortirons de cette épreuve.

— Hélas ! fit observer Georges, c'est aujourd'hui, c'est maintenant qu'il en faudrait sortir. Le temps a fui dans cette alternative et ces attentes : M. Markett peut venir d'un moment à l'autre.

— Tout n'est pas désespéré. Je compte encore sur ma sœur.

— Elle n'arrive pas et elle ne peut arriver avant ce soir.... Que ferais-je aujourd'hui?... Si j'attends chez moi M. Markett, que lui répondrai-je quand il me demandera ses cent mille francs, en valeurs ou en billets de banque?.... Si je me rends, au contraire, à mon bureau, ne viendra-t-il pas m'y rejoindre en sortant de cette maison, et le scandale ne sera-t-il pas encore plus immédiat, plus retentissant?

— Peut-être vaudrait-il mieux, dit Alice, qui consultait depuis un instant l'Indicateur des chemins de fer, que M. Markett ne vous trouvât ni chez vous, ni chez votre agent; cela nous ferait gagner du temps jusqu'à lundi.

— Je ne crois pas, répliqua Georges. S'il ne me rencontre pas à mon bureau, il pensera que son affaire est en règle, que j'ai donné des ordres, et, sans le moindre soupçon, croyant faire la chose du monde la plus naturelle, il s'adressera au caissier.

— Le caissier ne le connaît pas, fit observer Mlle de Servan. Je ne suis pas bien au courant des affaires, mais il me semble, mon cher Georges, qu'on hésite à réclamer ainsi une somme considérable sans être accompagné de quelqu'un qui vous présente ou sans un reçu.

— Justement il a un reçu, un reçu signé de moi. Il ne voulait pas l'accepter ; j'ai exigé qu'il le prît. Il lui suffira de se présenter à la caisse pour que tout se découvre, et mon absence me condamnera infailliblement.

Alice, qui avait laissé l'Indicateur de côté depuis un instant, pour écouter son beau-frère et lui répondre, baissa de nouveau la tête et se plongea dans sa lecture. Les personnes qui ne sont pas habituées à voyager éprouvent d'assez grandes difficultés lorsqu'il s'agit de se rendre compte des heures de certains trains. Les lignes tracées sur le papier sont longues, très-étroites, difficiles à suivre de

l'œil; il faut souvent marquer avec l'ongle les différents tracés; c'était le travail auquel se livrait Mlle de Servan depuis un instant. Tout à coup elle s'interrompit, et s'adressant à Georges :

— Louise peut encore arriver ce matin! s'écria-t-elle.

— C'est impossible; on n'attend plus d'express.

— D'express venant de Monte-Carlo ou de Marseille, c'est vrai, mais elle peut avoir couché en route. Elle connaît nos anxiétés, elle sait quelle importance a cette journée pour nous. Elle sera ici ce matin.

Comme elle prononçait ces mots, Marthe et Jeanne, qu'on venait d'habiller, s'élancèrent dans le salon.

— Voilà maman, voilà maman! criait Marthe... Je l'ai vue descendre de voiture.

Et tout en parlant, elle traversait le salon, pour atteindre l'antichambre. Jeanne, essouf-

flée, rouge, la suivait comme elle pouvait, de toute la force de ses petites jambes.

XVIII

Georges et Alice s'étaient élancés aussi à la rencontre de Louise. Arrivée au troisième étage, la voyageuse trouva toute sa maisonnée, grands et petits, sur le palier. Elle se baissa, prit ses deux filles dans ses bras, les couvrit de caresses, et pendant que les chères créatures se cramponnaient à elle, sans lui permettre de les poser à terre, elle essayait de tendre ses mains à son mari et à sa sœur. Quant au visage, elle ne pouvait en disposer; les en-

fants s'en étaient emparées et le dévoraient. Marthe n'interrompait ses baisers que pour dire: « Mère chérie, mère adorée, » et Jeanne, l'imitatrice de sa sœur aînée, son fidèle écho, répétait : « Mère chérie, mère adorée. »

Cependant, elle était parvenue à entrer dans le salon. Palpitante, émue, elle faisait signe qu'elle voulait parler et qu'elle ne pouvait pas.

— Les enfants te gênent, fit Alice, donne-les-moi, je vais les conduire dans leur chambre, tu les verras tout à l'heure.

— Non, non, je ne veux pas quitter maman, s'écria Marthe.

— Moi non plus, ajouta Jeanne.

— Laisse-les, fit Mme Leroy. Elles ne comprendront pas ce que je vais dire.

Georges la regardait. Sans qu'elle eût parlé il savait déjà ce qu'elle avait à lui annoncer. Aussi, s'avançant et lui prenant la main :

— Tout est perdu, n'est-ce pas ? lui dit-il.

— Oui, murmura-t-elle, en baissant la tête.

— Je le savais, reprit-il à voix basse. Pauvre femme ! C'était une tentative insensée.

— Insensée, oui, fit Louise, en se relevant brusquement et d'une voix plus forte... insensée, c'est vrai.... et pourtant, ajouta-t-elle, j'ai cru, j'ai espéré, j'ai presque touché le but.... sans mon père qui, tout à coup....

— Il était là ? fit Alice.

— Où voulais-tu qu'il fût ? répliqua Mme Leroy, animée maintenant, le geste pressé, la voix vibrante.... On ne joue ni à Hombourg, ni à Bade, ni à Spa ; on ne joue plus qu'à Monte-Carlo... il était à Monte-Carlo... Il m'avait placée à la table de roulette et je l'avais supplié de se retirer ; j'avais peur qu'il ne me portât malheur. Je me mets à jouer.

Je gagne; l'or s'amoncèle devant moi... Je ne respire plus; je ne pense plus; je ne savais même pas comment j'étais là, et pourquoi j'y étais venue... Mes sens, mon âme, ma vie sont concentrés sur cette bille qui bondit en ricochets à travers les cases rouges et noires, sur cette masse d'or qui s'accroît toujours. Je n'entends que ce bruit, je ne perçois que cette voix qui dit à chaque coup: « Faites vos jeux, messieurs... » Mais je sens que le hasard me favorise, que je suis bien près d'atteindre ce chiffre de cent mille francs... Cinq minutes encore et nous sommes sauvés!... Mon père apparaît, il me parle, et tout à coup la fortune m'abandonne... je commence à perdre... je perds encore... je perds toujours... le monceau d'or se fond... et disparaît... Enfin, que vous dirai-je? J'ai tout perdu, tout... Le lendemain, jeudi, je suis partie. J'aurais dû arriver hier soir, mais en route, je me suis trouvée tellement fati-

guée, tellement souffrante, que je me suis arrêtée... A quoi m'aurait-il servi d'être de retour plus tôt? A vous faire connaître notre malheur plus vite. Ne valait-il pas mieux vous laisser encore quelques heures d'espérance; puis, si je n'avais pas réparé mes forces, je pouvais tomber malade et nous avons besoin d'être tous réunis aujourd'hui pour aviser... Voilà tout ce que j'avais à vous dire, mes amis. A vous maintenant de parler. S'est-il passé quelque chose de nouveau pendant mon absence?

— Rien, fit Georges.

— M. Markett n'a pas devancé l'heure de sa visite?

— Non; mais je l'attends aujourd'hui.

— C'est bien! Me voici arrivée. Je le recevrai.

— Comment! tu veux...

— Je ne veux rien. Je t'adresse la même prière qu'avant mon départ. Ne change rien

à ta vie. C'est là l'essentiel. Peux-tu quelque chose? Non. Attendons alors et laissons-nous guider par les événements.

— Permets-moi cependant de te répéter, ma chère amie, ce que je disais, il n'y a qu'un instant, à ta sœur: si M. Markett ne me trouve pas ici, il ira me chercher à mon bureau.

— C'est à moi de l'empêcher d'y aller.

— Comment feras-tu?

— Je serais bien en peine de le dire. J'aviserai suivant les circonstances et je ferai pour le mieux.

— Je n'en doute pas et je me fie à toi.

Lorsque Georges l'eut quittée, Louise Leroy s'entretint quelques instants avec ses enfants, s'informa de ce qu'ils avaient fait pendant son absence, écouta leur cher petit babil, puis se retira dans sa chambre et s'étendit sur une chaise longue. Après cette nouvelle nuit passée en chemin de fer, elle trouvait bon

de sommeiller quelques instants pour avoir toute sa liberté d'esprit lorsqu'il en serait besoin; mais elle avait recommandé à sa sœur de guetter l'arrivée de M. Markett et de venir la prévenir dès qu'elle l'apercevrait.

Bientôt, au lieu de sommeiller, elle put s'endormir, tant on s'était appliqué à faire le silence autour d'elle. Marthe, bruyante d'habitude, avait élu domicile dans un coin du cabinet de son père. Elle ne bougeait pas, elle parlait bas à ses poupées et leur recommandait d'être bien sages pour ne pas réveiller sa mère. Jeanne, assise à côté d'elle, la regardant avec ses grands yeux, imitait son silence; on aurait pu la prendre elle-même pour une des poupées.

Pendant ce temps, Alice, qui n'avait mis, naturellement, aucun des domestiques dans sa confidence, surveillait, de la croisée de sa chambre, l'entrée de la maison. Elle désirait voir M. Markett arriver de loin, afin que sa

sœur, sans le faire attendre, eût tout le temps de se réveiller et de passer au salon. Elle se méfiait d'elle-même et craignait, si elle se trouvait seule avec celui qu'on redoutait si fort en ce moment, de dire quelque phrase imprudente, de commettre quelque faute.

Peut-être avait elle-aussi un autre motif pour désirer la présence immédiate de sa sœur, et pour se refuser à un tête-à-tête. Avant d'être mêlé si dramatiquement à sa vie, Markett avait été, l'année précédente, à plusieurs reprises, son hôte quand il venait diner chez elle, son compagnon dans quelques parties de plaisir et son danseur au bal. Elle s'était, à son insu, sentie attirée vers ce grand garçon au sourire bienveillant, au regard loyal. Elle l'avait comparé à quelques-uns des jeunes gens qu'elle rencontrait dans le monde, et le trouvait supérieur à tous. Oh ! la coupe de ses vêtements, ses chapeaux exportés d'Amérique, ses grands cols de chemise, droits et raides,

sa toilette souvent négligée pouvaient être critiqués par nos élégants. Ses manières même, ses allures, son ton, son esprit, n'avaient pas ce raffinement parisien qui a bien sa valeur. Il ne comprenait pas toutes nos plaisanteries, il ne faisait jamais de mots et ne saisissait pas toujours ceux qu'on hasardait devant lui. Mais en revanche, il parlait sagement, avec mesure, paraissait instruit, et portait sur toutes choses un jugement sain. Il n'admettait pas qu'on se moquât, même en jouant, de certaines choses respectables, se révoltait contre les mauvaises actions, s'enthousiasmait pour les grandes et exprimait avec feu, avec conviction, ses enthousiasmes. Il avait surtout conquis Mlle de Servan le jour où elle apprit que pendant la guerre de 1870, se trouvant à Paris, il s'était empressé de fonder une ambulance, d'y appeler les meilleurs chirurgiens, et de faire tous les frais, sans accepter la moindre rémunération, la moindre récompense, sans per-

mettre même qu'on mentionnât son nom dans les journaux.

Au moment où elle apprenait ainsi à le connaître, où elle l'appréciait davantage, il avait tout à coup quitté Paris, sous le prétexte que des affaires importantes le rappelaient en Amérique. Puis, elle n'avait plus entendu parler de lui jusqu'à son nouveau voyage en France. Cette fois, dès son arrivée à Paris, il avait eu la malencontreuse idée de confier ses capitaux à Georges Leroy, et ses visites, qu'Alice dans toute autre circonstance eût peut-être désirées, elle les redoutait maintenant. D'un personnage de comédie qui séduit et qui plaît, il était devenu, par suite de la faute de M. de Servan, un personnage de drame dont l'apparition épouvante.

Vers quatre heures, un coupé s'arrêta devant la porte que surveillait Alice et un homme de grande taille en descendit. Mlle de Servan

reconnut Markett et aussitôt elle s'élança vers la chambre de sa sœur.

XIX

Lorsque Markett fut introduit dans le salon de Georges Leroy, il y trouva Louise et Alice assises et travaillant auprès de la cheminée. Il s'avança vers les deux jeunes femmes, les salua et dit à la maîtresse de la maison :

— Je n'espérais pas être reçu par vous, madame. Ce n'est pas votre jour, et je croyais votre porte close.

— Vous me dites cela sans doute, cher monsieur, répondit Louise en essayant de

sourire, pour que je ne vous sache aucun gré de votre bonne visite.

— Je le dis, madame, sans aucune mauvaise intention, comme je dis toute chose, reprit l'Américain d'un ton assez froid. Mais je suis très-maladroit, et on peut, en effet, mal interpréter ma pensée. Je voulais simplement établir que je venais aujourd'hui à un rendez-vous donné à votre mari et que je comptais avoir le plaisir de vous présenter mes respects à votre heure.

— Eh bien, mon cher monsieur Markett, vous vous êtes trompé, fit Mme Leroy, c'est ma sœur et moi que vous trouvez au coin du feu, et quant à celui que vous veniez chercher, il est à son bureau jusqu'à cinq heures ; il vous y attend, sans doute, et il n'a pas compris que vous veniez ici.

— Dans ce cas, fit Markett en se levant, mon devoir est de le rejoindre. Je l'ai prié de se charger d'une affaire pour moi, et c'est

bien le moins que je ne le fasse pas attendre.

— Allez, mon cher monsieur, répliqua Louise sans sourciller. Mon mari doit évidemment passer avant ma sœur et moi... et les affaires avant l'amabilité.

— Qu'entendez-vous par là? demanda Markett.

— J'entends par là, fit-elle d'un ton enjoué, qu'il n'est pas très-gracieux de nous faire une aussi courte visite.

Un peu confus, Markett s'était assis de nouveau, en silence. Peut-être avait-il éprouvé un certain plaisir à s'entendre reprocher son départ. En tout cas, l'affabilité de Mme Leroy semblait l'avoir mis plus à son aise. Il perdait de la froideur qu'il avait montrée en arrivant; la glace était rompue, elle se fondait au sourire de la jeune femme.

— Alors, dit-il après un instant de silence, vous passez souvent ainsi vos journées à travailler? Je croyais qu'on ne trouvait jamais

les Parisiennes chez elles, qu'elles étaient toujours en course ou en visite.

— Il en est aussi, répliqua Mme Leroy, qui vivent fort retirées. Elles s'occupent de leur maison, de leur intérieur ; elles travaillent de leur mieux et comme il est donné à la femme de travailler. Beaucoup se chargent elles-mêmes de l'éducation de leurs enfants et, lorsqu'ils sont encore tout petits, cousent pour eux comme je le fais en ce moment. C'est une joie pour une mère de se dire : « Cette petite robe que chacun admire, c'est moi qui l'ai faite. » Rien ne nous est plus facile, à ma sœur et à moi, que de nous procurer ce plaisir : nous n'étions pas riches et, de bonne heure, nous avons dû nous suffire à nous-mêmes.

Elle disait tout ce qui lui venait à l'esprit, n'ayant qu'une pensée, qu'un but : retenir Markett le plus longtemps possible, lui faire atteindre l'heure où le bureau de Georges se-

rait fermé. Elle aurait aussi bien parlé de théâtre, de bal, de plaisirs; que lui importait? Mais le hasard voulait qu'on l'eût mise sur un autre sujet, et c'était justement celui qui pouvait intéresser le plus son hôte et le retenir auprès d'elle.

— Je croyais avoir entendu dire, reprit-il d'un ton affectueux, que votre père était riche.

Elle tressaillit en entendant ces mots. Cependant elle se remit et répliqua :

— Il a été riche, en effet; mais il a perdu sa fortune de bonne heure.

— Dans des spéculations malheureuses, sans doute? ajouta Markett.

— Oui, dans des spéculations...

— On ne réussit pas toujours, fit-il ; mais en Amérique, quand on a échoué, on recommence. J'ai été ruiné deux fois et je suis riche aujourd'hui.

— Mon père n'a pas eu ce bonheur.

— Et alors, continua-t-il, après la mort de

Mme de Servan, c'est vous qui êtes devenue la mère de famille et qui avez élevé votre sœur cadette, avec l'exemple de votre courage et de votre vertu.

— J'ai fait de mon mieux, dit Mme Leroy, et, si vous connaissiez comme moi ma chère Alice, vous verriez que la tâche était facile.

Enervée outre mesure, elle s'attendrissait tout en parlant, et, pour cacher son émotion, elle s'était penchée vers sa sœur et l'embrassait.

— Je connais beaucoup mademoiselle, disait Markett ému lui-même, on la voit à travers vous, madame... et il ne faut pas vous regarder longtemps toutes deux, ni échanger avec vous beaucoup de paroles pour comprendre tout ce qu'il y a d'excellent dans votre esprit et dans votre cœur.

Louise, après un grand effort sur elle-même, s'était remise et, souriant à son hôte :

— Vous êtes devenu Français, monsieur, lui dit-elle. Vous faites des compliments.

— Des compliments... Moi! Je dis ce que je pense... J'envie le sort de M. Leroy. J'aurais voulu être préféré comme lui, par une femme semblable à vous... Mais ce bonheur n'est pas fait pour moi... C'est ma faute, sans doute, ajouta-t-il en souriant tristement, si je n'ai pas le don de plaire.

Il parvint à vaincre sa timidité habituelle et, se tournant vers Alice :

— N'est-ce pas votre avis, mademoiselle? demanda-t-il.

Ainsi interrogée brusquement, froissée de différentes choses dont Markett et Louise ne pouvaient se rendre compte, la jeune fille oublia la situation où elle se trouvait et répondit avec fierté, presque avec dureté :

— Je n'ai pas d'avis à exprimer sur un pareil sujet, monsieur; ma sœur, mieux que moi, peut vous répondre.

— Alice ! fit Mme Leroy, étonnée de cette attitude, de ces paroles, de la tournure que prenait la conversation.

Mais Markett s'était relevé et, aussi froid qu'il venait d'être, par extraordinaire, expansif, il disait à la jeune fille :

— J'éviterai à madame votre sœur le désagrément de me faire une réponse qui m'est connue d'avance, puisque j'ai vainement espéré, au dernier moment, le regard, la parole qui pouvaient me retenir... Adieu, mademoiselle, adieu, madame, je retourne en Amérique me plonger dans le tourbillon des affaires... Je me ruinerai peut-être encore, mais ce sera une distraction pour oublier le chagrin, et je ne penserai plus alors, j'espère, qu'à refaire une quatrième fortune.

— Mais, monsieur... voulut dire Mme Leroy, qui, cette fois, crut comprendre.

Markett l'interrompit :

— Je ne me plains de personne ici, fit-il

tristement ; soyez-en sûres, je n'emporte de tous qu'un bon et cher souvenir.

Après avoir prononcé ces derniers mots d'une voix émue, attendrie, il se leva et, jetant un coup d'œil sur la pendule :

— Il est trop tard maintenant, fit-il, pour me rendre au bureau de M. Leroy. Je ne l'y trouverais plus et, du reste, je ne me sens pas disposé à m'occuper en ce moment de questions d'intérêt. Veuillez m'excuser auprès de votre mari, madame, et lui dire qu'il serait bien aimable de m'apporter à mon hôtel, lundi dans la matinée, ce qu'il devait me remettre aujourd'hui. Je lui ferai ainsi mes adieux au dernier moment, car je partirai lundi soir ou mardi au plus tard.

Comme Louise, très-troublée depuis un instant des choses inattendues qu'elle venait d'entendre, ne sachant que penser, ne sachant que dire, gardait le silence, Markett, qui se

dirigeait déjà vers la porte, s'arrêta, et, tirant un papier de sa poche :

— Voici, dit-il à Mme Leroy, un reçu de cent mille francs signé de votre mari et qu'il m'a remis au nom de sa maison. Veuillez, madame, le lui donner de ma part.

Il tendait le reçu, et Louise n'osait le prendre. Il lui semblait qu'elle n'en avait pas le droit, que ce reçu allait lui brûler les doigts, que sa position devenait encore plus délicate si on le lui confiait.

Cependant, Markett, voyant son hésitation lui disait :

— Prenez, madame, je vous en prie ; ne faut-il pas que votre mari remette ce papier à la caisse pour toucher l'argent ?... Sa signature s'y trouve seule, mais ce reçu est fait au nom de la maison et engage aussi la maison. Pour moi, je n'en ai aucun besoin. La parole de M. Georges Leroy me suffit... Adieu, madame ; adieu, mademoiselle.

Elles n'osèrent ni l'une ni l'autre, par suite de sentiments divers, lui tendre la main, et il sortit en les saluant.

XX

Dès que la porte fut refermée, Mme Leroy rejoignit vivement sa sœur, et lui dit d'une voix émue :

— Alice, as-tu compris ?

La jeune fille ne répondit pas. Assise près de la cheminée, le corps en arrière, la tête appuyée contre le dossier du canapé, elle regardait fixement devant elle. Mais, dans cette attitude abandonnée, dans ce regard à demi

voilé, dans les plis de son front et le triste sourire de ses lèvres, il était facile de deviner qu'elle avait entendu Louise et qu'elle ne voulait pas lui répondre.

Cependant Mme Leroy ayant renouvelé sa question : « Alice, as-tu compris ? » elle dit sèchement, sans changer d'attitude :

— Quoi ?

— Mais, s'écria Louise, de toutes les paroles de M. Markett, il ressort clairement qu'il n'a pu te voir sans t'aimer... Il a conçu des espérances, puis il les a perdues, et c'est pour cela qu'il retourne en Amérique.

— Tu te trompes, fit Alice, toujours impassible.

— Non, je ne me trompe pas, je ne puis pas me tromper. Souviens-toi donc des paroles qu'il m'adressait ; elles sont encore gravées dans mon esprit : « J'envie le sort de M. Leroy; j'aurais voulu être préféré comme lui par une femme semblable à vous...

mais ce bonheur n'est pas fait pour moi. C'est ma faute sans doute, si je n'ai pas su plaire. »

— Eh bien, dit la jeune fille, que prouvent ces paroles ?

— Que si tu l'avais aimé, il eût été heureux de t'épouser.

— Eh bien, je ne l'aime pas, voilà tout.

— Comme tu dis cela. On pourrait croire à du dépit, de la colère.

Elle releva vivement la tête et répondit :

— Du dépit, oh ! non. Puis elle murmura, sans que sa sœur pût l'entendre : de la colère, peut-être.

Louise s'était assise sur le canapé à côté d'elle et lui avait pris la main.

— Tu ne l'aimes pas, soit, faisait-elle. Je n'ai rien à dire à cela, quoique, alors, je ne m'explique pas certaines paroles qui te sont autrefois échappées... Mais nous reprendrons plus tard cet entretien ; tu n'as pas de secret pour moi, j'imagine... En ce moment, je ne

vois qu'une chose, je ne pense qu'à une chose: M. Markett part lundi, il réunit naturellement ses fonds et attend Georges lundi dans la matinée pour recevoir de lui les cent mille francs qu'il lui a confiés... Par suite de la conversation qui vient d'avoir lieu, nous avons un sursis de quelques heures... mais de quelques heures seulement. Après-demain, notre honte éclatera, mon mari sera perdu... Eh bien, je te le demande, Alice, et c'est ici la mère de famille qui te parle, — ce n'est pas la sœur, j'en conviens, mais ne doit-elle pas s'effacer devant la mère? — n'aurais-tu pas dû trouver dans ton cœur une parole qui, sans nous sauver, aurait encore retardé l'heure de notre perte?

— Quelle parole? fit Alice.

— Oh! s'écria Louise en s'éloignant d'elle, je ne te comprends plus. Mais une phrase, n'importe laquelle, moins dure que tes monosyllabes... une banalité, ce que tu aurais

voulu... Un regret de le voir partir. Tu lui devais bien cela cependant... Il s'est montré, l'hiver passé, assez empressé auprès de toi.

— Pourquoi, fit la jeune fille en se levant et d'une voix plus animée, ne lui as-tu pas dit toi-mème cette phrase, ne lui as-tu pas exprimé ce regret?

— Parce que, de ma part, ces amabilités n'auraient eu aucune valeur. C'était toi qu'il voulait entendre; c'est ta voix qui l'aurait charmé ; un de tes regards qui l'eût retenu... J'espérais toujours... Je croyais que tu aurais compris mon désir... Est-ce qu'il était excessif, indélicat, dans la situation désespérée où nous nous trouvons... Ah! pour sauver mon mari et mes enfants, je suis capable de tout... Pour sauver ton frère et les petits êtres que tu dis adorer, tu pouvais bien prononcer une parole, faire un geste.

— Non, répondit-elle d'une voix ferme,

car ce mot et ce geste que tu demandes auraient été inutiles.

— Ils nous auraient sauvés; je te dis qu'il t'aime.

— Je te dis qu'il ne m'aime pas.

Et elle ajouta plus bas : Ce n'est pas moi qu'il aime.

Louise l'avait entendue.

— Ce n'est pas toi, s'écria-t-elle ; qui donc alors ?

Alice, debout devant la cheminée, baissait la tête et se taisait. Louise se rapprocha de sa sœur et lui prenant les mains :

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle avec autorité.

— Non, je ne dois pas parler, faisait Alice, à moitié vaincue déjà, sans force pour résister longtemps. Tu es mariée, tu es mère. Puisque tu n'a pas deviné, je ne veux pas froisser tes délicatesses, te troubler dans ton honnêteté.

— Qu'est-ce que cela signifie?... Qu'entends-tu par là?... Mon honnêteté... mes délicatesses...

Elle s'arrêta, car tout à coup elle avait cru comprendre :

— Oh! fit-elle en rougissant, que vas-tu penser?... Comment! tu crois... Oh! tu te trompes!

— Non, non, reprit Alice, en s'attendrissant peu à peu et la tête appuyée sur l'épaule de sa sœur, je ne me trompe pas... D'abord, j'en conviens, autrefois, lorsqu'il venait ici, j'avais pensé, j'avais cru que ses regards s'attachaient sur moi... et intérieurement, j'en étais flattée... Mais, depuis, mes illusions se sont envolées.... Ses compliments, ses éloges, son admiration étaient pour toi.

— Pour moi! pour moi! fit Louise, c'est impossible; je te dis que c'est impossible... Comment ai-je pu ajouter foi un instant à tes suppositions?

— Oui, je m'y attendais bien. Tu ne veux pas admettre qu'un homme puisse, en te voyant, avoir de coupables pensées... Mais je ne suis plus une enfant, ma sœur... J'ai presque le même âge que toi, et nous avons beaucoup vécu toutes les deux, à côté de notre père... Je vois, j'observe et je sais... Il a cru d'abord que tu l'avais deviné... Il a espéré et il est revenu en France avec l'intention de s'y fixer. Puis, à ce dernier voyage, il a reconnu l'inutilité... la folie de son amour, et il part, après s'être donné tout à l'heure, il le croyait du moins, la satisfaction de t'exprimer ce qu'il ressentait.

— Comment ! c'était à moi que s'adressaient ces paroles... C'était de moi qu'il attendait un mot pour le retenir !

— Oui, oui,

— Tu es certaine de ce que tu dis?

— J'en suis certaine, fit-elle tristement.

Mme Leroy hésitait encore à croire ce qu'on

lui disait. Elle s'était assise et gardait le silence, interrogeant sa mémoire, essayant de ressaisir des détails auxquels elle n'avait prêté autrefois aucune attention. Ce retour dans le passé, les souvenirs qui lui revenaient, donnèrent sans doute raison à sa sœur, car tout à coup elle se leva, et se promenant avec agitation, pâle, elle murmurait :

— Une pareille audace ! une telle insulte ! et cet homme qui vient de m'outrager, qui a osé devant ma sœur me parler de son amour et me faire comprendre son espoir, c'est celui-là devant qui je tremblais, aux pieds duquel j'ai été sur le point de me jeter... pour implorer sa pitié, pour lui demander grâce !...

Et, revenant près de la cheminée, parlant cette fois à Alice :

— Dieu soit loué, continua-t-elle, son insolence nous dégage de tous ménagements, de toute humiliation envers lui... Non, je ne laisserai pas cet homme déshonorer mon

mari, déshonorer mes enfants... Son argent... Eh bien! on le lui rendra... mais nous avons maintenant tout le temps que nous voudrons pour le lui rendre.

— Que veux-tu dire? demanda Mlle de Servan.

— Comment! tu ne me comprends pas? fit-elle, plus exaltée encore par tout ce qu'elle avait dit. Tu ne comprends pas? Ce reçu qu'il vient de me remettre pour Georges, c'est la seule arme qu'il ait contre nous, la seule preuve... Ce morceau de papier brûlé, anéanti, il ne reste plus rien... plus rien qui nous accuse.

— Oh! ma sœur, dit Alice.

— Quoi? que crains-tu?... Penses-tu que je veuille le voler? Nous le payerons.. je te le répète... mais nous ne serons pas à sa merci.

La jeune fille la rejoignit et, lui appuyant

la main sur le bras, elle lui dit d'une voix calme :

— Non, ma sœur, tu n'as pas le droit de faire cela.

— Hein? tu dis? fit Louise, comme réveillée en sursaut au milieu d'un songe.

— Je dis que ton mari te blâmerait et qu'il ne consentirait pas.

— Ah ! fit-elle... tu crois ?

Elle réfléchit un instant, puis elle s'écria :

— C'est vrai, c'est vrai, j'étais folle ! Et, se jetant dans les bras de sa sœur : Merci, ajouta-t-elle, merci... de m'avoir rendue à moi-même... de m'avoir rappelée à la raison

XXI

Lorsque Georges Leroy rentra chez lui, on lui apprit que M. Markett, renonçant à le trouver à son bureau, avait accordé un nouveau sursis de vingt-quatre heures. Louise ne crut pas devoir parler du tour qu'avait pris la conversation, des idées d'Alice, des soupçons que l'attitude, le langage de Markett permettaient de concevoir. Quel changement, du reste, dans leur situation à tous trois, pouvait amener la découverte qu'on venait de faire? Le créancier disparaissait-il parce qu'il s'était révélé sous un nouveau jour? Dans un premier mouvement d'indigna-

tion, Mme Leroy avait pu songer à déchirer le reçu des cent mille francs, à essayer d'affranchir son mari de toute obligation envers celui qui voulait le trahir. Mais elle rougissait maintenant d'une pensée indigne d'elle, que le trouble de son âme, la fièvre qui ne la quittait plus pouvaient seuls excuser. Elle comprenait, au contraire, que la situation de Georges vis-à-vis de son créancier était plus délicate, plus terrible, qu'il fallait rendre à tout prix le dépôt confié et que Markett, déçu dans ses espérances, blessé de l'indifférence dédaigneuse qu'on lui avait montrée, serait intraitable et se vengerait durement.

Louise, du reste, n'était pas encore convaincue qu'Alice ne faisait pas erreur. L'honnête femme se révoltait à l'idée qu'elle pût être aimée par un autre que par son mari, qu'une personne sympathique jusque-là et estimée eût de criminelles pensées. Elle

évoquait ses souvenirs, essayait de se rappeler ses entretiens précédents avec Markett, pour se persuader qu'il était toujours l'homme loyal d'autrefois. Il aimait, on ne pouvait en douter; mais c'était Alice qui devait l'avoir séduit par sa jeunesse, sa grâce, son charme souverain, et sans doute aussi parce qu'il s'était aperçu de la sympathie qu'elle ressentait pour lui.

Alors, se disait-elle, flottante, indécise, pourquoi ne s'est-il pas clairement expliqué? Pourquoi toutes ces phrases ambiguës, ces déclarations indirectes? Quelle fausse honte l'empêchait de demander franchement la main d'une jeune fille en âge de se marier, libre de sa personne et de son cœur?... Puis, Alice se serait-elle ainsi méprise sur les sentiments de Markett? Désireuse d'être remarquée par lui, tentée, par conséquent, de s'attribuer ses compliments, elle devait avoir de sérieux motifs pour croire qu'ils étaient

adressés à une autre personne. Elle n'était plus une enfant, suivant son propre aveu; elle avait vécu sinon de sa propre vie, du moins de la vie des autres; elle était intelligente et fine, et elle aurait lu depuis longtemps dans le cœur de Markett si ce cœur lui avait appartenu. Et, pourtant, non-seulement elle se disait certaine de n'être pas aimée, mais elle paraissait persuadée qu'on en aimait une autre, une autre à laquelle on n'aurait jamais dû songer. Pour juger aussi mal l'homme de son choix, pour lui prêter des projets inavouables, elle devait avoir acquis une certitude, réuni des preuves qu'elle n'osait faire connaître.

De raisonnement en raisonnement, et malgré toutes ses résistances, Louise Leroy était amenée à partager peu à peu les convictions de sa sœur. N'avait-elle pas sous les yeux, dans le monde où l'appelaient ses relations, des exemples trop fameux d'amours inspirées

par des femmes mariées? Ne savait-elle pas que les jeunes gens d'aujourd'hui se réfugient dans le mariage en désespoir de cause et chassent le plus longtemps possible sur les domaines d'autrui? Elle-même n'était-elle pas forcée de s'avouer que, malgré sa réserve, sa réputation d'honnêteté bien établie, l'amour légitime qu'on lui savait au cœur, elle n'avait pas été toujours à l'abri de regards trop significatifs, de déclarations à peine voilées?

Une jolie femme, — et elle était bien forcée de croire à cette beauté que son mari chantait sur tous les tons et que son miroir, comme un écho, chantait aussi, — une jolie femme, disons-nous, ne se mêle jamais au monde parisien, aux fêtes qu'il donne, sans qu'un audacieux ou un fat n'essaie de lui témoigner son admiration intéressée. Par un regard sévère, la femme honnête éteint aussitôt les œillades incendiaires; d'un mot, elle arrête une déclaration préparée avec soin et coupe

la parole au plus éloquent. Mais ses rigueurs et sa vertu ne lui défendent pas de se souvenir des attaques dont elle a été l'objet et qui l'ont le plus indignée. Le temps a calmé sa première irritation, elle éprouve une indulgence rétrospective pour les discours murmurés à son oreille et pour les audacieux qui les ont prononcés. Elle les appelait autrefois des insolents; elle est tentée aujourd'hui de les prendre simplement pour des fous, ayant des lueurs de raison. Elle les excuse, arrive à les comprendre et leur sait gré de la jouissance qu'ils lui procurent maintenant, quand elle se dit : « Malgré leur éloquence, je suis restée une honnête femme. » Toutes ces voix qui n'ont pu la séduire, elle les entend aussi parfois aux heures d'oisiveté; elles se mêlent, elles font leur partie dans un chœur lointain qui, *piano*, en sourdine, lui rappellent ses succès et célèbrent sa gloire. Dans l'hymne d'amour composé en

l'honneur de Louise, la voix de Markett s'était peut-être confondue avec les autres voix. Mais Mme Leroy ne l'avait point remarquée ; elle ne se rappelait pas l'époque où celui qu'on disait amoureux d'elle, avant de s'asseoir au milieu des concertants, chantait son grand air. Le solo de Markett n'était point parvenu aux oreilles de Louise, et il avait fallu qu'Alice lui en parlât pour qu'elle fît un appel à sa mémoire. Maintenant, à force d'efforts, elle en arrivait à se souvenir de quelques phrases musicales et elle reconnaissait qu'en effet elles avaient pu être dites à son intention.

La soirée du samedi se passa tout entière à rêver de la sorte, sans que Mme Leroy perdît un instant de vue ses autres préoccupations, sans qu'elle oubliât le péril qui la menaçait. En effet, celui dont elle s'occupait ne personnifiait-il pas ce péril, et n'y avait-il pas un intérêt évident à connaître au juste ses

sentiments, à être fixée sur ses desseins? Louise avait toute liberté de s'interroger et d'essayer de s'éclairer : Alice s'était retirée dans sa chambre et Georges dans son cabinet de travail, pour mettre ordre à ses affaires à la veille d'une échéance terrible, d'une lutte qui allait décider de son avenir.

A quoi leur aurait-il servi de vivre en commun et de se communiquer leurs pensées, comme ils l'avaient fait les jours précédents? Ne s'étaient-ils pas tout dit? Toutes leurs espérances n'étaient-elles pas mortes?

Le dimanche seulement, dans la matinée, ils se réunirent tous les trois pour se concerter sur ce qu'il convenait de faire le lendemain. M. Markett attendait, le lundi avant midi, Georges Leroy. Celui-ci se rendrait-il auprès de son créancier pour lui dire : « Je ne vous apporte pas la somme sur laquelle vous comptiez, et je suis à votre merci? » C'était une démarche des plus pénibles que

Louise n'osait exiger de son mari. Elle ne se dissimulait pas que, par suite de l'innocence de Georges, cette entrevue pouvait avoir les plus tristes conséquences. Un coupable qui se décide à faire l'aveu de sa faute ou de son crime baisse la tête, s'incline et prend son parti de recevoir en silence les reproches qu'il mérite, de subir tous les outrages. Mais l'innocent, malgré le calme qu'il s'est promis de garder, l'humilité que sa situation d'accusé commande, peut tout à coup se redresser, se révolter, rendre injure pour injure. Aussi, après mûr examen et de longues délibérations, fut-il décidé que Georges, au lieu d'aller le lendemain chez Markett, lui écrirait comme il en avait eu l'intention. Mais cette lettre devait être beaucoup plus explicite que la première, celle que Louise avait surprise. Les deux sœurs exigèrent que Georges dit les faits absolument comme ils s'étaient passés. Elles ne voulurent pas ac-

cepter son dévouement et le contraignirent, malgré ses résistances, à nommer le coupable. Elles ne se reconnaissaient point le droit de le laisser supporter le poids de la faute et se mettre aux lieu et place de leur père. Hélas! elles ne se dissimulaient pas que M. Markett serait tenté de prendre leur récit pour une fable, se refuserait à faire intervenir M. de Servan dans le débat, ne s'en prendrait qu'au dépositaire de son argent... et dès lors tout était à craindre : l'Américain, dans un premier mouvement de colère, pouvait se rendre chez M. X..., l'agent de change, et lui demander s'il comptait couvrir son employé et payer pour lui.

Cependant, malgré les craintes que lui inspirait sa lettre, Georges Leroy, retiré dans son cabinet de travail, écrivait sous l'inspiration et presque sous la dictée de sa femme et de sa sœur, lorsqu'un coup de sonnette retentit dans l'appartement. Ils se regardèrent

étonnés, presque effrayés. Dans certaines situations, les choses les plus simples d'ordinaire acquièrent une grande importance, l'esprit est en éveil et on se croit toujours en péril. Qui pouvait venir les voir un dimanche, lorsque, certains de n'être pas dérangés, ils n'avaient même pas songé à défendre leur porte ?

C'était pourtant une visite : quelques mots s'échangèrent dans l'antichambre, puis la porte du salon s'ouvrit et le domestique, se dirigeant vers le cabinet de travail, en souleva la portière pour prévenir Mme Leroy qu'on la demandait.

— Qui donc ? fit-elle.

— Mme X..., répondit le domestique.

Mme X...! La femme de l'agent de change dont Georges était le principal employé ! Que venait-elle faire chez eux ? Elle échangeait durant l'hiver quelques rares visites avec Mme Leroy, dans la semaine, au jour de ré-

ception, mais elle n'était jamais venue la voir ainsi à l'improviste. Savait-elle donc déjà quelque chose ? M. Markett avait-il parlé? Georges avait-il commis quelque imprudence, et était-elle envoyée par M. X..., mis en éveil, pour étudier les physionomies, se rendre compte de la situation ?

Mme Leroy ne pouvait se dispenser de la recevoir ; elle laissa son mari et sa sœur dans le cabinet de travail, et passa dans le salon.

XXII

— Chère madame, dit aussitôt Mme X..., en prenant place sur un canapé aux côtés de

Louise Leroy, je m'excuse de vous troubler ainsi un dimanche et sans que vous m'attendiez. Mais nous avons toutes les deux le même jour de réception, et comme je vous dois une visite depuis longtemps, je suis venue à tout hasard.

— Vous avez parfaitement fait, madame, dit Louise, et je vous remercie de cette bonne pensée.

— Je tenais beaucoup, reprit Mme X..., à vous dire le succès que vous avez obtenu à ma dernière soirée. Sans flatterie, vous avez conquis tous les suffrages.

— Qu'ai-je donc fait pour cela?

— Vous n'avez eu qu'à paraître, et on vous a trouvée charmante.

— On s'est montré beaucoup trop indulgent, madame, et vous êtes surtout trop gracieuse pour moi.

Elle garda le silence, attendant que Mme X... abordât un autre sujet. Elle devinait que la

femme de l'agent de change n'était pas venue seulement pour lui adresser ces banalités. Elle ne se trompait pas; Mme X... reprit aussitôt :

— Il ne vous suffit pas, du reste, d'avoir des succès de jolie femme et de femme d'esprit; on se plaît à vous décerner d'autres éloges pour d'autres mérites.

— Vraiment! Lesquels? demanda Louise en pâlissant.

— On prétend que vous jouez comme un ange, ou, si vous aimez mieux, comme un homme, avec un sang-froid à toute épreuve, dans le gain et dans la perte... Oh! ne vous défendez pas; on connaît vos exploits, un peu par le *Journal de Nice,* qui donne seulement vos initiales, et beaucoup par notre ami Dorliac. Il est venu dîner hier avec nous, à son retour de Monte-Carlo, où il n'est resté que vingt-quatre heures, et nous savons qu'il a eu le plaisir de vous rencontrer là bas.

— En effet, fit Louise d'une voix ferme, en dominant son émotion, je suis allée passer quelques instants avec mon père dont je n'avais pas de nouvelles et que je croyais malade.

— Vous lui avez surtout fait visite dans la maison de jeu.

— Hélas! il le fallait bien, il ne la quitte pas.

— Quoi! vous n'avez pas eu assez d'empire sur lui pour l'entraîner à son hôtel?

— J'ai essayé, je n'ai pu y parvenir.

— Et vous avez poussé la piété filiale jusqu'à jouer vous-même pour lui tenir compagnie?

— Oh! je n'ai pas joué pour mon compte, madame, croyez-le bien, j'ai joué pour le sien. Tout le monde le savait.

— C'est-à-dire que M. Dorliac le savait, parce que vous le lui aviez dit et qu'il connaît la passion de votre père. Mais toutes les per

sonnes présentes à Monte-Carlo ont pu croire, ma chère enfant, laissez-moi vous appeler ainsi, mon âge comparé au vôtre m'y autorise, toutes les personnes, dis-je, qui vous ont vue assise à la table de roulette, ont pu croire que vous y risquiez votre argent.

— C'est vrai, fit Louise; mais vous ne savez peut-être pas, madame, vous qui n'êtes jamais allée dans ces mauvais lieux, ajouta-t-elle en souriant, que les femmes y sont nombreuses, presque en majorité.

— Comme spectatrices, comme curieuses, oui; mais, comme joueuses... permettez-moi de vous dire que vous exagérez. Les femmes du monde s'abstiennent généralement ou se contentent de hasarder quelques louis. Vous, au contraire, vous jouiez, m'a dit M. Dorliac, le maximum à tous les coups; vous excitiez l'admiration de la galerie et, lorsque vous avez été sur le point de faire sauter la banque, on vous a même applaudie.

— C'était mon père qu'on applaudissait, puisque je jouais d'après ses instructions, comme j'ai eu le plaisir de vous le dire.

— D'accord ; mais je vous ai répondu qu'on ne le savait pas.

— M. Dorliac aurait dû le faire savoir.

— Oh ! que lui reprochez-vous là ? On ne va pas trouver, cent, deux cents, trois cents personnes, l'une après l'autre, pour leur apprendre que cette belle joueuse qu'elles admirent n'est qu'une comparse ; que son père est derrière elle, qu'il lui donne la réplique et tire la ficelle. Du reste, plusieurs spectateurs, je ne parle plus de M. Dorliac, s'empressa d'ajouter Madame X..., pour ne pas compromettre davantage l'ami de son mari, se sont demandé si vous ne jouiez pas vraiment pour votre compte. Il paraît que quelqu'un vous a donné le conseil de vous arrêter et que vous avez répondu : « Non, non, il me faut cent mille francs. »

— On a certainement mal entendu, madame, ou mal interprété mes paroles... Puis, vous l'avouerai-je, je ne savais pas bien ce que je faisais, j'avais un peu perdu la tête ; le jeu donne la fièvre, et j'ai pu, en effet, commettre quelque imprudence.

— Eh bien, ma chère enfant, c'est tout ce que je voulais vous faire avouer, persuadée qu'avec un jugement comme le vôtre, vous ne commettrez plus des imprudences de cette sorte. Excusez mes paroles et pardonnez-moi l'affectueuse morale que je me suis permise en faveur de l'intention qui me guide. Mon mari s'est ému du petit rapport qu'on lui a fait sur votre compte. M. Georges Leroy occupe chez lui une position importante ; il serait regrettable, vous le pensez comme moi, qu'on pût le soupçonner de risquer au jeu de grosses sommes, et vous savez qu'un mari est l'éditeur responsable des faits et gestes de sa femme ; si elle joue, c'est lui qu'on

accuse de jouer. M. X... voulait adresser quelques observations, à ce sujet, à M. Leroy; e l'ai prié de se tenir tranquille. Mais je lui ai promis de vous voir, de causer avec vous et de vous demander de ne plus vous laisser compromettre en public par votre père. Cette petite... aventure restera donc entre nous deux. Mon mari paraîtra l'ignorer, et en faveur du motif, je le répète, vous me pardonnerez l'indiscrétion que je viens de commettre.

En prononçant ces derniers mots, elle tendit affectueusement la main à Mme Leroy, qui lui tendit à son tour une main glacée, dont le sang s'était retiré depuis un instant pour se porter au cœur.

La pauvre femme comprenait que l'affaire, pour avoir été présentée d'une façon toute gracieuse, n'en avait pas moins une grande importance. L'éveil était donné maintenant, et si le lendemain M. Markett, sans même

porter une plainte, disait un seul mot, tout se découvrait aussitôt, et le bruit se répandait que Mme Leroy avait joué, non pas pour le compte de son père, mais pour le compte de son mari, dépositaire infidèle. La situation se compliquait des efforts mêmes qu'on avait faits pour la dénouer.

Mais, en ce moment, Louise Leroy devait cacher ses anxiétés et sourire à sa visiteuse. Elle y parvint, et ce fut même avec enjouement, presque avec gaieté, qu'elle s'entretint ensuite de son court voyage. Mme X..., après avoir rempli le mandat officiel dont elle s'était chargée, ne voulait pas que Mme Leroy restât sous l'impression de son sermon, et, redevenant femme du monde après avoir été femme d'agent de change, elle interrogeait Louise sur les diverses péripéties de son excursion dans les domaines de M. Blanc, et riait avec elle de ses aventures.

On vint à parler de M. de Céry, le com-

pagnon de Dorliac à Monte-Carlo, et ce nom rappelant à Mme X.... un récent souvenir, elle se mit en devoir d'apprendre à Mme Leroy certaine anecdote qui devait frapper puissamment l'imagination de la jeune femme et lui ouvrir des horizons nouveaux.

XXII

— L'histoire que je vais vous raconter et qui se termine fort tragiquement, commença Mme X..., est un peu vive à ses débuts; aussi me dois-je à moi-même de vous déclarer que je ne la tiens pas directement de M. de Céry. C'est mon mari qui me l'a dite hier soir, et

je vous la rapporte parce que nous sommes entre femmes et qu'aucun étranger ne nous écoute.

— Je puis tout entendre, madame, lorsque c'est vous qui parlez, répliqua Louise Leroy.

Elle ne se doutait pas alors de l'importance qu'aurait pour elle ce récit et, dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, elle eût désiré certainement ne pas être contrainte de l'écouter. Mais elle s'était juré que sa visiteuse ne s'apercevrait pas de ses préoccupations.

— M. de Céry, reprit Mme X..., n'a jamais éprouvé, dit-on, d'amour sérieux ; mais l'amour-caprice, suivant l'expression consacrée, lui est familier. La vue de toute jolie femme allume un incendie dans son cœur — incendie léger qui s'éteint dès que l'objet de son enthousiasme s'est laissé admirer de près—mais, avant l'extinction des feux, de Céry ne vit plus,

ne songe qu'au moyen d'en arriver à ses fins, et, pour brusquer le dénouement, est prêt à tous les sacrifices. Ces caprices répétés, suivis de sacrifices non moins nombreux, grèvent fort son budget, et s'il taille tant de banques à son cercle, si vous l'avez rencontré à Monte-Carlo, c'est qu'il essaye, grâce au jeu, de combler ses déficits. Vous voyez que mon récit suit une pente glissante ; prenez-vous-en à mon mari, qui me raconte vraiment des choses impossibles.

— Jusqu'à présent, fit Mme Leroy en ébauchant un sourire, je ne suis pas trop effrayée. Veuillez donc continuer.

— Je continue. M. de Céry passait, il y a trois mois environ, vers quatre heures de l'après-midi, dans la rue Vivienne, lorsqu'il aperçut devant lui une taille élégante, un dos comme il les aime — comment les aime-t-il? on ne me l'a pas dit, — des cheveux blonds folâtrant sur une nuque blanche et des petits

pieds, de tout petits pieds, trottinant à ravir... Il s'enthousiasme, naturellement — c'est une maladie — et il n'a plus qu'une pensée : voir la propriétaire des épaules, des cheveux et des petits pieds. Il ne tarde pas à la dépasser et se retourne sournoisement, — nous savons toutes comment cela se pratique... Alors l'enthousiasme est à son comble. Vue de dos, l'inconnue promettait ; de face, elle tient tout ce qu'elle a promis : les yeux sont magnétiques, le nez se retrousse avec grâce, la bouche est appétissante et un joli teint ensoleille ce visage.

M. de Céry continue à marcher devant sa belle. Il prétend que le meilleur moyen de suivre une femme est de la précéder, et que sans se retourner, il se rend compte du moment précis où elle s'arrête.

Au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il s'aperçoit que l'inconnue n'emboîte plus son pas ; il fait alors volte-face et

la voit se diriger vers la rue Richelieu. Cette fois, comme les passants sont nombreux, il a peur de la perdre et marche sur le trottoir opposé à celui qu'elle a pris.

Tout en marchant, il fait ses réflexions : à quelle classe de la société peut bien appartenir cette jolie personne? Ce n'est pas une femme du monde : sans manquer de distinction, elle n'a pas ce cachet, ce je ne sais quoi qui, paraît-il, nous distingue dans la foule. Ce n'est pas davantage une... comment dirais-je? une belle-petite, suivant la dernière dénomination... Ses allures, la simplicité de sa mise, l'honnêteté de son visage n'autorisent aucun mauvais soupçon. Elle doit, pense M. de Céry, appartenir à une classe d'artisans, être la femme de quelque petit employé de bureau, n'avoir que de faibles ressources et dépenser plus que ses revenus, car elle porte des gants à plusieurs boutons, le chapeau ne manque pas d'élégance, le jupon

est immaculé et les bottines sortent de chez une bonne faiseuse. D'après mon mari, M. de Céry a un tact inouï pour analyser une femme, discerner ses mérites et la classer immédiatement comme il convient.

— J'ai entendu parler de son talent, fit Mme Leroy pour dire quelque chose.

— Cette fois encore, continua Mme X..., il ne s'était pas trompé. L'inconnue, qui ne paraît pas se douter qu'elle est suivie, disparaît bientôt sous une porte cochère de la rue Sainte-Anne. Va-t-elle faire une simple station ou bien est-elle rendue à domicile? Telle est la question que se pose immédiatement notre ami et qu'il ne tarde pas à résoudre, car avec son expérience d'homme qui suit les femmes, il excelle à faire parler un concierge.

Au bout de cinq minutes, il sait que la dame demeure dans la maison et qu'elle est la femme du principal garçon de recette

d'une maison de banque importante. Il apprend aussi que sa réputation est sans tache, qu'elle passe ses soirées avec son mari et qu'elle sort seulement dans la journée, lorsqu'elle a vaqué aux soins de son modeste ménage. Ces détails, loin de refroidir M. de Céry, l'enflamment au contraire de plus belle. Il entrevoit la possibilité d'arriver jusqu'à cette jeune femme, trop jolie pour sa situation de fortune. Il se dit qu'elle doit souffrir de sa position et désirer la changer, du moins l'améliorer. Enfin, il espère triompher, grâce à ses moyens ordinaires de séduction : les billets de banque.

— C'est un triste argument, fit observer Mme Leroy.

— Je suis absolument de votre avis, chère madame, mais je raconte simplement, je ne juge pas, de peur d'être trop sévère. Faut-il continuer ?

— Je vous en prie.

— Le lendemain de cette première rencontre, M. de Céry montait la garde devant la maison de la dame. Il la voit bientôt sortir, il la suit comme la veille et reconnaît avec satisfaction qu'après avoir traversé le Palais-Royal et la rue de Rivoli, elle se dirige, par la cour du Louvre, de l'autre côté de la Seine. Il se sent plus à son aise pour l'aborder dans ce grand espace où les passants sont clairsemés.

— Comment ! fit Mme Leroy, il va se permettre de parler à cette femme qu'il ne connaît pas ?

— Cela se fait, paraît-il, ma chère enfant ; certains hommes ont toutes les audaces. Dans nos salons, ils nous entourent de respects, ils nous encensent tellement qu'on serait tenté de les prendre pour des enfants de chœur, mais lorsqu'ils nous ont quittées, ils se débarrassent de leur encensoir et le gentleman le plus correct devient souvent un mal-appris.

Bref, dans la cour du Louvre, il aborde brusquement, le chapeau à la main du reste, son inconnue.

— Et que lui dit-il, mon Dieu?

— Ah! vous m'en demandez trop : mon mari a eu des réticences... heureusement. Il lui dit, — c'est facile à deviner, — qu'elle est jolie, belle, adorable; qu'il est amoureux d'elle.

— Déjà!

— L'amour-caprice est destiné à mourir si vite qu'il a la faculté de naître et de grandir en un clin d'œil.

— Et quelle réponse la malheureuse a-t-elle faite à cette déclaration... précipitée?

— Aucune. Elle a baissé les yeux, rougi et continué sa marche.

— Et M. de Céry a osé la suivre encore?

— Certainement; il était dans son rôle, puisque c'est sa manie à... cet homme, fit Mme X... en riant, de suivre les femmes.

puisqu'il n'a pas d'autre occupation, d'autre plaisir... Mais, maintenant, il suivait côte à côte, — sa seconde manière, — il parlait en marchant, et continuait à débiter ses petits madrigaux.

— Et on lui répondait?

— Non pas; toujours le même silence, la même réserve. Aussi son enthousiasme n'avait-il plus de bornes, car sans rechercher les difficultés, il ne les déteste pas; elles l'irritent, le passionnent. Puis, il voyait de près son idole; mille détails inaperçus jusque-là le ravissaient. Enfin, sur le pont des Saints-Pères, M. de Céry, intimidé peut-être à la vue du grave Institut, interrompit sa conversation et sa poursuite. Il avait dit tout ce qu'il voulait dire, trouvait inutile de se compromettre plus longtemps, et se confiait à l'avenir.

— L'avenir! fit Mme Leroy, je ne comprends pas bien. Quelle espérance pouvait-il empor-

ter, puisqu'on ne lui avait pas répondu et qu'on ne le connaissait pas?

— Oh! il s'était fait connaître : il avait répété à plusieurs reprises son nom et donné son adresse bien précise, en ajoutant qu'il était et qu'il serait toujours aux ordres de la jeune femme, qu'il lui rendrait avec bonheur un service quel qu'il fût, qu'elle pouvait disposer de lui en toutes circonstances. « Elle fait la muette, mais elle n'est certainement pas sourde, » se disait M. de Céry en s'éloignant.

— J'espère qu'il s'est trompé?

— Nullement; on l'avait entendu, on avait retenu son adresse... vous allez bien voir. Mais, ici, nous entrons dans le drame.

XXIV

Plusieurs mois se passèrent, continua Mme X..., sans que la femme du garçon de recette donnât de ses nouvelles. M. de Céry, pour la retrouver, s'en rapportait au temps, qui finit par avoir raison de quelques vertus chancelantes, et, en attendant l'instant fortuné, se livrait à de nouveaux enthousiasmes. Ses enthousiasmes de l'hiver dernier ont été si fréquents et si onéreux qu'il est parti, vous le savez, pour Monte-Carlo, en compagnie de M. Dorliac et avec l'espoir de rétablir ses finances. Après avoir perdu le premier soir, il a pu se rattraper le lendemain, gagner même

quelques mille francs, et, craignant d'être obligé de les rendre à l'administration des jeux, il est rentré précipitamment à Paris vendredi soir. Hier matin, il venait de se lever et de terminer sa toilette, lorsque son domestique l'avertit qu'une dame insistait pour le voir.

— Quelle espèce de dame ? demande M. de Céry.

— Je ne sais pas trop, monsieur ; elle est couverte d'un manteau et porte un voile épais.

— Tiens, tiens, pense notre ami, un voile pour le visage, un manteau pour cacher la taille, quel mystère ! Décidément, j'ai bien fait de revenir.

Il donne l'ordre d'introduire l'inconnue dans le petit salon, une pièce des plus coquettes, paraît-il, toute capitonnée de satin de Chine, avec des tapis épais, des divans, des fleurs sur la cheminée, quelque chose de

voluptueux au possible, affirme mon mari, dont le regard brille lorsqu'il décrit ce boudoir... Ah! ma chère petite, on ne peut se fier même aux hommes les plus sages!... excepté au vôtre, bien entendu, c'est un saint.

Quelques minutes après, M. de Céry rejoint la dame et la reconnaît immédiatement, malgré son voile et le manteau qui la couvre... Vous l'avez reconnue aussi ; c'est l'habitante de la rue Saint-Anne... Elle est plus jolie que jamais, mais un peu pâle et toute tremblante. On ne peut s'y tromper : elle n'a pas l'habitude de semblables visites, de telles démarches. Elle se remet cependant, et dit à M. de Céry, bas, très-bas, en s'arrêtant à chaque mot :

— Vous m'avez affirmé, il y a quelques mois, monsieur, que, si je venais, chez vous, vous demander un service, vous me le rendriez... Me voici, j'ai besoin de trois mille francs... voulez-vous me les donner?

Ces paroles ne pouvaient pas beaucoup surprendre celui qui les entendait; ce n'était pas la première fois qu'il voyait une vertu farouche faire amende... j'allais dire honorable. M. de Céry, qui connaît trop le prix du temps pour s'adresser aux femmes honnêtes et aux femmes du monde, plante ainsi des jalons de-ci de-là, au milieu du demi-monde et de la petite bourgeoisie parisienne et il est bien rare qu'il ne les retrouve pas. Les jalons, à la suite de quelque naufrage, emportés par un courant irrésistible, viennent en général, comme autant d'épaves, se réfugier dans le port qu'il leur a indiqué. Mais ce qui l'étonnait, ce qui l'avait sérieusement frappé, c'étaient la physionomie, la voix de sa visiteuse. Elle paraissait vraiment souffrir de la démarche qu'elle tentait : avant de s'y décider, un terrible combat avait dû se livrer en elle.

Notre ami est, je l'avoue, léger, trop léger; il a sur les femmes des idées subversives;

ses mœurs... ne les qualifions pas; mais il passe pour jouir de réelles qualités : on le dit généreux, toujours prêt à rendre service, sans demander la réciprocité, prodigue de sa fortune comme il l'est de son cœur. Il jette l'or à... toute venante, lorsqu'il s'agit d'un caprice, mais il le jette aussi à tout venant qui s'adresse à lui et paraît digne d'intérêt. Sa première pensée fut donc de se dire qu'il fallait peut-être oublier la beauté de sa visiteuse pour étudier le cœur, qui paraissait fort souffrant; qu'il était question, en ce moment, non pas de satisfaire une fantaisie, mais de soulager une infortune. Il prit affectueusement les mains de la jeune femme, et, lui parlant avec bonté, tint à peu près ce discours :

— Je vous connais à peine, et cependant vous m'inspirez une réelle sympathie. Que vous est-il arrivé? Pourquoi vous décidez-vous ainsi, au bout de plusieurs mois, à venir me

demander un service? Je suis prêt à vous le rendre, car je n'ai qu'une parole, et je veux aussi, en vous le rendant, oublier que vous êtes adorable et que je vous adore; mais confiez-moi vos peines. Dites-moi à quel usage vous destinez la somme désirée.

Au lieu de répondre franchement à ces affectueuses questions, la jeune femme garda le silence, comme elle l'avait gardé autrefois dans la cour du Louvre. Rien ne put la décider à s'expliquer, à confier son secret.

— J'ai besoin de trois mille francs, tout de suite, répétait-elle, et je ne puis rien dire de plus.

Ses vives couleurs, qui avaient séduit autrefois M. de Céry, lui étaient revenues; ses yeux avaient un éclat surprenant; à travers ses lèvres rouges, qu'elle daignait maintenant desserrer, étincelaient des dents superbes. Elle était séduisante au possible, et l'enthou-

siasme de M. de Céry, un instant refoulé, revenait plus vif, plus ardent.

Et, pour mettre sa conscience en repos, pour que celle-ci n'eût rien à lui reprocher et lui laissât ses coudées franches, il en arrivait à se dire que la dame n'était peut-être pas aussi émue qu'elle paraissait l'être, que sa démarche ne lui avait pas coûté tant d'efforts, qu'elle destinait sans doute les trois mille francs sollicités à l'achat d'un bijou ou d'une toilette. Pour une femme autrefois sévère, ajoutait-il encore, elle a retenu bien facilement mon nom et mon adresse, et si la nécessité seulement la pousse aujourd'hui à mal faire, si elle n'y a pas songé jusqu'alors, elle est douée vraiment d'une excellente mémoire.

Les fleurs des jardinières répandaient dans le boudoir des parfums enivrants ; les rideaux. à moitié fermés, laissaient la pièce dans une demi-obscurité; la jeune femme, toujours as-

sise et résignée... Bon! s'écria Mme X..., on dirait que j'écris un roman. Mais je m'arrête à temps... ce que les romanciers ne savent pas toujours faire.

Une heure après, la femme du garçon de recette quittait M. de Céry. Il resta quelques instants chez lui, rêveur, un peu nuageux, sans trop savoir pourquoi, car, à tout prendre, sa nouvelle conquête ne lui laissait aucune désillusion. Il devait être, aussi, satisfait d'avoir retrouvé un de ses jalons, si habilement plantés, et de pouvoir constater, une fois de plus, l'ingéniosité de son petit système.

Bientôt, cependant, il se souvint qu'il avait un rendez-vous, sous le péristyle de la Bourse, avec Dorliac, son compagnon de voyage. Il sortit, traversa les boulevards, et, au lieu de remonter jusqu'à la rue Vivienne pour gagner la Bourse, il prit machinalement la rue de Grammont... Je dis : machinalement, et j'ai

tort : M. de Céry a reconnu que, l'esprit encore plein du souvenir de sa belle visiteuse, il avait eu l'idée de jeter un coup d'œil sur la maison qu'elle habitait.

Il prend donc la rue de Grammont, débouche dans la rue Saint-Anne, y fait quelques pas, mais bientôt il ne peut plus avancer ; la circulation est interrompue. Cent personnes sont réunies au milieu de la rue ; elles parlent avec animation, elles paraissent émues, agitées. Il est évident qu'un grave accident vient d'avoir lieu dans ce coin de Paris, qu'un crime peut-être s'y est commis.

M. de Céry pénètre dans un groupe, s'informe, interroge. Il n'obtient d'abord aucune réponse : il s'est adressé à des nouveaux venus, ignorants comme lui, et qui regardent... de confiance les fenêtres d'une des maisons de la rue. En attendant des informations plus précises, M. de Céry regarde aussi et croit reconnaître cette croisée du qua-

trième étage, sur laquelle tous les yeux sont fixés... Oui, il ne se trompe pas : c'est bien là qu'elle habite! Il y a quatre mois, lorsqu'il venait de prendre ses renseignements auprès du concierge et qu'il allait s'éloigner, elle est apparue à la fenêtre. Dès qu'elle l'a reconnu elle s'est retirée précipitamment.

Qu'est-il donc arrivé? Pourquoi ce quatrième étage est-il l'objet d'une si vive attention? Il s'informe encore, il pénètre plus avant dans la foule, et il apprend qu'un garçon de recette, au moment où le commissaire de police du quartier se disposait à l'arrêter, s'est jeté par une croisée et est mort sur le coup.

XXV

M. de Céry restait atterré : ce garçon de recette ne pouvait être que le mari de la jeune femme, sa visiteuse du matin. Mais il n'osait plus interroger ses voisins : depuis un instant il se sentait mêlé au drame qui venait de se passer; il se disait qu'il y avait joué un rôle, effacé peut-être aux yeux des spectateurs, important au point de vue de l'action. Et, tandis que sa bouche était muette, son regard se fixait obstinément, avec épouvante, sur les croisées du quatrième étage. Il lui semblait qu'elles allaient brusquement s'ouvrir pour laisser apparaître la femme du

garçon de recette. Elle le reconnaîtrait dans la foule, lui jetterait quelque terrible reproche, et, s'élançant à son tour dans l'espace, comme son mari, viendrait tomber morte là, devant lui.

Cependant, les croisées restaient fermées; on ne voyait aucune ombre se dessiner derrière les rideaux entr'ouverts. Le théâtre du drame était silencieux, obscur. Alors il se décida, en prenant des précautions, comme s'il craignait d'être compromis dans l'affaire, à essayer d'obtenir d'autres renseignements.

— Ce malheureux, demanda-t-il d'abord, était-il marié?

— Oh! oui, monsieur, lui répondit une des personnes auxquelles il s'adressait. Il était marié, depuis quelques années, à une jeune femme que tout le monde avait remarquée dans le voisinage, tant elle était jolie et gracieuse.

— Savez-vous, continua M. de Céry, si elle

se trouvait dans l'appartement lorsque l'accident a eu lieu ?

— Elle allait sans doute y entrer, monsieur ; je l'ai vue traverser la rue, elle marchait précipitamment. Elle a disparu sous la porte cochère... Deux minutes après, j'ai entendu un cri terrible, puis un grand bruit... Un homme venait de tomber sur le pavé de la rue, le crâne broyé.

M. de Céry ne pouvait parler. « Je voulais encore interroger cette femme, disait-il hier à mon mari, et les idées ne me venaient pas, l'expression m'échappait, je sentais que j'aurais balbutié. » Enfin, il se remit au bout d'un instant, et dit :

— Qu'est devenue celle dont vous parlez, madame ? L'a-t-on emmenée ?

— Non, monsieur, non ; le commissaire de police est toujours là-haut et tout ce monde attend son départ.... Il n'est pas probable, du reste, qu'il sorte avec elle, comme on le pré-

tend dans la foule... On n'a aucune raison pour arrêter cette malheureuse et elle voudra rester avec ses enfants.

— Ses enfants ! fit M. de Céry, qui, de pâle qu'il était, devint livide.

— Oui, monsieur, deux amours d'enfants, de deux à trois ans... Oh ! je les connais bien, ils ont regardé plus d'une fois la devanture de mon magasin... Pauvres petits êtres !

Un mouvement se fit dans la foule : « Le voici ! le voici ! » crièrent plusieurs voix. On se poussait, on se bousculait ; chacun se hissait sur la pointe des pieds.

— C'est le commissaire de police, cria la femme aux renseignements. Il est seul, je l'avais bien dit.

M. de Céry fit machinalement comme les autres et regarda. C'était bien le commissaire de police, mais non pas celui du quartier. Absent au moment de l'accident, un de ses collègues l'avait remplacé et M. de Céry venait

de reconnaître ce collègue pour s'être entretenu souvent avec lui au théâtre du Vaudeville. En effet, l'hiver dernier, notre trop inflammable ami était épris, paraît-il, d'une des étoiles de ce théâtre : Mlle Pierson, Mlle Bartet, Mlle Montaland ou Mlle Massin, je ne sais pas au juste; peut-être s'agissait-il de toutes les quatre. Pour passer la soirée avec ses étoiles et les contempler à son aise — il n'était admis qu'à les admirer sans doute; c'étaient d'honnêtes étoiles — pour les contempler, dis-je, il avait loué au mois un fauteuil d'orchestre qui se trouvait à côté de la place réservée au commissaire de police. Les deux fauteuils finirent par échanger quelques mots, puis leurs impressions sur une pièce qui leur devenait trop familière, et, bref, lièrent connaissance.

Dès qu'il eut reconnu son voisin du Vaudeville, M. de Céry, sans hésitation cette fois, sans crainte de se compromettre, le rejoignit.

La curiosité, l'émotion, lui faisaient oublier toute prudence.

— Vous ici ! au milieu de cette foule! dit le commissaire.

— Je ne demande qu'à en sortir, répliqua M. de Céry avec assez de présence d'esprit, et c'est pourquoi je me réfugie auprès de vous.

— Venez; les sergents de ville vont nous faire de la place.

Sans grands efforts, ils parvinrent, en effet, à franchir tous les groupes, s'engagèrent bientôt dans la rue de Grammont, traversèrent le boulevard et se dirigèrent vers la Chaussée-d'Antin. Tout en marchant ils causaient, et M. de Céry apprenait ce qu'il voulait savoir.

Le même jour, vers dix heures du matin, le chef d'une maison de banque importante était venu déclarer qu'un de ses garçons de recette, chargé, la veille, d'un recouvrement de cinquante mille francs, n'avait pas reparu.

On s'était présenté chez lui, sans pouvoir le trouver, et on priait la police d'éclaircir ce mystère.

A midi le commissaire se dirigea vers la rue Sainte-Anne; il entra dans la maison qu'on lui avait désignée, et il venait déjà de gravir deux étages, lorsqu'il fut rejoint par une jeune femme qui montait précipitamment derrière lui.

— Monsieur, fit-elle d'une voix tremblante qu'elle essayait vainement d'affermir, la concierge me dit que vous vous rendez chez nous. Je vais vous ouvrir... il est inutile de sonner... mon mari n'ouvrirait peut-être pas.

— Ah! il est là-haut, votre mari? Et pourquoi refuserait-il d'ouvrir?

— Mon Dieu, monsieur, parce que... parce que...

— Vous devez me dire la vérité, madame, je suis commissaire de police.

— Ah! Eh bien... mon mari a été chargé

hier de faire un recouvrement de cinquante mille francs... Comme il rapportait la somme à sa caisse, il s'est aperçu qu'il lui manquait trois mille francs... Les a-t-il perdus, les lui a-t-on volés? Il ne peut le dire... et il n'osait pas reparaître dans sa maison... Mais je me suis procuré ces trois mille francs... je les apporte... les voici, monsieur, et vous allez trouver les quarante-sept mille autres là-haut, en billets de banque, comme on les a remis... Oh! nous sommes d'honnêtes gens!... Seulement un malheur nous est arrivé... je l'ai réparé.

— C'est bien, madame, montons, fit le commissaire.

Ils arrivèrent au quatrième étage; la jeune femme mit la clef dans la serrure, mais elle ne put ouvrir : la porte était fermée intérieurement par un verrou. Elle sonna, elle appela, elle se nomma; sa voix ne parvint sans doute pas jusqu'à son mari. Alors le

commissaire de police, impatienté d'attendre si longtemps, craignant d'être dupe de quelque comédie, d'avoir cru trop facilement aux paroles qu'on venait de lui dire, frappa contre la porte, essaya de l'ébranler, et prononça, en même temps, ces mots bien connus : « Au nom de la loi, ouvrez. » Ces coups, ces paroles produisirent un effet immédiat : l'appartement, silencieux jusque-là, s'anima comme par enchantement ; des pas d'homme se firent entendre, il y eut des allées et des venues, des portes se heurtèrent, puis un silence se fit, une croisée fut violemment ouverte, des cris d'enfants retentirent dans l'appartement, et dans la rue d'autres cris. Bientôt la porte était forcée; on pénétrait dans le logement du quatrième étage. Celui qui l'habitait n'y était plus... Il venait de se jeter par la croisée.

Le commissaire de police trouva sur la table de la salle à manger, bien en évidence, une

liasse de billets de banque et à côté un papier avec ces mots :

« Il manque trois mille francs... je désespère de les restituer... On vient pour m'arrêter, je me tue. »

Dix minutes plus tard, le malheureux n'aurait pas mis fin à ses jours : sa femme lui rapportait les trois mille francs ; il comblait son déficit et, lorsque le commissaire de police se présentait on lui rendait les cinquante mille francs réclamés, en invoquant une maladie, un accident pour s'excuser de ce retard de quelques heures.

Le commissaire n'eut donc qu'à constater un décès : la restitution était faite et la plainte portée contre le garçon de recette n'avait plus de raison d'être. Mais les gens de police sont des analystes ; ils aiment à se rendre compte de tout, à pénétrer jusqu'au fond des choses, même lorsque leur métier ne les y oblige pas. Aussi, après avoir mis M. de Céry

au courant de ce qui s'était passé, son compagnon essaya de s'expliquer comment, pendant vingt-quatre heures, trois mille francs avaient pu manquer à la liasse des cinquante mille. Il repoussa sans long examen l'idée d'une perte : quand un accident de ce genre arrive à quelque employé de la Banque, il rapporte d'abord la somme principale, puis il fait sa déclaration et se met en campagne. Il ne s'expose pas à être soupçonné de vol pour une simple négligence, un défaut de surveillance, un accident. S'il s'était abstenu de toute démarche de ce genre, l'habitant de la rue Sainte-Anne devait avoir quelque faute à se reprocher : persuadé sans doute qu'il pourrait remplacer, le lendemain, les trois mille francs, il s'en était servi pour payer une dette pressante, compromettante... et l'emprunt ou la rentrée sur lesquels il comptait lui avaient fait défaut.

M. de Céry ne suivit pas le commissaire

de police dans cette voie; il ne chercha pas à savoir si la somme avait été vraiment perdue ou si on en avait disposé, et, dans ce dernier cas, qui en avait disposé, du mari ou de la femme. Il songeait seulement à la visite du matin, qu'il s'expliquait maintenant de la sorte : Trois mille francs manquaient dans le portefeuille du garçon de recette. Comment y manquaient-ils? Cela n'importait guère. Il fallait combler le déficit. Un drame terrible s'était passé entre cette femme et ce mari, honnêtes jusque-là, et qui devaient s'aimer, et auprès de ces deux enfants qu'ils adoraient. Que faire? Où trouver cette somme qui manquait? Ils cherchèrent longtemps, firent des démarches inutiles, tentèrent l'impossible. Puis, après une nuit sans sommeil, la femme, pâle, fiévreuse, mais résolue, dit : « Je vais encore chercher, je me souviens d'une parente, d'une amie, elle pourra sans doute nous aider. Je sors... à bientôt, et bon

espoir, attends-moi. » Et elle alla chez M. de Céry, dont le nom et l'adresse, oubliés depuis plusieurs mois, avaient jailli tout à coup de sa mémoire. C'était le déshonneur, c'était la honte ; mais c'était aussi le salut ! Le salut de son mari, le salut de ses enfants.

Et maintenant, fit Mme X... en terminant ce long récit, M. de Céry, après avoir rétabli ainsi les faits, reconstitué ce drame de famille, s'expliquait l'attitude de sa visiteuse, sa pâleur, son tremblement nerveux, son air résigné. Il se rendait compte aussi du sourire qui errait par instants sur ses lèvres, des éclairs qui brillaient dans son regard, de sa pose abandonnée, presque voluptueuse... La malheureuse craignait de lui déplaire par sa tristesse, de n'être plus désirable à ses yeux, d'être repoussée, dédaignée par lui... et la mort dans le cœur, elle s'essayait au métier de courtisane.

— Cependant, fit Louise Leroy, que ce

récit avait fini par passionner et qui l'écoutait avidement, M. de Céry n'avait-il pas offert les trois mille francs à titre de prêt, de cadeau ?

— Oui, mais il demandait en échange des confidences ; il voulait savoir à quel emploi était destiné cet argent, et la pauvre femme, prise au dépourvu, ne sachant qu'inventer, ou dédaignant de faire un mensonge, — il y a des heures dans la vie où on ne peut pas, on ne sait pas mentir, — avait gardé le silence. Elle ne voulait pas dire que ces trois mille francs étaient destinés à combler un déficit, que son mari les avait distraits d'une somme qui ne lui appartenait pas. Plutôt que de faire un tel aveu, elle aimait mieux se sacrifier.

— La blâmez-vous ? demanda vivement Mme Leroy.

— De quoi, chère madame ? De ne s'être pas confiée à M. de Céry, de ne lui avoir pas dit la vérité ?

— Non; ce n'est pas de cela que je parle, reprit Louise Leroy avec animation. Elle était venue pour se sacrifier, et elle se sacrifiait comme elle l'avait résolu. Je parle de cette résolution même; doit-on la blâmer de l'avoir prise? Enfin, à vous, madame, qui jouissez justement des respects de tous, cette femme inspire-t-elle de la pitié ou du mépris?

— Je me suis, ma chère enfant, posé comme vous cette question, répondit Mme X... et, malgré sa gravité, je l'ai résolue en quelques instants.

—Ah! voyons, voyons.

— Peut-être m'accusera-t-on et m'accuserez-vous d'avoir des idées un peu larges, de n'être pas assez absolue en fait de morale. Mais vous m'interrogez, je vous réponds franchement... Je pense qu'avec nos mœurs, l'honneur de la femme diffère de l'honneur de l'homme, du père de famille. La faute de la femme peut se cacher à tous; elle

seule en souffre, elle seule en meurt. La faute de l'homme, au contraire, s'étale au grand jour, et marque au front tous les siens d'une flétrissure ineffaçable.

— Alors, vous en concluez?...

— Permettez-moi de ne pas conclure. Mes paroles sont assez claires pour vous permettre de conclure à ma place. Si elles ne vous suffisent pas, du reste, tirez de mes actions de nouveaux indices... M. de Céry avait un but, en faisant, hier soir, à mon mari, cette triste confidence, en lui racontant toutes les péripéties du drame arrivé dans la journée. Il espérait que ce récit me serait fidèlement rapporté, et que je pourrais lui rendre un service. En effet, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, notre ami n'ose pas se présenter chez la malheureuse veuve, et cependant il ne peut être indifférent à sa douleur, il ne veut pas l'abandonner; il a juré de veiller sur elle et sur ses enfants. Si

l'on n'a pas pitié d'elle, que deviendra, en effet, cette femme, laissée sans ressources? Le père faisait vivre toute la famille ; le père est mort, c'est la misère, c'est la faim... c'est peut-être encore la honte. Alors, M. de Céry m'a demandé indirectement d'aller voir cette veuve, ces orphelins. J'ai accédé à sa prière, ce matin même... Quelle tristesse, quelle douleur, quel désespoir!... et au fond de tout cela, quel sentiment de sacrifice inutile, de honte stérile !

J'ai causé avec la pauvre femme ; elle est aussi belle que l'avait dit M. de Céry, et je la crois honnête... oui, honnête. J'espère lui avoir fait comprendre qu'il fallait vivre, vivre pour ses enfants, et sans prononcer le nom de celui qui m'envoyait, je lui ai affirmé qu'on veillerait sur elle, qu'on ne l'abandonnerait jamais... J'espère, chère petite, que maintenant vous êtes fixée sur mon opinion. Si je méprisais celle dont nous ar-

lons, je ne serais pas allée chez elle, et je ne lui aurais surtout pas promis une nouvelle visite.

XXVI

Lorsque Mme Leroy se trouva seule avec son mari, elle ne crut pas devoir l'initier à tous les détails de la conversation qui venait d'avoir lieu. Elle se contenta de parler des observations faites au sujet du voyage de Monte-Carlo et passa sous silence l'aventure de M. de Céry. Du reste, l'entretien de Georges et de sa femme fut des plus courts. Louise, très-préoccupée, plus agitée qu'elle ne l'avait été jusque-là, se retira dans sa chambre, et,

seule, se promenant de la croisée au lit, s'asseyant quelquefois brusquement pour se relever l'instant d'après plus brusquement encore, elle put se livrer tout entière aux pensées qui l'assiégeaient, qui la dominaient. Certaine de n'être pas entendue, elle répétait parfois, sans y changer un seul mot, tant elles étaient bien gravées dans son esprit, plusieurs phrases dites une heure auparavant par Mme X...

« L'honneur de la femme diffère de l'honneur de l'homme, du père de famille ; la faute de l'une peut se cacher à tous ; elle seule en souffre, elle seule en meurt. La faute de l'homme, au contraire, s'étale au grand jour, et marque au front tous les siens d'une flétrissure ineffaçable. »

Bientôt elle se montra moins agitée, moins fiévreuse ; on eût dit qu'elle venait de prendre une résolution. En même temps elle regarda la pendule ; il était quatre heures de l'après-midi.

Pendant qu'elle songeait ainsi, Georges, resté seul, réfléchissait à la visite que venait de faire Mme X..., à ses observations sur le voyage de Louise. Il partageait entièrement l'avis de sa femme : l'éveil était donné, et si le hasard voulait que Markett rencontrât l'agent de change et fît allusion au dépôt des cent mille francs, les soupçons les plus graves naissaient aussitôt.

N'était-il pas imprudent d'attendre jusqu'au lendemain ? Par suite de quelle faiblesse, de quelle lâcheté, Georges ne faisait-il pas immédiatement l'aveu décidé, l'aveu obligé? Espérait-il donc que dans la soirée, dans la nuit, les cent mille francs allaient lui tomber des cieux? Pourquoi ne pas trancher immédiatement la question, essayer de connaître enfin les résolutions de M. Markett, de savoir s'il consentirait à perdre cent mille francs sans se plaindre, sans les réclamer à la charge? Cette incertitude était terrible ; puis-

qu'on n'espérait plus rien, il fallait en sortir immédiatement

Il acheva donc lui-même la lettre que sa femme et sa sœur avaient commencé à lui dicter ; puis il passa chez Louise, pour lui demander le reçu rendu la veille par Markett. Il voulait le renvoyer à son créancier et se mettre entièrement à sa merci.

Louise ne se trouvait pas dans sa chambre. Il pensa qu'elle était auprès d'Alice et se rendit chez la jeune fille ; celle-ci n'avait pas vu sa sœur. Alors Georges s'informa auprès des domestiques : Mme Leroy était sortie depuis une demi-heure, sans dire où elle allait. Cependant, pour envoyer sa lettre, il lui fallait immédiatement le reçu de Markett ; il le chercha dans le secrétaire de sa femme, dans le tiroir où elle mettait ses papiers. Le reçu n'y était plus. Pourquoi l'avait-elle emporté ? Où était-elle allée?

XXVII

Markett avait passé toute la journée du dimanche dans son appartement du Grand-Hôtel, sans daigner dire un dernier adieu à Paris, qu'il se proposait cependant de quitter le lendemain. Mais il n'était pas resté inactif chez lui, et, à parcourir son salon de long en large, à passer du salon dans la chambre, il s'était autant fatigué que s'il avait entrepris une longue promenade sur les boulevards.

Vers les deux heures de l'après-midi, il se montra plus calme; il parut prendre une décision importante, s'assit devant son bureau et

écrivit longuement quatre grandes pages sans s'arrêter, tant il paraissait pénétré de son sujet. Puis il sonna, et vite, vite, dans la crainte sans doute d'être tenté de relire sa lettre et de la déchirer, il la remit au domestique de l'hôtel pour qu'on la portât immédiatement.

Alors sa promenade recommença; elle fut encore plus précipitée, plus agitée que le matin. Il s'arrêtait aussi tout à coup, courait à la croisée, puis revenait à la porte d'entrée qui donnait sur le grand corridor, épiait les moindres bruits de l'hôtel. Il attendait évidemment avec une impatience fébrile une réponse à sa lettre.

Enfin, il la reçut vers quatre heures, et, s'approchant d'une croisée, sans songer cette fois à regarder au dehors, tout pâle, frémissant, il lut plusieurs pages aussi pleines, aussi serrées que celles qu'il avait écrites. Cette lecture parut l'impressionner vivement, car à

deux reprises on aurait pu le voir porter la main à ses yeux, pour effacer des larmes qui lui obscurcissaient la vue.

Cependant, s'il ne pouvait s'empêcher de pleurer par instant, il souriait aussi à travers ses larmes, et la pâleur qui avait couvert son visage pendant les heures d'attente venait de disparaître. Ce n'était plus le même homme : il était comme épanoui, comme éclairé. Au moment où il allait, pour la troisième fois, relire la lettre qu'il tenait toujours à la main, il entendit frapper à la porte du salon, celle qui donnait sur le couloir.

— Entrez, fit-il, sans même se retourner, croyant avoir affaire à quelque garçon de l'hôtel.

Une femme ouvrit la porte, la referma aussitôt et resta debout, immobile, n'osant pas avancer. Alors Markett se retourna, regarda du côté de la porte et, reconnaissant, malgré

le voile qui lui couvrait le visage, la personne qui venait d'entrer :

— Madame Leroy ! fit-il étonné.

Comme elle ne répondait pas, il marcha vivement vers elle et dit encore :

— Quoi ! madame, c'est vous !

— Oui, c'est moi... murmura Louise.

— Mais vous êtes pâle, vous tremblez..... Veuillez vous avancer et vous asseoir là... Tenez, là.

Elle le suivit machinalement, prit place sur le fauteuil qu'il désignait, garda un instant le silence et enfin, faisant un effort :

— Pardonnez-moi, monsieur, murmura-t-elle... Je me croyais forte, résolue... Je suis partie bien décidée, après une journée d'angoisse, d'hésitation, de défaillance. Mais à présent, je n'ose plus... je ne sais plus... Oh ! monsieur, monsieur, ayez pitié de nous !

— Avoir pitié de vous, madame, de vous !...

Voyons, parlez, prenez courage, vous êtes avec un ami.

— Un ami, oui, un ami... Je vais essayer, je vais... Ah! je ne sais comment vous avouer... comment vous dire... Cependant il le faut, il le faut... Cet argent, cette somme considérable que vous avez confiée à mon mari et qu'il devait vous rapporter ce matin...

— Eh bien?

— Il ne l'a plus... Ne le soupçonnez pas. Ce n'est pas lui qui a commis cette action odieuse... ce n'est pas lui qui a dissipé cet argent.

— Qui donc? demanda Markett.

— C'est moi, fit-elle en se redressant.

— Vous!

— Oui... moi... moi seule.

— Vous avez dépensé, madame, cent mille francs en quelques jours, à l'insu de votre mari?

— J'avais des dettes, des dettes énormes, ignorées de M. Leroy.

— Des dettes, vous!

— Je ne suis pas ce que vous croyez, reprit-elle vivement, et cette fois elle parlait sans s'arrêter, tout d'un trait, comme pressée de s'accuser, pressée de tout dire... J'ai des goûts de luxe, de dépense... des habitudes de désordre que je dissimulais à mon mari... Il m'aime tant, avec tant de confiance, de crédulité... et les toilettes coûtent si cher... J'achetais, je dépensais les yeux fermés... L'honorabilité de Georges, sa position chez M. X... inspiraient confiance à mes fournisseurs et leur faisaient prendre patience... Mais la patience a un terme... Ceux à qui je dois le plus me pressaient, me menaçaient... J'ai eu peur... Votre argent était là, dans sa caisse... J'ai perdu la tête... J'ai payé ces gens pour éviter le bruit, le scandale.

— Vous ne deviez pas cent mille francs, je suppose, dit Markett.

— Non... mais effrayée de ce que je venais de faire, de la position terrible dans laquelle je mettais mon mari, j'ai cédé à une idée... folle, désespérée... J'ai pris le reste de la somme et je suis partie...

— Partie pour où ?

— Je suis allé jouer à Monte-Carlo, espérant gagner la somme entière, et sauver les miens du déshonneur et du désespoir.

Markett gardait le silence ; elle pensa qu'il n'ajoutait pas foi à ses paroles, et, continuant :

— C'est la vérité, pourtant, la vérité, je vous le jure, fit-elle. Plusieurs personnes m'ont vue là-bas... on a parlé de moi dans les journaux... oui, dans les journaux... Vous êtes étonné, monsieur, parce que vous ne savez pas... mais j'ai du sang de joueur dans les

veines... et ce sang s'est agité en moi quand le péril est venu.

— Oui, en effet, dit-il froidement, j'ai entendu affirmer que M. de Servan était possédé de cette passion terrible.

— Terrible... Oh! oui, terrible... s'écria-t-elle en s'oubliant, elle a fait mourir ma mère, et nous, elle nous a...

— Elle vous a...

— Moi, du moins, elle m'a perdue, fit Louise en rentrant dans son rôle. Comment voulez-vous, monsieur, qu'une fille élevée par un joueur, partageant sa vie, tantôt dans une opulence précaire, tantôt dans le dénuement absolu, n'ait pas gardé dans son caractère, dans ses habitudes, des traces de cette existence désordonnée?... Vous voyez bien que tout ce que je vous dis là est vrai...

— Et à Monte-Carlo, vous avez perdu le reste?

— Tout, tout... absolument... Oh ! le destin ne pardonne pas.

— Eh bien, madame, fit Markett, toujours très-calme, qu'est-ce qui vous tourmente, qu'est-ce qui vous inquiète?... Votre mari m'avait donné un reçu, je vous l'ai rendu à vous-même, comme si je prévoyais ce qui était arrivé... Déchirez ce reçu et vous serez quitte envers moi.

— Non, monsieur, non, jamais, jamais... Je suis bien coupable, bien criminelle, mais pas à ce point ; non, pas à ce point-là... Voici le reçu, je vous le rapporte, je vous le rends.

Elle continua, sans le regarder, suppliante, éloquente :

— Monsieur, monsieur, notre sort est dans vos mains... un mot de vous, et mon mari, l'honneur même, est flétri, perdu... et mes enfants, avec une tache sur leur nom, restent orphelins... car nous mourrons tous deux, leur père et moi, si vous prononcez ce mot...

Grâce ! pitié !... Consentez à ne pas exiger, en ce moment, la restitution de cette somme... Acceptez mon mari pour votre débiteur... Nous vous rendrons ces cent mille francs, monsieur... Georges redoublera d'activité, d'énergie... et moi, oh ! je vous le promets, j'épargnerai, je me priverai... je renoncerai à tout pour le seconder.

Comme il restait toujours devant elle immobile et silencieux, elle eut peur et elle ajouta d'une voix brisée :

— Vous ne répondez pas, vous ne consentez pas... vous n'êtes pas touché... Mais que voulez-vous ? qu'exigez-vous ?... Pourquoi ce regard, ce regard fixe que vous attachez sur moi ?... Ah ! c'est donc vrai, c'est donc vrai, ce que je ne voulais pas..., ce que je ne pouvais croire?... Alors..., continua-t-elle, en baissant la tête, et d'une voix plus éteinte, tandis que son visage s'empourprait, alors..., je me sacrifierai, comme l'autre, comme la malheu-

reuse dont l'histoire m'a tant frappée... m'a déterminée à venir ici... S'il le faut, si vous l'exigez..., si mon déshonneur à moi doit payer ce crime... eh bien! monsieur...

Mais elle ne put continuer ; elle éclata tout à coup en sanglots, et on l'entendait murmurer :

— Non, non, je ne peux pas... je ne peux pas... Grâce!... grâce!... Pardonnez... ayez pitié de nous... Ayez pitié de mes enfants!

XXVIII

Markett, dont le calme ne s'était pas démenti depuis l'arrivée de Mme Leroy, et qui n'avait pas, un seul instant, laissé lire ses

pensées sur son visage, s'élança vers Louise, courba devant elle sa grande taille, et lui prenant les mains, la forçant à se relever, la voix émue :

— Assez, madame, assez, lui dit-il... Calmez-vous, apaisez-vous... Ce que vous venez de dire vous rend à mes yeux plus respectable, plus sacrée...... Je m'en voudrais d'avoir laissé couler ces larmes si elles ne m'avaient pas montré tout ce qu'il y a dans une femme et dans une mère de dévouement, de sublime abnégation... Votre dernier cri, le démenti donné aussitôt aux paroles que vous veniez de prononcer..., cette révolte immédiate de votre honnêteté et de votre vertu, m'ont dit aussi que certains sacrifices ne pouvaient être accomplis par certaines femmes... Dans un élan de désespoir elles rêvent le martyre et bravement courent au supplice ; mais leurs forces les abandonnent ; elles tombent en chemin... S'il s'était agi

seulement de mourir, elles auraient poursuivi leur route ; c'était leur honneur qu'il fallait immoler et le courage leur a manqué... D'autres sont plus intrépides ; je ne les blâme pas. Dans certaines circonstances je les admire même ; mais j'honore, je vénère celles qui, après avoir conçu l'idée d'un sublime sacrifice, n'ont pu l'accomplir.

Et comme, debout, les yeux levés pour remercier Dieu, les mains croisées sur sa poitrine, elle l'écoutait sans lui répondre, il marcha vers la table où elle avait déposé, quelques minutes auparavant, le reçu de cent mille francs et ajouta :

— C'est moi qui anéantirai ce reçu. Votre mari reste mon débiteur... Plus tard, nous verrons comment il pourra se libérer envers moi.

— Quoi !... Est-ce vrai ?... vous consentez ? s'écria-t-elle.

— Je regarderais, madame, reprit-il, comme

une chance heureuse d'avoir, pour une pareille somme, l'amitié d'une femme comme vous, si l'amitié pouvait s'acheter avec de l'argent.

Il allait continuer lorsqu'on frappa vivement à la porte d'entrée, celle qui donnait sur le couloir. Le premier mouvement de Markett fut de s'élancer vers la porte et de pousser le verrou. Sans réflexion, il venait de comprendre qu'un étranger, quel qu'il fût, ne devait pas trouver Mme Leroy chez lui. Mais on frappait plus fort, avec impatience et colère : les gens de l'hôtel avaient sans doute affirmé qu'il n'était pas sorti, et celui qui le demandait avait peut-être senti le verrou se fermer au moment où il allait ouvrir.

Alors Markett, s'avançant vers Mme Leroy, lui dit à voix basse :

— Veuillez, madame, entrer quelques instants dans la pièce qui fait suite à celle-ci.

Bientôt, je serai libre et je vous prierai de revenir dans ce salon.

Elle marcha, encore tout étourdie, sans trop savoir ce qu'elle faisait, vers la chambre qui lui était désignée. Markett en referma la porte, et se dirigeant vers l'autre porte, celle qui donnait dans le couloir, tira le verrou et ouvrit.

Un homme entra : c'était Georges Leroy.

XXIX

L'Américain eut assez de présence d'esprit pour ne manifester aucun trouble, aucun étonnement. Il dit seulement à Georges :

— Tiens! c'est vous, cher monsieur. Je ne vous attendais que demain matin... Mais qu'avez-vous donc? Pourquoi cette pâleur, cet air inquiet, ces regards?... On dirait que vous cherchez quelque chose ou quelqu'un.

— Ma femme est ici, monsieur, s'écria Georges, ne niez pas !

— Qui songe à nier? fit Markett, d'une voix calme... Certainement, votre femme est ici... Là, dans cette pièce où je l'ai priée d'entrer lorsqu'on a frappé à ma porte... Pouvais-je deviner que c'était vous, et devais-je lui infliger la présence et la visite du premier venu ?

— Pourquoi est-elle ici? demanda Georges avec colère.

Avant que Markett lui répondît, il aperçut sur la table le reçu des cent mille francs déchiré en deux morceaux, devint encore plus pâle, et, montrant ce papier :

— C'est vous qui l'avez déchiré, balbutia-t-il... Et cependant...

— Cependant, continua Markett, vous ne m'avez pas rendu cette somme. C'est juste, cher monsieur; mais il ne peut plus exister de dettes entre nous... Si vous ne me comprenez pas, je vais m'expliquer plus clairement, après avoir prié, toutefois, votre femme de se joindre à nous.

Il se dirigea vers la pièce où il avait fait entrer Mme Leroy, ouvrit la porte et, sans entrer, dit à haute voix :

— Ce n'est pas un étranger, c'est votre mari, madame ; vous pouvez revenir.

Markett paraissait agir si naturellement, parlait avec tant de calme, que Georges Leroy ne savait plus que penser, et qu'il voyait ses doutes, ses craintes disparaître. Malgré son respect pour Louise, la confiance absolue qu'il avait toujours eue en elle, il venait de faire acte de jalousie. Hélas ! l'homme amou-

reux n'est jamais à l'abri d'un égarement de ce genre ; mais l'homme juste, l'homme de raison reprend immédiatement possession de lui-même, le passé de la femme aimée éclate, brille tout à coup et le rassure sur le présent et l'avenir. Il la voit telle qu'elle a toujours été, et ne la voit plus comme elle lui est apparue un instant. Il se repent de cette courte vision et s'agenouille devant la sainte, un instant méconnue.

Markett, cependant, comprenait ce qu'il y avait d'embarrassant et de délicat dans la situation respective des deux époux, et sans leur laisser le temps de se parler, de se regarder, de se reconnaître, il disait :

— N'avais-je pas le droit de déchirer ce reçu, de refuser qu'il y eût entre nous une question d'argent, une dette, après ce que je venais d'apprendre ?

Et, se tournant vers Georges, le séparant

de Mme Leroy, l'empêchant de la voir et de constater son étonnement, il ajoutait :

— Mais vous ne savez donc rien ?... Vous ne savez pas que ce matin je me suis décidé enfin à avoir un peu de courage... J'ai vaincu cette timidité qui a manqué de me rendre bien malheureux... Oui, fit-il en souriant, dans la vie habituelle, vous ne vous êtes pas aperçu de mon défaut, de mon vice. Je parle comme tout le monde, je me présente dans un salon, à peu près comme vous tous ; mais à côté de celle que j'aime, je deviens un enfant... oui, un enfant... Je ne sais plus parler, je balbutie, ou je me tais, et on ne sait pas ce que j'éprouve, souvent ce que je souffre... J'aime depuis longtemps votre belle-sœur, Mlle Alice de Servan, et je me conduisais de telle façon que, ne se doutant pas de mon amour, elle se montrait envers moi froide, froide à me désespérer... Aussi, persuadé qu'elle ne m'aimerait pas, qu'elle

ne m'aimerait jamais, j'allais partir, j'allais quitter Paris, la France, où je n'étais venu que pour la revoir et demander sa main... Enfin, ce matin, après m'être rappelé bien des choses, je me suis dit : « Il y a peut-être un malentendu entre nous, il faut m'expliquer, et puisque mon cœur bat si fort auprès d'elle qu'il fait taire ma voix, je vais écrire... » Ah ! je sais bien que j'ai commis une faute contre les usages de votre pays. En France, il n'est pas permis d'écrire ainsi aux jeunes filles ; mais chez nous, là-bas, cette correspondance est tolérée : on veut que les jeunes gens, avant de se marier, se connaissent, et on leur laisse toute liberté.

J'ai donc écrit longuement, et Mlle de Servan a daigné me répondre. Tenez, voici sa lettre, sa bien-aimée lettre. Elle ne me parle pas d'elle, elle ne me parle que de vous : elle me dit la faute de son père et vos souffrances à tous deux depuis huit jours... pourquoi vous

m'évitiez, pourquoi vous aviez peur de moi, pourquoi elle-même, par un sentiment de délicatesse, elle se croyait obligée de se tenir sur la réserve... Et savez-vous ce qui est adorable dans sa lettre, ce qui m'a fait, tout à l'heure en la lisant, venir les larmes aux yeux, c'est qu'elle ne me prie pas, comme vous l'auriez fait peut-être, de pardonner à son père, de ne pas vous rendre responsable de sa faute... Elle ne me demande rien de semblable, elle dit seulement : « Puisque vous m'aimez, la faute des miens est la vôtre ; venez nous tendre la main pour nous faire oublier la triste semaine que nous venons de passer. » Elle ne doute pas un instant de moi, ajouta Markett comme transporté. Est-ce charmant, est-ce grand, est-ce beau !... Puis, se retournant vers Georges et vers Louise, leur tendant ses deux mains : Voulez-vous me permettre de vous appeler, ajouta-t-il, vous ma sœur, vous mon frère ?

Ils se jetèrent tous les deux dans ses bras, et ces trois honnêtes gens, qui venaient de tant souffrir, pleurèrent de joie.

. . . .
. . . .

XXX

. . . .
. . . .

Vers la fin de décembre, après six semaines de pluie, de brouillard, de neige, d'obscurité, je me donne volontiers un congé de huit jours que je vais passer dans le Midi, au pays où l'automne règne encore.

Parti de Paris à sept heures un quart du soir, par le rapide, j'arrive à Marseille le lendemain, vers dix heures; je déjeune à la gare, je monte dans un autre train, et bientôt commence, non plus une nouvelle course à travers l'espace, mais une promenade merveilleuse. Les brumes du nord et du centre de la France se sont dissipées; quelques petits nuages blancs, transparents, traversent seuls le ciel, d'un bleu clair; la plupart des arbres ont encore leurs feuilles, et dans ce clos planté d'orangers qui borde la route, je retrouve une famille d'hirondelles, hôtes de mon jardin l'été dernier.

Ah! croyez bien qu'on ne pense pas, alors, à lire les journaux achetés la veille, au moment du départ. Étendu sur une banquette, le cigare aux lèvres, la glace du wagon ouverte, on regarde de tous ses yeux, on admire avec toute son âme. Il vous semble que l'hiver a fui, que le printemps est revenu; la tête

est plus libre, le cœur plus épanoui ; on aspire le soleil, on renaît à la vie.

Pendant cette promenade de plusieurs heures, le train qui vous emporte s'éloigne à peine quelques instants de la Méditerranée. Il prend plaisir à suivre tous les capricieux contours de la côte ; on dirait que, fatigué de son long parcours dans l'intérieur des terres, de Paris à Toulon, il veut se baigner dans la mer, s'y plonger tout entier. Et, en effet, par moments il s'y plonge : la vague l'atteint, elle lui envoie, lorsqu'il passe, son écume et sa mousse. Il rencontre une petite baie, et, au lieu de la contourner, il se lance sur le pont qui la traverse, et il se trouve ainsi enveloppé par le flot. On le voit à droite, à gauche, par devant, par derrière; si l'on se penche, on le voit à ses pieds.

Et quelle vie sur cette mer; quelle animation sur toute cette côte! Ici une flottille de bateaux de pêche avec leurs voiles blan-

ches ou rouges; là, un yacht de plaisance à la mâture élancée; plus loin, un grand trois-mâts voguant vers l'Italie ; plus loin encore, aux derniers confins de l'horizon, le vapeur en route pour l'Egypte ou les Indes. Puis, au premier plan sur le rivage, des pêcheurs qui jettent leurs filets, un canot qu'on met à la mer, un village en fête, des femmes qui glanent les derniers fruits de ce bois de citronniers.

Et le train marche toujours, sans trop de précipitation, comme pour vous permettre d'admirer ; traversant des petites villes qui ont déjà le cachet italien, contournant des montagnes, pénétrant dans une plaine, pour revenir, l'instant d'après, retrouver ses rivages bien-aimés.

Vers quatre heures, après cette course enchanteresse, on arrive à Nice. Là, je mets pied à terre, je confie mon bulletin de bagages à un employé et me voici dans l'avenue de

la gare, un véritable boulevard parisien, avec ses arbres, ses magasins, ses hôtels, son mouvement. Au bout de dix minutes, j'atteins la place Masséna, le pont qui est en face, et bientôt la promenade des Anglais. Me dirigerai-je à droite, du côté des pensions et des villas? Suivrai-je cette superbe terrasse, située en plein midi, baignée par le flot et à laquelle ses palmiers donnent un aspect si pittoresque? Non, je me dirige à gauche, je suis le prolongement de cette terrasse, je côtoie les Ponchettes et je ne m'arrête qu'au pied du grand monticule rocheux qui, de ce côté, borne l'horizon. Un hôtel se dresse devant moi : il fait face à la mer et il est pour ainsi dire baigné par elle. De ses croisées, un peu inclinées vers le couchant, on embrasse toute la belle promenade qu'on vient de quitter, et au loin, s'avançant dans les flots comme un promontoire, de grandes montagnes au sommet neigeux.

C'est l'hôtel des Princes, mon hôtel favori, dirigé par Isnard, un excellent homme, un hôte intelligent. Sa maison tient du *boarding house* des Américains, du *family hôtel* des Anglais; on ne s'y installe guère que pour la saison ou quelques semaines, et on est certain d'y trouver bon gîte, bonne table, bons visages, bon soleil.

Cette fois, au mois de décembre dernier, je n'avais pas fait le voyage de Nice en vue seulement de mon plaisir; je m'y étais rendu pour connaître la fin de ce récit et écrire mon dernier chapitre. Car, on ne vient pas de lire un roman; on a lu une histoire, un peu dramatisée, mais dont tous les détails sont exacts. Elle m'avait été racontée, six mois auparavant, par un de mes amis, ancien boursier parisien retiré des affaires, et qui tous les ans hiverne dans le Midi. Il s'était rencontré à Monte-Carlo avec Mme Louise Leroy, qu'il connaissait, et flairant un mystère dans son

arrivée inattendue, son jeu fiévreux, son départ précipité, il avait interrogé, fait une sorte d'enquête, appris une partie de l'histoire, inventé l'autre sur des données vraisemblables, et m'avait donné le tout en me priant seulement de changer les noms. Malheureusement des dépêches qui me rappelaient à Paris interrompirent la dernière partie de sa narration. C'était cet épilogue qu'en historien consciencieux, je venais aujourd'hui lui demander.

Averti de mon arrivée à Nice, mon ami accourut me voir de grand matin. Je l'installai dans un petit salon tout baigné de soleil, près d'une croisée grande ouverte, et, lui remettant mon manuscrit ? « Lisez, lui dis-je ; c'est votre récit fidèle que j'ai paré de mon mieux. »

Il lut pendant que j'écrivais quelques lettres, et une heure après, il me rendait ma prose en me disant :

— C'est bien cela, vous avez de la mémoire.

— N'est-ce pas ? A quoi bon inventer lorsqu'on peut raconter ?... Croyez-vous que ce livre ait du succès ?

— Sans doute... Mais un succès modéré. Votre récit est trop honnête. Le lecteur fonde sur vous quelques espérances que vous trompez ici.

— J'ai souvent trompé ses espérances, répondis-je. Pour deux livres un peu plus osés que les autres, d'une donnée plus audacieuse, j'en ai écrit vingt où les plus timorés ne trouvent rien à reprendre ; on m'a lu cependant.

— Dans des proportions moindres. Vingt mille personnes seulement ont parcouru vos œuvres morales ; cent, deux cent mille ont dévoré celles qui passent très-injustement, suivant moi, pour ne pas l'être ; ces dernières

sont donc plus connues et elles font, en grande partie, votre notoriété.

— Mais c'est le procès des lecteurs que vous entamez là.

— Nullement, ils prennent leur plaisir où ils le trouvent. Je constate seulement qu'ils le trouvent plus volontiers dans le livre où vous flagellez un vice que dans celui où vous couronnez une vertu. Cela s'explique : avant de flageller, il faut peindre, et le tableau du vice se prête à de beaux effets de lumière. Le tableau de la vertu, au contraire, a nécessairement des tons moins vifs, des couleurs moins chaudes, moins de relief et d'éclat. Puis, si l'on est vertueux soi-même, à quoi bon vous lire, votre étude n'apprendra rien ; on n'a pas besoin de vous. Si l'on n'est pas vertueux, pourquoi irait-on chercher dans le livre un blâme ou un reproche ? Donc, mon cher, pour votre dernier roman, résignez-vous à un petit nombre d'éditions. Le public porte aux

nues les auteurs moraux, mais de confiance, sans les lire et surtout sans les acheter. La vertu ne se vend pas... Revenons à votre récit; vous ne le croyez pas terminé, j'imagine. L'affaire des cent mille francs se trouve arrangée, mais que deviennent tous ces gens-là?

— Je compte, mon cher ami, sur votre complaisance pour me le dire, puisque c'est vous qui les connaissez et qui m'avez raconté leur histoire. Je ne veux rien inventer, je veux tout tenir de vous.

— Soit!... Six semaines après la scène du vingt-neuvième chapitre, Alice de Servan a épousé M. Markett.

— Je m'en doutais... et les lecteurs aussi. Les deux ménages, l'ancien et le nouveau, vivent-ils en commun?

— A peu près; dans la même maison, au premier et au second étage. Je leur ai fait une visite à mon dernier voyage à Paris. Ils s'a-

dorent d'amitié tous les quatre, et d'amour deux à deux, par étage.

— Et de Céry?

— On prétend qu'un grand changement s'est opéré en lui depuis sa dernière aventure, et qu'il pourrait bien, quelque jour, épouser une jolie blonde, une veuve dont le mari s'est autrefois suicidé. Dans plusieurs salons, on s'est d'abord demandé quel accueil on ferait à la dame, dont la naissance, l'ancienne position sociale, laissent à désirer; mais Mme X... ayant déclaré qu'elle la recevrait, les objections sont tombées.

— Et le boursier, l'ami de Céry, celui qui l'a suivi à Monte-Carlo en jurant de ne jamais jouer, de ne jamais se laisser tenter par la roulette et qui...

— Moi, n'est-ce pas, moi que vous avez présenté sous le nom de Dorliac... Si vous croyez que je ne me suis pas reconnu !... Eh

bien! vous le voyez, j'ai quitté la Bourse et j'habite Nice l'hiver.

— Vous n'allez jamais à Monte-Carlo?

— Au contraire, tous les jours en me levant, et j'en reviens par le dernier train, quand je n'y couche pas... Ah! la roulette, mon cher, la roulette, comme c'est entraînant!... Je nourris trois numéros, le zéro, le treize et le trente-six... Si vous saviez ce qu'ils m'ont mangé... Mais, au fait, vous ne m'interrogez pas sur le principal personnage de votre histoire, le comte de Servan. Vous n'êtes pas curieux de savoir ce qu'il est devenu?

— Très-curieux. J'allais vous parler de lui; je le réservais pour la fin.

— Eh bien! mon cher, vous ne le croiriez jamais, il est... A propos, avez-vous déjeuné?

— Non, et vous?

— Pas davantage. Alors précipitons-nous dans les escaliers, prenons une voiture, fai-

sons-nous conduire à la gare, et, dans une heure, nous déjeunerons à Monte-Carlo.

Ce qui venait d'être dit fut fait... Pendant notre déjeuner à l'hôtel de Paris, je voulus de nouveau interroger Dorliac sur M. de Servan.

— Pourquoi vous parler de lui ? me dit-il. Dans un instant, je vais vous le montrer, et vous le verrez agir.

— Quoi ! il est encore ici ?

— Parbleu ! Il habite le vieux Monaco, où un omnibus va le chercher tous les matins. Il descendra sur la place, devant le Casino, à onze heures et demie précises. En attendant son arrivée, je vous propose de jeter un coup d'œil sur les constructions nouvelles. Depuis notre dernier voyage, Monte-Carlo, déjà si merveilleux, s'est embelli, s'est pour ainsi dire transformé sous l'inspiration intelligente de madame Blanc et de ses lieutenants. Sur le rocher que nous foulons en ce moment, au-

trèfois aride comme les montagnes voisines, M. Blanc a fondé une ville ; sa veuve vient d'y élever un superbe édifice, consacré à la musique, à la danse, à la littérature. On a, du premier coup, convoqué Garnier, l'architecte de l'Opéra, et au lieu de le marchander, de le restreindre, de lui couper les ailes, on lui a dit : « Faites grand, faites beau, faites ce que vous sentirez. » Garnier a senti un Alhambra, un palais oriental, si l'on considère ses flèches élancées, ses minarets, ses campaniles, ses statues, ses médaillons en mosaïque, ses bronzes, ses faïences ; français, si l'on prend garde à l'unité de la conception, à l'arête des silhouettes, à l'ampleur et à la noblesse des lignes. C'est un mélange, une confusion de divers styles que Garnier a modifiés, qu'il s'est appropriés, qu'il a faits siens, car on dira certainement, un jour, le style de Garnier, comme on dit le style de la Renaissance.

— Vous parlez en véritable architecte, fis-je observer à Dorliac.

— Que voulez-vous, me répondit-il, lorsque j'ai perdu mon dernier louis, et qu'il me faut attendre le train de Nice, je viens m'installer à cette place, en face de ce monument, j'étudie et j'admire... Garnier me fait oublier les cruautés du sort... Splendeur architecturale, montagnes superbes, mer azurée, ciel bleu, bois de palmiers, toutes ces féeries qui nous entourent, n'ont, du reste, qu'un seul but : consoler les décavés... Mais dépêchons, l'heure s'avance. Nous n'avons que le temps de jeter un coup d'œil sur la salle.

Nous entrâmes, et je fus enchanté des dispositions intérieures. Il est impossible de rêver plus de grandeur, de simplicité, de confort mêlés à plus de luxe. Ni loges, ni balcon, ni galerie, mais des murs aux lignes hardies et gracieuses, ornés d'immenses glaces, de magnifiques panneaux décoratifs, de figures allé-

goriques, de statues signées par nos premiers artistes ; dans les voussures d'une grande étendue, des peintures de Boulanger, de Feyen-Perrin, de Six. On pourra donner dans cette salle des fêtes vraiment royales, et bientôt on accourra de tous les points du globe à Monte-Carlo, non plus seulement pour y jouer, mais pour y goûter les jouissances des yeux et de l'esprit. L'amour de l'art, qui est une vertu, triomphera de l'amour du jeu qui est un vice... et c'est ainsi que le vice, une fois par hasard, enfantera la vertu.

J'admirais encore, lorsque Dorliac me prenant par le bras, m'entraîna vers le Casino. Comme autrefois, après avoir gravi les dix marches de l'ancien bâtiment, je retrouvai le petit promenoir sur lequel s'ouvraient les salles de jeu et de concert. Mais il n'a plus, au fond, un mur pour frontière ; il débouche directement sur un vaste atrium avec galerie, long d'une trentaine de mètres, large de

quinze, supporté par vingt-huit colonnes. La lumière descend du plafond vitré, et aux deux extrémités de la salle, dans les voussures, sont placées deux belles toiles de Jundt.

— Venez donc, s'écria Dorliac, j'aperçois le comte de Servan.

Il me ramena dans l'ancien promenoir, au moment où une sorte de petite procession le traversait. Elle se composait de domestiques en livrée, marchant deux à deux et portant des boîtes en chêne ; plusieurs personnes, en toilette de ville, sans chapeau, semblaient les escorter.

— Que renferment ces boîtes ? demandai-je à Dorliac. Où les porte-t-on ?

— Dans les salles de jeu, cher ami. Elles sont au nombre de sept ; ce qui veut dire que nous aurons aujourd'hui cinq tables de roulette et deux de trente-et-quarante. Chacun des coffres destinés à la roulette, contient, en billets de banque, en pièces de vingt francs

et en pièces de cent sous, soixante mille francs ; les boîtes du trente-et-quarante, renferment deux cent mille francs. Ces messieurs mêlés à la procession sont les chefs de partie. Ils vont tout à l'heure ouvrir les coffres, en vérifier le contenu, signer la feuille de caisse et ranger sur la table, l'or, l'argent et les billets ; alors seulement le jeu commencera.

— Mais le comte de Servan?

— Tenez, le voilà. Il se dispose à pénétrer dans les salons.

— Je le reconnais bien là, m'écriai-je. Il ne veut pas perdre une seconde. Comment a-t-il encore de l'argent pour jouer?

— Il ne s'est jamais trouvé plus à son aise, répondit mystérieusement Dorliac.

Tout en causant, nous avions gagné la porte, placée à gauche, à l'extrémité de l'atrium et qui donne accès dans le premier salon de jeu. Le comte avait déjà traversé ce salon ; nous fîmes comme lui et nous pénétrâmes alors

dans la galerie mauresque, autrefois existante, mais que l'on vient d'agrandir et de compléter.

Le jeu n'était pas encore commencé : comme l'avait annoncé Dorliac, à chaque table on vérifiait le contenu des coffres, on rangeait l'argent, on dépouillait la roulette de l'espèce d'étui ou de housse qui la recouvre la nuit, on rectifiait avec soin le niveau du cylindre pour que la bille n'eût aucune tendance à tomber dans une case plutôt que dans une autre. Les inspecteurs circulaient, surveillant du coin de l'œil ces diverses opérations. Mais, à chaque table, on ne voyait que l'escouade d'employés qui lui était affectée : le chef de partie, les tailleurs de trente-et-quarante, ou les employés dont la mission consiste à jeter la bille dans le cylindre, à ramener avec le grand râteau l'argent épars sur la table, ou à payer les joueurs qui viennent de gagner. Ces employés que le public a l'habitude d'appeler *croupiers*, touchent des

appointements qui varient de six à huit mille francs. Ce chiffre n'est pas exagéré si l'on considère que le métier de croupier ne peut être exercé par le premier venu. Il faut, à la roulette particulièrement, une grand habitude pour payer certains coups sans commettre d'erreur. Un numéro se trouve quelquefois chargé de dix enjeux différents, et, suivant la disposition de leurs pièces, les joueurs doivent recevoir des sommes proportionnelles, dont le compte, assez difficile à établir, demande à être fait très-vite, si on ne veut pas ralentir le jeu. Le parfait croupier doit être doué aussi d'une excellente mémoire, afin de reconnaître le joueur qui, la veille, a commis quelques supercheries; et d'un grand tact, pour distinguer le filou de l'honnête homme, faire expulser le premier et rendre justice au second.

Pendant que les tables s'apprêtaient, les joueurs impatients s'avançaient, marquaient

leur place ou s'asseyaient pour ne pas manquer... l'ouverture.

Le comte de Servan s'était déjà installé au bout d'une des tables de roulette et tenait à la main un râteau qui devait sans doute lui servir bientôt à diriger sa mise vers l'un des numéros. Il portait une redingote un peu usée, surtout aux manches, mais d'une coupe élégante. Son gilet montant rejoignait une cravate longue, destinée peut-être à cacher une chemise douteuse. Maigre, grand, droit, il avait encore bon air, et de prime abord on eût été tenté de ne lui donner que cinquante ans environ. Peut-être était-ce son âge; mais lorsqu'on l'examinait attentivement, il fallait reconnaître qu'il portait davantage. Quelques mèches de cheveux grisonnants, lissées, errantes, couvraient seules les tempes et le derrière de la tête; des rides profondes sillonnaient le front; la patte d'oie se développait largement, sans pudeur. L'œil

était encore vif, mais rouge, clignotant, fatigué. Le nez, autrefois d'une grande pureté de lignes, commençait à se pincer et à présenter une arête trop saillante. Si la bouche souriait finement, la lèvre inférieure tombait un peu, s'amaigrissait et se décolorait. Des favoris rares et grisonnants comme les cheveux encadraient ce visage usé, flétri, mais encore tout imprégné de sa distinction native.

— Le jeu est commencé, me dit Dorliac, la bille tourne dans le cylindre... regardez M. de Servan.

— Je ne fais que cela, répondis-je ; c'est lui seul que j'étudie.

— Occupez-vous moins de sa physionomie et davantage de ses faits et gestes.

— Soit ! Le voici qui avance avec son râteau cinq louis sur un carré. Comme il joue encore gros jeu !

— Regardez.

— Ah ! le 20 est sorti, il a gagné... On

le paye... Il ramène l'argent... Tiens ! ce monsieur placé derrière lui s'empare de sa masse... Ah ! mais non, elle lui appartient. Je l'ai parfaitement vu placer l'argent et je vais...

— Calmez-vous, cher ami, me dit Dorliac, et sachez enfin la vérité que vous n'avez pas encore soupçonnée... Ce n'est pas son argent que le comte vient de risquer à la roulette, c'est celui d'un joueur timide qui le lui passe pour qu'il le pousse avec son râteau... M. de Servan ne joue plus pour son compte; il n'en a pas le droit : il est aujourd'hui employé de l'administration. C'est un croupier.

— Un croupier ! Lui ! lui !

— Mon Dieu, oui, lui, le comte de Servan !

— Je n'en reviens pas. Je m'attendais à le voir tomber de plus en plus, passer des cercles dans les tripots et se faire ramasser un beau jour par la police des jeux au fond de quelque bouge clandestin... Mais, après

avoir été, sa vie durant, l'antagoniste acharné des casinos de tous les pays, n'avoir poursuivi qu'un but : les faire sauter, les ruiner, s'enrichir à leurs dépens, je ne croyais pas qu'il pût devenir leur employé, leur serviteur, leur associé en quelque sorte.

— Le hasard a tout fait et vous ne sauriez en être étonné. N'est-ce pas le hasard qui seul a dirigé les actions du comte? Ne s'est-il pas toujours abandonné au hasard, lui confiant le soin de le faire vivre? Sa volonté comme celle des autres hommes s'est-elle exercée en quoi que ce soit? Jamais. Il n'a obéi qu'à son instinct qui le jetait tous les jours, à la même heure, dans les mêmes maisons, et le faisait tourner dans le même cercle, sans jeu de mots.

— Oui, vous avez raison. Mais cette fois, par quel caprice du hasard...

— C'est bien simple. Quelques jours après l'aventure que je vous ai racontée et que

vous avez écrite, Mme Leroy poussait la mansuétude, la faiblesse devrais-je dire, jusqu'à envoyer diverses sommes à M. de Servan pour son retour. Le comte a joué l'argent du voyage, l'a perdu et n'est pas revenu. Nouveaux envois, nouvelles pertes. On s'est lassé; d'autres se seraient lassés plus vite... Pendant ce temps, les notes d'hôtel, de restaurant, de café grossissaient à vue d'œil. M. de Servan devait au débit de tabac, au coiffeur, aux cochers, aux usuriers grands et petits. Toujours dans l'espoir de se rattraper, il empruntait à tous ceux qui, se souvenant de son ancienne splendeur, avaient encore un peu de confiance en lui. On l'a vu dans les cuisines de l'hôtel de Paris, poursuivre un marmiton qu'il savait posséder quelques économies. Mais tout s'use en ce bas monde, même le crédit... surtout le crédit. Un jour, toutes les bourses et toutes les portes se sont fermées, celles des hôtels, celles des restaurants, celles

des cafés... et, surcroît de malheur, celles du Casino. Il n'y pouvait plus entrer, même pour regarder jouer, lui !

— Pourquoi ? Avait-il donc commis quelque indélicatesse au jeu ?

— Jamais. Sous ce rapport, jusqu'au dernier jour, il a été des plus corrects. Mais l'administration lui avait prêté de l'argent, il ne le rendait pas ; elle lui avait avancé trois fois les fonds nécessaires pour son retour à Paris ; il n'était point parti... Puis, on le surprenait sans cesse dans l'embrasure d'une croisée, essayant d'emprunter un louis, une pièce de cinq francs à celui-ci... même à celle-là. L'entrée du Casino lui fut interdite ; ce n'était que de la bonne administration.

Voyez-vous le malheureux, errant dans Monte-Carlo, sans un denier, sans un abri, harcelé par la meute de ses créanciers ?... Et quel supplice ! Se trouver sans cesse en face du temple de la Fortune qui lui est fermé ;

entendre par les croisées entr'ouvertes ces mots magiques : « Faites vos jeux, messieurs », et ne plus pouvoir faire le sien ; entrevoir des billets de banque, des rouleaux de louis, des piles d'écus, et n'avoir pas une pièce de cinq francs... à perdre.

Et il ne pouvait même plus fuir son ancien paradis, devenu pour lui le paradis perdu. Ses nombreux créanciers, qui se connaissaient maintenant, se comptaient et faisaient cause commune, ne lui auraient pas permis de quitter la principauté et de passer à l'étranger. Ils le gardaient en gage. Monte-Carlo se transformait en prison pour dettes. C'était l'ancien Clichy, mais un Clichy où le créancier n'était pas tenu de fournir des aliments à son prisonnier.

C'est alors qu'un jour, le voyant abattu, rafalé, râpé, et presque affamé, quelqu'un lui dit : « L'administration veut installer demain une nouvelle table de roulette, elle

manque d'employés; pourquoi ne vous proposez-vous pas? On vous prendrait peut-être. Vous auriez de beaux appointements, six à huit mille francs et vous rentreriez au Casino avec les honneurs de la guerre ».

Cette ouverture fut mal accueillie. Celui qui se l'était permise put même croire un instant que M. de Servan allait l'étrangler. Tout ce qui restait d'orgueil dans le cœur du comte s'était réveillé, révolté. Il avait pâli affreusement, et ses doigts maigres, allongés, comme sont en général les doigts de joueurs de naissance, se crispaient, se repliaient dans le creux de la main, enfonçaient leurs ongles dans la chair.

Cependant le coup était porté, le premier effet produit. A la colère, à l'irritation, allaient suivre l'apaisement, puis la réflexion, puis les tiraillements du besoin... Il résista quelque temps ; peut-être même aurait-il résisté davantage s'il n'avait été question que de ne pas

mourir de faim. Mais il s'agissait de rentrer dans le temple, de voir jouer, de s'asseoir devant une table, de manier un râteau, de pousser une masse... et il alla se proposer à l'administration.

Elle fit des difficultés. Le premier devoir des employés est de ne jamais jouer ; pouvait-on espérer que M. de Servan le remplirait ? Il promit, il jura, et alors le directeur des jeux, chaudement sollicité, s'avoua que le postulant, si on accueillait sa demande, serait d'un précieux concours : il connaissait à ravir tout le personnel des joueurs, et pour évaluer d'un coup d'œil le chiffre d'une masse, pour payer les mises les plus compliquées, il n'aurait pas son pareil. Enfin, l'administration de Monte-Carlo, qui a pris la suite des affaires de Hombourg, ne devait-elle pas quelques dédommagements, quelque pitié, à ce vieux joueur endurci, ce décavé, qui avait, dans la limite de tous ses moyens, contribué à

l'enrichir?... M. de Servan obtint la place, prit des arrangements avec ses créanciers et rentra comme simple croupier dans ce casino où il brillait autrefois du plus vif éclat.

—Mais, m'écriai-je, il doit souffrir le martyre de ne plus jouer !

— Naïf que vous êtes, fit Dorliac. Sachez qu'il trouve encore moyen de perdre la plus belle partie de ses appointements.

— Vous disiez cependant qu'il lui était formellement interdit...

— Sans doute. Mais peut-on l'empêcher de confier en cachette quelques pièces de cinq francs à un joueur complaisant et discret qui joue pour lui, sous ses yeux, à sa table, pendant son service... Du reste, la moitié du temps, grisé par le bruit des voix, de la bille qui tourne, du cylindre qui ronfle, des louis qui s'entre-choquent, il s'imagine encore jouer pour son propre compte : cette masse qu'on le charge de pousser ou de ramener, il la croit à

lui ; ses doigts se crispent, son œil brille, son cœur bat... et il vit, enfin, de la vie des autres après avoir tant vécu de la sienne.

— Sa famille, demandai-je, connaît-elle sa nouvelle position?

— Sans doute.

— Et elle ne dit rien?

— Que voulez-vous qu'elle dise, que peut-elle faire? L'arracher d'ici. Y consentira-t-il? Puis il faudrait, non-seulement le nourrir, mais si on ne veut pas qu'il tombe trop bas, nourrir sa fatale passion. Ce serait ruineux... A Monte-Carlo, il se trouve en pays étranger, il porte un nom d'emprunt, et il se compromet moins dangereusement, à moins de frais surtout, qu'à Paris. Quand il sera trop vieux pour... exercer, ses filles et ses gendres se réservent de le faire entrer dans quelque asile, où, soyez-en certain, il saura encore organiser des parties de baccarat et tailler des banques à cinquante centimes. Il

mourra comme il a vécu, un râteau ou une carte à la main, en criant : « banco », ou en disant d'une voix éteinte : « Rien ne va plus ».

— C'est triste, murmurai-je.

— Oui, c'est triste, mais quel enseignement ! s'écria Dorliac.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il se précipita vers une place devenue vacante à la roulette.

— C'est ainsi, lui dis-je en le rejoignant, que vous profitez des enseignements !

— Laissez-moi, laissez-moi, cria-t-il, on ne fait pas d'observation à un joueur , cela lui porte malheur.

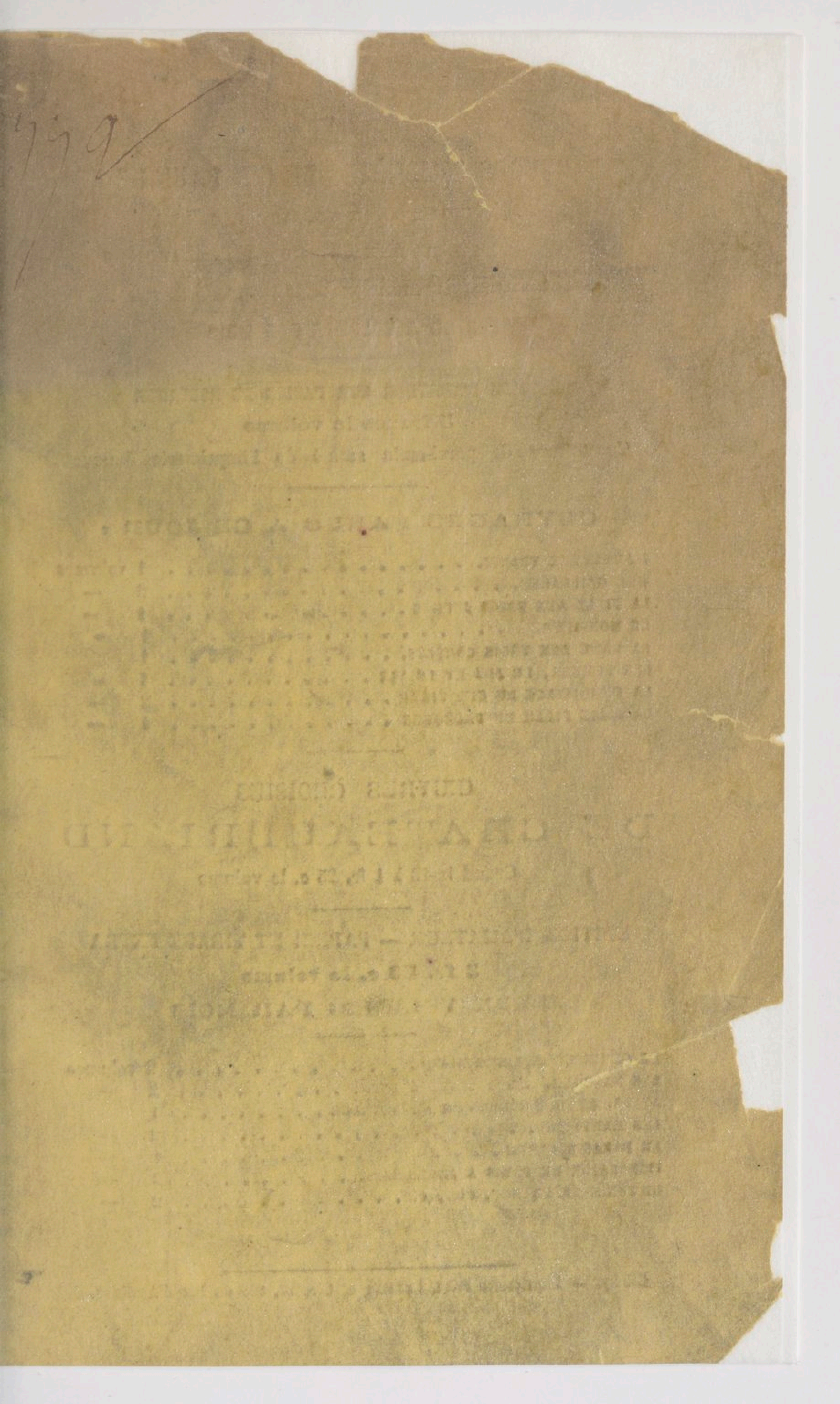
Il était complet... Je m'éloignai dans la crainte de devenir aussi fou que lui, et de perdre en une heure à la roulette le prix de cette étude.

Cette étude !... Un scrupule nous vient en la terminant. Devrait-elle porter pour titre : *Une*

Joueuse? Mme Louise Leroy n'a joué qu'une fois dans sa vie, accidentellement, par aventure. C'est vrai ; mais de cette aventure découle le livre, et nous pouvons, croyons-nous, lui conserver son titre.

FIN

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. 269, 2-79



LES ŒUVRES COMPLÈTES DE CH. PAUL DE KOCK

Y COMPRIS SON THÉATRE CHOISI

ET DES ROMANS ENCORE INÉDITS

Seront successivement publiées sans interruption

3 OU 4 VOLUMES PAR MOIS

ÉDITION D'AMATEUR SUR PAPIER DE HOLLANDE

5 francs le volume

Couverture de parchemin satiné de l'imprimerie Jouaust

OUVRAGES PARUS A CE JOUR :

L AMOUREUX TRANSI.	1	volumes
UNE GAILLARDE.	2	—
LA FILLE AUX TROIS JUPONS	1	—
CE MONSIEUR.	1	—
LA DAME AUX TROIS CORSETS.	1	—
LES FEMMES, LE JEU ET LE VIN	1	—
LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME	2	—
LA JOLIE FILLE DU FAUBOURG	1	—

ŒUVRES CHOISIES

DE CHATEAUBRIAND

Grand in-18 à 1 fr. 25 c. le volume

ÉDITION D'AMATEUR — PAPIER ET TIRAGE EXTRA

3 fr. 50 c. le volume

DEUX VOLUMES PAR MOIS

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME	2	volumes
LES NATCHEZ.	2	—
ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE	1	—
LES MARTYRS.	2	—
LE PARADIS PERDU	1	—
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM.	2	—
HISTOIRE DE FRANCE, etc., etc.	2	—

Clichy. — Imprimerie Paul Dupont et Cie, 12, rue du Bac-d'Asnières.



